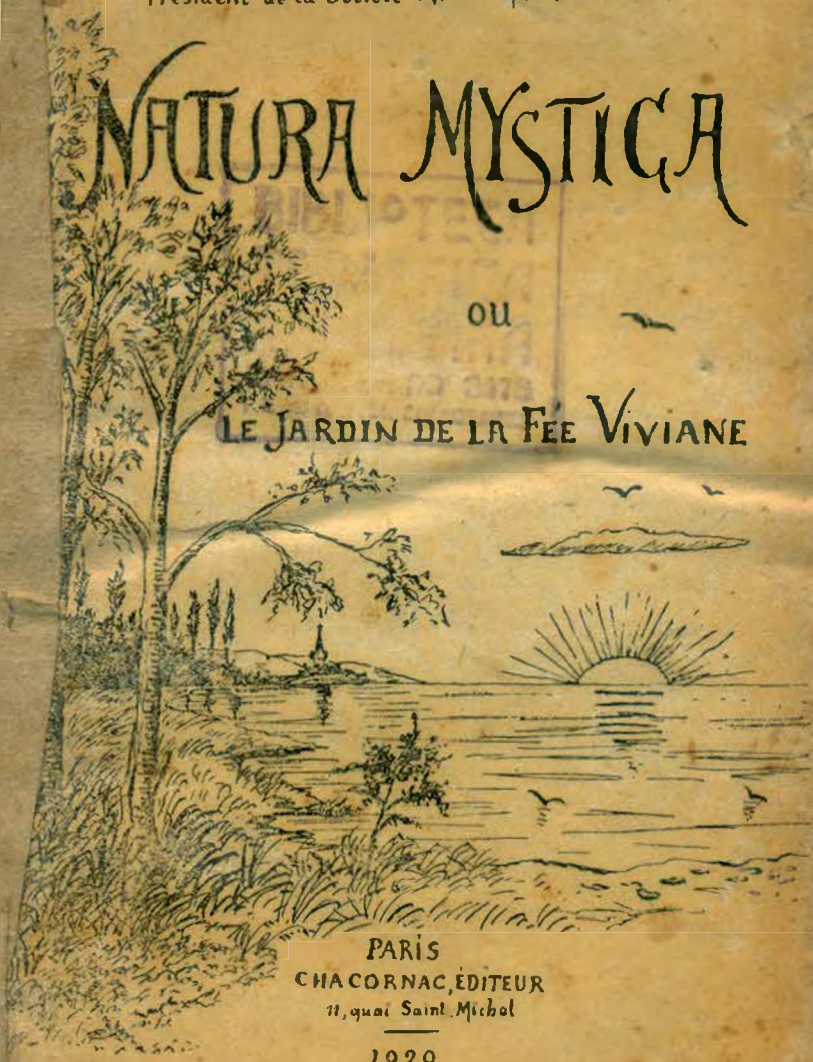
F. JOLLIVET CASTELOT
Président de la Société Alchimique de France

NATURA MYSTICA

OU

LE JARDIN DE LA FÉE VIVIANE



PARIS
CHACORNAC, ÉDITEUR
11, quai Saint-Michel

1920

OUVRAGES DE JOLLIVET CASTELOT

Président de la Société Alchimique de France

La Vie et l'Ame de la Matière. . .	1 Vol.
Comment on Devient Alchimiste . .	1 Vol.
La Science Alchimique	1 Vol.
Le Livre du Trépas et de la Renaissance	1 Vol.
Nouveaux Evangiles	1 Vol.
Sociologie et Fourièrisme.	1 Vol.
Croquis Scientifiques et Philosophiques	1 Vol.
La Médecine Spagyrique.	1 Vol.
Natura Mystica ou le Jardin de la Fée Viviane	1 Vol.
Au Carmel, roman mystique . . .	1 Vol.
Le Destin ou les Fils d'Hermès, roman ésotérique	1 Vol.
Les Sciences Maudites (en collaboration avec Paul REDONNEL). . . .	1 Vol.
L'Hylozoïsme	1 Broch.
L'Alchimie.	1 Broch.
Le Grand-Œuvre Alchimique . . .	1 Broch.
La Synthèse de l'Or	1 Broch.
Trilogie Astronomique	1 Broch.
Influence de la Lumière Zodiacale sur les Saisons.	1 Broch.

Collection complète de la Revue : *L'Hyperchimie, Rosa Alchemica, Les Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée,* depuis 1896 jusque fin 1914 (18 années).

BIBLIOTECA
SILVANI
VOLUMEN
790
12/11/99

NATURA MYSTICA

ou

LE JARDIN DE LA FÉE VIVIANE

Dédié à mes Fils

Ex. N°

F. JOLLIVET CASTELOT
Président de la Société Alchimique de France.

NATURA MYSTICA

OU

LE JARDIN DE LA FÉE VIVIANE

PARIS
CHACORNAC, ÉDITEUR
11, quai Saint-Michel

1920

BIBLIOTECA
SEC. .....
REG. .....
TEOSOFICA

BIBLIOTECA
TEOSOFICA
ARGENTINA

PREMIÈRE PARTIE

SIGNATURE & CORRESPONDANCE des CHOSES

NATURA MYSTICA

LE JARDIN DE VIVIANE

Depuis le mois d'avril je m'étais fixé dans un petit bourg situé à proximité d'une vaste forêt et presque sur les bords d'un golfe dont les eaux, le plus souvent calmes, dégageaient d'apaisants effluves dont bénéficiaient mon corps et mon esprit.

Le village, assez étendu, comprenait une soixantaine de maisons blanchâtres, aux toits de chaume ou en tuiles, entourées de vergers et de petits jardins ombreux, habitées par de modestes cultivateurs, d'humbles fermiers et surtout des pêcheurs.

Les chemins, plutôt irrégulièrement tracés, étaient bordés de haies épaisses ; ils étaient creux et couverts, s'enfonçaient en lacets tortueux dans l'ombre de la campagne silencieuse et très fertile, ou s'allongeaient au milieu de vastes champs de seigle, de maïs et de blé, entre des prairies d'émeraude où broutaient d'impassibles vaches qui cheminaient lentement sous les innombrables pommiers fleuris de blanc et de rose.

L'église, au clocher trapu, s'élevait au sein

du cimetière, un peu à l'écart du bourg et dans le fond qui était constitué par la ligne sombre du bois de sapins qui commençait les profondeurs de la Forêt au Nord-Est, tandis que le golfe étalait à l'Ouest sa nappe ondulante, parfois crêtée d'une légère écume de vagues capricieuses.

La bourgade se trouvait donc encastrée entre une immense forêt et une gracieuse petite mer intérieure. C'est ce charme rare qui m'avait captivé et retenu.

J'aime à trouver réunies l'eau, la fraîche campagne grasse et la sévérité des arbres majestueux. Ce mariage de la Nature enchante mon être qui peut contempler en même temps l'immensité de l'Océan et de la Forêt au-dessus desquels domine l'abîme insondable du Ciel.

Une sérénité, que je ne puis guère goûter ailleurs, surtout dans l'agitation ou la contrainte des villes, m'envahit alors, légère comme la transparence du ciel, fluide comme l'atmosphère attiédie, douce comme une subtile caresse, presque extatique car elle semble réduire les besoins du corps et s'emparer de l'âme pour la faire monter jusqu'à des sommets d'où elle regarde le monde en spectatrice désintéressée, curieuse de l'objectivité des choses dont elle absorbe l'essence, en dehors, semble-t-il, de tout subjectivisme étroit.

J'étais venu habiter cet endroit pour jouir de la solitude qui m'est chère, et parce que j'avais besoin de repos, à la suite d'un labeur intellectuel astreignant de plusieurs années.

La spéculation philosophique et de patientes recherches d'ordre technique, poursuivies dans

mon laboratoire, m'avaient absorbé plus encore que de coutume.

J'avais fait de nombreuses expériences très délicates dans le but de découvrir la synthèse des métaux, de réaliser la transmutation des éléments chimiques.

J'avais vécu, depuis ma première jeunesse, entre mes livres de science, d'hermétisme, entre mes songes ardents et mes cornues et mes creusets. La vie s'était écoulée, exempte d'aventures extérieures, mais riche de luttes intérieures, à m'initier au savoir, tant antique que moderne, à vaincre les obstacles dont est parsemée la route spirituelle, à déchiffrer les énigmes incessantes du Sphinx.

Le tourbillon du monde ne m'entraînait point. Je n'éprouvais nul goût pour ce que l'on appelle, bien à tort, selon moi, les plaisirs du dehors. Je préférais la monotonie féconde des jours et des nuits de travail et de rêve. Je me plaisais à écrire des ouvrages d'occultisme et de métaphysique, à me délasser de la chimie par l'astronomie.

Quand je me sentais las, j'abandonnais les livres, les fioles, les capsules, je braquais le télescope sur le champ constellé de l'Infini, trouvant au sein des étoiles une quiétude parfaite. Ah ! qu'il est bon d'oublier la terre pour le ciel ! On aime à croire que les habitants des autres mondes possèdent une mentalité supérieure à celle des hommes, qu'ils ignorent la haine, la calomnie, la bêtise, la cruauté et la guerre. On se plaît à penser qu'ils sont naturellement honnêtes, connaissent la liberté, respectent le droit et

l'intelligence, n'idolâtrent point les coquins et ne pendent point les gens loyaux.

On voit, par ce qui précède, que j'étais un utopiste, un de ces méprisables songe-creux que l'on tient, tantôt pour un inoffensif gobe-mouches, tantôt pour un mécréant, un anarchiste, un gueux mal pensant.

Il est vrai que je ne me soucie guère des opinions d'autrui, m'occupant le moins possible des siennes. Je ne méprise pas mon voisin, je tâche de ne pas le connaître. Je fais le plus de charité que je puis, je viens en aide aux malheureux, mais j'estime qu'il n'est en rien nécessaire de se lier avec quiconque, d'avoir commerce avec tous, sous le prétexte d'être aimable. La solitude a son prix que je sais apprécier à sa juste valeur. Elle est souveraine, et qui l'embrasse est roi. Ses faveurs ne sont point celles d'une courtisane. Elle appelle ses élus et ceux-là seuls ont la bonne part de l'existence, tant actuelle qu'éternelle, parce que les bavards, les caqueteurs, les mondains et les boulevardiers ne pourront jamais supporter les supplices de l'immortalité. Que feraient-ils en tête-à-tête avec l'Esprit ? Ce ne sont pas des Narcisses — oh non ! — et seule leur viduité est et sera éternelle !

Les voyages ne m'avaient pas tenté non plus. Ils causent la dispersion des pensées chères, rompent les habitudes de travail discipliné, inclinent à la flânerie et à l'oisiveté, déçoivent en général plus qu'ils ne charment.

Je me représente les pays plus beaux qu'ils ne sont en réalité. Bref le rêve m'enchante, la platitude des choses m'attriste. Les plus beaux sites sont les plus modestes, les plus cachés, les plus

inconnus, car ils sont ceux que tout le monde parcourt sans y penser et sans les regarder. Tels les villages, les campagnes, les bourgades à proximité des bois et de la mer.

Je n'avais donc pas cru nécessaire d'aller quérir bien loin de chez moi le lieu d'élection où je m'arrêtai pour y faire une cure de complète sauvagerie. Je ne révélerai pas le nom de mon ermitage, ne voulant point déflorer l'Eden de la « Natura Mystica » au sein duquel m'arrivèrent les mystérieuses péripéties que je conte en ces pages que plus d'un, sans doute, trouvera saugrenues. L'illusion et la réalité s'enchaînent pourtant sans que nous arrivions à les délimiter; l'étrange et l'anormal côtoient la banalité puisqu'ils ne sont que la surprise de notre esprit routinier devant les phénomènes nouveaux qu'il aperçoit tout à coup sans les concevoir ni se les expliquer.

Mais il faudrait la richesse imaginative et la précision merveilleuse d'Edgar Poë pour tracer, ainsi qu'il siérait, le récit décousu auquel je m'essaie.

*
* *

Je vins donc m'établir à X.... pour un temps indéterminé, sans autre intention que d'y mener une existence de promeneur et de songeur vagabond, dans un décor simple qui m'agréait, sous un climat égal, pas trop sec et point trop humide, juste assez vif pour maintenir en équilibre le système nerveux. J'abhorre le vent continu du Nord-Est, il m'exaspère ; le lourd vent d'Ouest me déprime. Je préfère la brise Nord-Ouest ou Sud-Ouest ; elle détend, tempère l'organisme, lui

donne de l'élasticité, de même qu'au cerveau. Or, ce sont les courants aériens dominant à X...

J'avais loué, pas bien cher, quarante francs par mois, une petite maison, à peine étagée, qui ressemblait à une confortable habitation fermière, sise à l'orée de la Forêt, tout à fait isolée et dérobée aux regards par des bouquets d'arbustes.

On y accédait par un sentier sablonneux, étroit, ombragé et déjà vert en avril.

Une rustique porte de bois bleuté donnait accès dans une sorte de jardin mal tenu, aux chemins sans ordre bordés de violettes, de ronces roses, qui poussaient pêle-mêle. Ce seul coup d'œil m'avait ravi, car j'ai horreur des jardins ratissés, méthodiques et propres comme des calicots tirés à quatre épingles.

Les murs de la demeure avaient été blancs. Ils l'étaient encore suffisamment à mon gré, mais avaient perdu leur fraîcheur crue.

Les volets et la porte étaient verts. Des clématites et des glycines grimpaient alentour, lourdement enchevêtrées.

Derrière l'habitation, un fouillis d'arbrisseaux s'épanouissait, argousiers, noisetiers, coudriers, saules qui baignaient leurs bras souples dans un ruisseau paresseux ; puis il y avait une clairière bien verte, couverte de plantes basses et drues, aux tapis de mousse fauve, de genêts et de bruyères perçant des landes. Après, c'était le grand bois de sapins noirs, de hauts peupliers, entr'ouvant l'abîme de ses mystères.

Mon ermitage se composait, au rez-de-chaussée d'une salle à manger communiquant avec la

cuisine et d'une vaste chambre dont j'avais fait mon cabinet de travail.

A l'étage, quasi-mansardées, deux chambres à coucher.

Un grenier enfin d'où je voyais le golfe sillonné de bateaux-pêcheurs à voiles rouges et deux îlots d'un vert olivé dans le lointain.

Le mobilier était confortable, car il appartenait à des paysans de l'endroit qui le tenaient de leur famille ; la table, les chaises, les bahuts, les armoires et le lit avaient du poids — le poids loyal du vrai chêne que l'on aurait payé cher dans les villes.

J'avais apporté des nattes de grosse paille afin de couvrir le sol grossier et froid des salles, un ou deux fauteuils d'osier profonds, propices à la rêverie, un hamac, un nécessaire de toilette, une malle de vêtemnts et de linge, et une centaine de livres choisis parmi ceux qu'on ne feuillette point, mais avec lesquels on cause longuement.

La saison s'annonçait comme devant être propre à favoriser ma cure d'anachorète : avril et mai déployaient le charme exquis de leur printanière beauté. Il faisait tiède l'après-midi, souvent même le soir.

Levé vers les huit heures ; je prenais un tub, déjeunai d'une tasse de thé ou de café, avec du pain bis beurré d'un beurre pur et odorant ; puis je gagnai la campagne, la mer, le bois, avec ma pipe de bruyère comme camarade ; j'errais à ma fantaisie, en botaniste respectueux de la vie des plantes, les étudiant sur place, cherchant le sens de leurs signatures occultes, le secret de leurs propriétés thérapeutiques ou nocives. J'allais

m'asseoir dans les prairies d'émeraude, causant avec les oiseaux, les insectes, les vaches, je m'arrêtais longtemps, en un coin du bourg, sur le pont étendu au-dessus d'un bras de rivière coulant entre les branchages qui arrêtaient l'eau clapotante.

Vers les midi je rentrais chez moi lorsque je n'étais point muni de provisions de bouche grâce auxquelles je pouvais prolonger mes excursions ou quand j'avais l'envie de travailler et de lire.

Suivant l'état atmosphérique, je déjeunais à l'intérieur ou dans le jardin, sur une table commune, mangeant une cuisine confortable, mais toute simple, préparée par la femme accorte qui s'occupait de mon facile ménage de garçon sans exigences.

Ensuite, couché dans mon hamac suspendu haut entre les arbres, muni de cigares, je pensais à mes travaux passés, j'esquissais des projets, je notais des idées et des impressions, je pénétrais toujours plus avant en ce monde de l'occulte qui nous enveloppe et dont l'Invisibilité nous gouverne. Avec mélancolie je jetais les regards sur la tristesse de la vie terrestre si éloignée de l'idéal qu'elle devrait poursuivre, en proie au mal, empreinte d'orgueil vain et d'égoïsme aveugle. L'humanité se déchire elle-même, plus méchante que les bêtes poussées par l'aiguillon de la faim et de l'amour charnel, parce que les hommes emploient les ressources de leur intelligence et de leur malice au service des passions vicieuses ou artificielles.

Les religions, instituées pour gouverner, bien davantage que pour éclairer les âmes sur leurs devoirs réels ou sur leurs destinées, ne sont guè-

re que les coadjutrices des chefs d'Etat immoraux et avides.

Elles méconnaissent la liberté de l'esprit, renient la Science sur laquelle elles devraient s'appuyer, émasculent les cerveaux, persécutent toujours les penseurs, glorifient le sceptre, le glaive, la guerre impie, élèvent l'homme contre l'homme, le frère contre son frère, opposent les peuples, les races, les cultes, aboutissant à une œuvre infernale de sang, de meurtre et de barbarie, en union avec les empereurs et les rois de ce monde athée.

L'idole des religions et des patries, qu'est-elle sinon un faux-dieu sculpté dans la boue rouge? un spectre fatal dont se détourne avec horreur la face du Dieu Eternel ?

Le matérialisme règne aux Vaticans comme aux Cours, les dogmes s'allient partout aux lois d'airain, forgeant la chaîne d'esclavage du misérable troupeau humain.

Cependant l'Univers nous convie à d'autres conceptions ; des forces nous sollicitent, latentes en nous, dont l'usage et l'expansion nous assureraient la conquête de nouveaux milieux, nous feraient entrevoir de vastes horizons inconnus.

Ces forces nous assureraient la conquête de la Nature inférieure ; elles permettraient l'essor de notre être, harmoniseraient nos désirs, raffineraient nos plaisirs, équilibreraient nos passions légitimes, sans nous opposer les uns aux autres comme des ennemis.

Les facultés psychiques occultes, développées, nous laisseraient entrevoir le rouage sinon les causes de notre destin, les sphères que nous at-

teindrons peu à peu par nos efforts, la façon de régulariser nos actes, de fortifier notre volonté.

La lutte est en nous, plus qu'au dehors. Le vrai champ de bataille ce sont nos idées troubles et perverses. Les seuls dogmes sont ceux de la Science, les seuls préceptes moraux ceux de la self-éducation, les seules lois sociales celles de la fraternité, de l'altruisme et du socialisme indépendant, c'est-à-dire reconnu par notre propre consentement. Enfin, la seule religion pure, c'est celle de l'Esprit s'élevant à Dieu, Pensée Infinie, par l'Art, la Science, la Poésie, la Philosophie synthétisés en un Idéal vivant, groupant en l'Eglise intérieure unique tous les êtres, tous les Soleils de l'Espace, toutes les innombrables Planètes de l'Ether immaculé...

Que de fois, je songeais à ces choses bien simples, tronquées par la ruse des prêtres, des politiciens, par la bêtise brutale des soldats, en écoutant s'égrener la sonnerie mélancolique et monotone des cloches de l'Eglise jouant leur air argentin sur trois notes. A travers l'atmosphère odorante des senteurs de pins, elles lançaient aux fidèles leur appel régulier, le matin pour annoncer les messes, le soir pour convier aux vêpres ou au salut.

Parfois je m'y rendais, demeurant au seuil de l'édifice et regardant prier les femmes nombreuses, les hommes plus rares ou moins recueillis. Dans les villages les offices sont d'une simplicité vraiment touchante ; les chants détonent, mais plaisent, l'harmonium joue faux, le prêtre parle trop fort ou trop haut, mais il n'y a point d'apprêt ; la lumière filtre par de gros vitraux polychromes, des oiseaux volètent autour du

chœur, un chien entre et repart, le bruit des chapelets se répercute dans un demi silence.

J'évoquais les temples anciens d'Isis, de Mithra, d'Horus, de Diane, de Jupiter ou d'Apollon ; je songeais à la perennité du sentiment religieux sous ses diverses formes, à ses étroites similitudes.

Ah ! pourquoi ce besoin primordial de l'humanité endolorie et déçue n'a-t-il jamais pu être canalisé de façon élevée et positive ? Le mystère n'est pourtant point incompatible avec les révélations de la Science et de la Métaphysique — au contraire.

La raison de cet ostracisme ne peut être que politique et sociale. La Tradition superstitieuse persiste parce que les dirigeants ont intérêt — inconsciemment parfois — à ce qu'elle subsiste telle quelle. Elle constitue une sauvegarde de l'Ordre, des institutions ; elle annexe les conquêtes nouvelles ; elle scelle les assises de la hiérarchie favorable aux possédants et aux maîtres.

Une révolution religieuse n'aboutit pas. Vite la réaction se dresse, une codification confessionnelle s'établit. On a changé quelques mots, quelques rites, immédiatement remplacés par d'autres analogues sinon identiques.

Le troupeau n'est pas égaillé. Voici toujours le Pasteur avec sa houlette. Marche droit ou l'on te frappera. Gare au chien de berger qui aboie. Il te mordra les jarrets.

Buddha, Krishna, Lao-Tseu, Zoroastre, Confucius, Jésus et tant d'autres messies, cherchèrent à saper les fondements du cléricalisme politique. Certes ils n'eurent point l'intention de serrer les âmes dans un étau. Leur but fut de les

émanciper en les conduisant droit au Père Céleste ou à la Sagesse Eternelle. Ils échouèrent, soit qu'on les mit à mort de suite, soit que leurs disciples, incapables de les continuer, ne tardassent pas à reconstituer une chapelle qui devint une Eglise théologique, scolastique et ritualiste.

Que reste-t-il de leurs enthousiasmes sacrés, de leurs magnifiques intuitions ? Leurs visions donnaient la clef ouvrant la communication entre les sphères de l'au-delà et notre monde. Elles apportaient le lien de la naissance et de la mort; elles montraient l'analogie du berceau et de la tombe. L'on sentait le souffle puissant et doux de la Vie sans commencement ni fin, le mouvement ondulatoire des migrations.

Les Symboles avaient de l'ampleur tandis que dans les églises, faites de briques laides, lourdes et sans grâce artistique, tout est rapetissé. On y parle d'un Dieu étrange, despotique, monstrueux, à la fois triple et un, père sans entrailles qui brûle ses enfants par caprice, dans une fournaise inextinguible, après avoir exigé comme rançon inconcevable et vaine, le sacrifice sanglant de son fils consubstantiel à lui — singulier amour envers les hommes qu'il rendait ainsi déicides — et qui octroie à ses rares élus la grâce de voir souffrir les maudits durant l'Eternité entière !

Ce Dieu peut tout, voit tout, sait tout, manie les miracles, bouleverse les lois qu'il a établies, et cependant le cours de la Nature reste identique, le mal triomphe ici-bas, les atrocités y pullulent, les justes et les innocents sont opprimés, les enfants sont fauchés par la maladie, le crime et le vice trônent, les rois, instruments de la

divinité, se haissent, conduisent leurs peuples à la boucherie des combats, les prêtres, représentants de Dieu, se disputent toujours, excommunient ceux qui osent penser librement, anathématisent la science, violent les replis de l'âme, terrorisent les faibles, captent les riches et méprisent les pauvres. Bref Dieu, le Dieu des Eglises, apparaît, en somme, l'Eternel Absent, le fantôme Janus, à double face, suivant les besoins, tantôt gendarme farouche, tantôt Jésus blond et rose, fade bénisseur, Sacré-Cœur sanguinolent des Jésuites mielleux.

Qu'il serait beau, me disais-je, en quittant la petite église, d'élever des temples en pleine Nature, au bord de la Mer grondante, au sein des forêts mystérieuses, sur le sommet des montagnes ou des collines, mais des temples de la Grande Religion Universelle, en l'honneur du Père et de la Mère Cosmiques, Forces titanesques, dont l'évolution conduit au bonheur et à la connaissance! Les hommes y viendraient sans contrainte morale. On leur parlerait du Dieu de justice et de bonté qui sommeille au fond de notre conscience à tous, comme il est dans tout et en toute chose, en tout être qui participe par son essence à la quintessence suprême... L'on enseignerait l'union des races, des nations, des familles, les splendeurs du Travail, de la Poésie et de l'Art, les magnificences de l'Astronomie, les étapes de l'histoire naturelle du Monde et de l'Humanité.

Quelques tableaux inspirés, montreraient ces vérités auprès desquelles la fiction des légendes saintes s'évanouit comme un mauvais rêve puéril.

Il ne faudrait peut-être point un siècle pour transformer les masses, élever les plus réfractaires à des hauteurs inconnues.

Etendu sur la grêve, je méditais ces projets « chimériques ». Les courtes vagues du golfe bleuté, nuancé de vert incertain, venaient mourir à mes pieds. Les barques, en une cadence molle, glissaient le long des îles olivâtres aux massifs estompés par la brume ouatée, leurs triangulaires voiles rouges dehors, incendiées par le soleil vif.

Voilà, m'écriais-je, la vraie Maison de Dieu, voilà l'Eglise Infaillible, mieux voici Dieu lui-même : C'est la Vie Sublime en elle, lorsqu'on la sent dans son Unité, quand on la contemple avec les yeux détachés et sac és de l Esprit pur !...

Par des chemins détournés, sylvestres, je regagnais mon logis, pénétré de la senteur marine, envahi par les images célestes perçues des rochers où je m'étais blotti comme dans les bras d'Isis, de Velléda ou de la riante Fée Viviane, déesse de la Nature, couronnée de roses sauvages, d'hélianthèmes et d'œillets au parfum de poivre.

Les cloches tintaient encore, dans le lointain, le vent m'apportait les vestiges de leurs appels. Et tandis que j'œuvrais ardemment, fixant sur le papier mes idées, domptant les rondes de pensées fougueuses, tandis que je m'absorbais en l'intelligence conquise, j'entendais toujours le trille des jolies cloches d'église...

Au soir, après le dîner accompagné d'un cidre aigrelet, je restais de longues heures, étendu dans mon hamac, par les nuits douces, à scruter

les constellations. Je m'enfonçais au tréfond de l'Abîme céleste, suivant la marche des planètes à l'horloge sidérale. Des feux tombaient de la voûte, criblaient le manteau d'Uranie. Les pierreries scintillaient. Ah ! les incomparables joyeux qui remplissent cet écrin noir, les myriades de topazes, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de diamants, d'opales, de turquoises et d'améthystes, que sont ces atomes qui gyrent, forment des corps immenses, des composés inconnaissables, analogues à ceux que constituent les atomes et les molécules chimiques. Puissant labeur d'un laboratoire formidable ! Synthèses énigmatiques ! Que sont ces éléments nébulosiques, cométaires, et que résulte-t-il de leurs rencontres ? Quels sont les effets de ces réactions gigantesques à nos yeux ? Quelle vie s'agite en ces soleils, en ces mondes et à leurs surfaces ? Où trouver l'échelle de Jacob qui nous mènera vers ces Archanges de Feu, aux chevelures faites de poussières d'astres, aux faces infixables, aux yeux de volcans embrasés ?

Jupiter trônait devant moi, presque aussi éclatant que Vénus, mais aux reflets plus azurés ; Saturne montait à l'horizon et j'évoquais son anneau triple et sa cohorte de satellites ; Mars rougeoyait, telle une prunelle injectée et menacante.

Je repérais Sirius le colossal, Arcturus, Véga, cent autres Soleils corrosifs de notre Voie lactée. Autour de moi, les odeurs de plantes se combinaient et montaient, les pins exhalaient leur haleine résineuse. L'assoupissement m'envahissait, avec une lenteur exquise, comme la mort pour qui ne la craint point.

*
* *

Le mois de juin commençait, mois des jeunes roses altières, des aubépines rouges, des acacias blancs et jaunes aux senteurs alanguissantes.

La Nature palpite à cette époque de majesté floréale ; elle soupire de tendresse, elle gémit d'amour, elle exhale la passion fébrile des caresses, des baisers et des étreintes. C'est le vertige d'Eros. Ce jeune Dieu allume l'incendie des concupiscences, excite les attractions entre tous les êtres. La roseur des émois irrésistibles colore toutes les créatures ; les ciels, les reflets, les feuillages, les pétales, la nacre des insectes, la chair des mâles et des femelles se teintent de sang pourpré. La Lune et les brumes sont roses. Il s'épand comme une poussière omniprésente de pastel délicatement carminé.

Mon jardin, livré à l'abandon des caprices de la terre et des vents qui avaient mélangé les différentes espèces de plantes en un désordre merveilleux, constituait un lieu de délices. J'y restais, oublieux des heures, grisé d'odeurs et de couleurs.

La mousse prenait sa place, sans se gêner, formant de grandes plate-bandes irrégulières. Des champignons étalaient leurs ombrelles charnues dans les recoins humides. Et pêle-mêle, à leur gré, au choix de leurs semis, se prélassaient sans surprise de se voir ainsi réunis, des roses, des géraniums, des pensées, des coquelicots et des marguerites, des fraises appétissantes, des œillets, une foule de fleurs des champs qui se liaient d'amitié avec les autres, plus « cultivées » mais point fières cependant ici. Car mon jardin était un jardin tout ce qu'il y a de communiste.

On n'y faisait point de différence entre les enfants du Bon Dieu.

Rien ne saurait égaler le bonheur que me procurait cette existence solitaire, grâce à laquelle mon esprit s'identifiait à l'essence intime de la Nature. Couché sur l'herbe assez haute, drue et d'un beau vert émeraude, je suivais du regard les jeux des rayons solaires, les innombrables nuances, la marche des nuages, le vol des oiseaux, la promenade buissonnière des papillons blancs, bleus, roses et panachés, le butinement des guêpes et des abeilles, les efforts des fourmis inlassables, la course précipitée d'un « carabus auréus » cherchant une proie.

L'intérieur de la vie universelle se révélait à mes yeux. La grande harmonie laissait entendre sa mélopée, faite du concert de tous les êtres — sous l'apparente discordance des luttes, des appétits et du mal. Chaque individu, chaque chose, apparaissaient revêtus de leur signature, signés par leur propre forme, révélatrice de leur attrait. La structure, la couleur, les organes correspondaient à des puissances originelles dont ils étaient la manifestation visible et objective. Le monisme intégral s'imposait à moi, en quelque sorte d'une façon palpable, sous une indéniable révélation.

Les minéraux, les pierres calcaires, disséminés aux alentours, les coquillages qui reflétaient en leur chatoyante vernissure les multiples nuances dont l'Océan les avait imprégnés, les mille poussières de sable, les cailloux de la route, me livraient le secret de leur vie aussi intense, en réalité, que celle du monde dit organique. Le tourbillon de leurs molécules en activité perpétuelle,

le flux de leurs atomes, les échanges et les réparations auxquels ils se livraient, m'étaient visibles. Rien ne demeure inerte, dans l'Univers, rien n'est mort ; tout, absolument tout, vit, évolue et se transforme.

L'Hylozoïsme constitue la seule raison d'être du Cosmos, car la Vie est la Force Eternelle, Infinie, la Puissance issue de l'Alpha-Oméga, du Rien-Tout, qui se précipite hors de lui-même dans le Temps et dans l'Espace où il se revêt des myriades de formes transitoires, selon la loi d'évolution, jusqu'au retour des apparences dans le centre abyssal de la divinité inconnaissable.

Il est impossible de rencontrer un seul point inanimé, aussi minuscule soit-il. Le sol charrie les microbes, ainsi que l'air, les cadavres, les charognes dégagent les ferments vitaux d'ammoniaque et d'azote, la pluie, le vent, l'orage, sont pleins de germes organiques, engendrent sans arrêt par les effluves d'ozone qu'ils produisent sous l'effet de l'électricité fille de l'Ether universel.

Le soir je contemplais les scènes ardentes de cette fécondation planétaire ; des lueurs magnétiques dardaient leurs aiguilles à la cime des pins, des coudriers et des bouleaux ; les élytres des insectes nocturnes s'allumaient ; le sable, sous le choc des pieds, crépitait d'étincelles.

Sur les bords du golfe on assistait à une orgie d'érotisme exacerbé. Une nappe de feu, un lac d'électricité mobile, coulante, fluant en cascades d'aigrettes, se dressant en gerbes d'étincelles qui retombaient mollement dans le sillage de lave liquide. Mer de phosphore et de soufre pâles, aux bavures laiteuses, Emanations astrales de l'onde,

coit du Ciel et de l'Océan, Noces effrayantes des Géants, dans la moiteur de l'air épais et orageux, d'où naîtraient les semences innombrables de la Planète... .

Il m'arrivait de passer la nuit entière, insouciant des heures, en face de la féerie qui se déroulait sous mes regards énivrés. L'extase mystique envahissait mon âme, je me sentais libre des attaches matérielles, et l'aube me surprenait, insensible à la fraîcheur, ému comme le néophyte qu'une communion fervente a ravi à la terre.

*
* *

La Forêt recevait également mes dévotions. De grand matin, je m'enfonçais en ses cryptes, assombries encore par la noirceur des pins graves, et je ne revenais qu'à la nuit, las, d'une bonne fatigue, l'esprit dispos et meublé d'observations nouvelles, me sentant homme des bois, plus proche des origines, les facultés intuitives réveillées. L'existence me semblait plus légère, digne seulement d'être goûtée loin des villes, à l'écart des foules. Je commençais à percevoir des choses, sans doute inexistantes ou invisibles pour d'autres que moi.

Le domaine de mon être s'agrandissait, je reliais le milieu normal à d'autres milieux que le commun des individus qualifierait d'anormaux. Il n'y a pourtant rien d'anormal dans la Nature. Ni de surnaturel. Ce sont concepts et vocables faux, produits par l'ignorance. Il n'y a que la Nature. Rien ne peut exister en dehors de la Nature. Seulement, elle est immense, elle s'étend jusqu'à la substance pure, par étapes imperceptibles. Et nous, sur cette terre primitive, nous

ignorons encore la quasi-totalité des forces, des énergies, des potentialités de l'Univers.

Bornés par nos sens, emprisonnés dans notre corps, limités par nos besoins impérieux, nous ne savons pas la dix-millionième partie des choses qui sont et qui se passent à travers la Nature naturée, fille co-éternelle de la *Natura naturans*...

Une fois, je m'enfonçai plus avant que de coutume dans la Forêt, je m'égarai par les sentiers pareils, ne pus trouver aucun repère, et finis par me perdre complètement. L'aventure était amusante. Personne ne m'attendait au logis, je pouvais donc, sans remords, jouer un peu au Robinson. Allai-je faire la rencontre d'un Vendredi, d'un faune ou d'une dryade ?

Mon âme de païen et de misanthrope tressaillit de joie à la pensée d'errer longuement dans la solitude d'un idéal ermitage. Je m'arrêtai auprès d'un ruisseau qui bruissait sur du fin gravier, bus une lampée dans le creux de ma main, allumai ma courte grosse pipe de bruyère grise, et je me mis à rire tout haut, en regardant autour de moi.

D'énormes chênes tordus se dressaient, vieillards séculaires, au torse rugueux et vaste recouvert de lichen ; leurs bras noueux de colosses s'allongeaient impérieusement, comme pour donner des ordres souverains à leurs vassaux, les pins noirs et rabougris qui formaient des légions innombrables. Le gui blanc des druides, dont les fleurs jaunâtres s'ouvraient, s'accrochait familièrement à beaucoup des vieux chênes, semblant attendte la faucile d'or qui le dévouerait à l'holocauste.

Nulle autre perspective que l'indéfinie succes-

sion des arbres ne s'offrait à mes yeux. Je me remis en marche, d'un pas nonchalant, allant au hasard, à travers les sentiers perdus, les taillis où mes pieds s'embarrassaient dans les tiges rampantes.

Le soleil filtrait, or et cuivre flambant, entre les branches biscornues qui brisaient ses rayons semblables à des fils de métal, tantôt rougi, tantôt incandescent. Il s'immisçait jusque dans les recoins obscurs des trous de verdure humide, il glissait sous les arceaux de feuilles, sous les voûtes mobiles que les arbres dessinaient mollement.

Pendant des heures, j'avançai, sans pouvoir sortir du labyrinthe sylvestre. Pas de lisières, point de route, la constante emprise des chênes dominateurs, des sapins, des coudriers, des bouleaux parfois quand s'éclaircissait un peu le dôme écrasant. Je foulais alors une terre friable, un tapis de genêts et de bruyères.

J'étais évidemment au cœur de la Forêt.

Incapable de m'orienter, il n'y avait plus qu'à me fier au caprice des choses et du temps. Etrange aventure qui m'avait réduit à errer dans une immense étendue de quelques centaines d'hectares, sauvages, difficile à franchir, sans issue prochaine !

Les ombres vespérales se pressaient. Un crépuscule bref. La nuit vint.

J'entendais le bruit des bêtes sortant de leurs abris, de leurs tanières, glissant à tort et à travers ; sons nets et courts, ou bien mous et flasques. Déplacements de morceaux de bois, crissements de feuilles frôlées par terre, rampements incertains.

Des vallons sablonneux se présentèrent. Je les

gravis, heureux de l'éclaircissement passager de la Forêt. De petites clairières coupaient le bois. La lune apparut, pâle et frigide. Elle jouait à cache-cache avec les nuages noirs poussés par le vent ; elle se paraît de leurs dentelles vaporeuses, elle se dévêtait ensuite, se montrant nue, mais chaste, aux sites recueillis. Elle faisait miroiter des mares d'opalé et d'absinthe assoupies comme des lacs minuscules. Une lueur d'un bleu faux mélangé de pers enveloppait la nature. Des chauve-souris tournoyaient en une ronde capricieuse et saccadée, tandis que le cri sinistre des chouettes traversait l'air brutalement.

Je mangeai quelques baies savoureuses en même temps qu'un reste de pain bis que j'avais sur moi, avant de m'assoupir sur un lit de mousse odorante, entre les replis d'un valon, tel Adam, au Paradis Terrestre, quand il soupirait sans doute après l'Eve de ses songes.

La fraîcheur de l'aube me tira du sommeil. Une lumière rosée pointa vers l'orient, s'accrut avec rapidité, annonçant le lever de l'impérial Soleil, dieu de la Terre. Les oiseaux gazouillèrent à bâtons rompus, les arbres bruirent comme s'ils bâillaient. Toute la Nature sortit de son rêve nocturne, s'éveilla lentement. Elle saluait l'Aurore enchanteresse qui, de ses attouchements délicats, enluminait le Ciel.

Le matin s'éclaira tout à coup de la splendeur de l'Astre de feu, entièrement surgi à l'horizon. Quels instants magnifiques ! La Forêt semblait un Palais des contes de fées, aux formidables colonnes soutenant un plafond de sombre verdure tâché d'azur.

Il s'illuminait de mille pierreries, car la rosée

scintillait comme des perles ; plus limpide que des diamants, elle s'accrochait en prismes finement irrisés aux tiges, tremblait en chapelet de gouttelettes, égrenées le long des troncs, condensées sur les pétales, nichées au sein des voluptueuses corolles qui les buvaient avec ferveur amoureuse, mélangeant leur haleine embaumée au suc cristallin de l'atmosphère. Je me plaisais à faire rouler ces globules de rosée qui glissaient comme du mercure sans laisser aucune trace de visquosité ni d'humidité.

Les heures s'écoulèrent, je marchais toujours en plein bois, m'enfonçant davantage dans l'inconnu.

La lassitude physique commençait à m'accabler, il faisait chaud, les moustiques me harcelaient en essaims compacts. Je devenais nerveux. Avais-je de la fièvre ? En passant près d'une source qui se gargarisait là-bas, quelque part, je crus apercevoir une forme vague, une silhouette féminine et j'entendis un rire argentin. J'appelai en me dirigeant de ce côté, mais ne distinguai absolument personne dans l'inextricable lacet de rameaux et de feuilles. D'ailleurs, il était improbable que quelqu'un s'aventurât par ici. Allons ! j'avais été le jouet d'un mirage ou d'une espèce d'hallucination provoquée par la fatigue.

Il fallait avancer si je ne voulais passer une seconde nuit à la belle étoile.

Je traversai, à grand peine, un fourré d'une extrême épaisseur, franchis un fossé plein d'eau, sur les bords duquel s'amoncelaient des renoncules blanches et jaunes, des renoncules flammées rampantes, d'autres, dites scélérates et bulbeuses. Elles voisinaient, équivoques dans leur

exhalaison malsaine de vice, avec des iris bleu-violet, des narcisses jaunes qui se baignaient au milieu du fossé.

Une sorte de sentier se dessinait que je suivis un quart d'heure environ ; les fraises de bois y pullulaient, mignonnes, fleurant la réglisse, suaves au goût ainsi que le baiser d'une jeune vierge.

La végétation, très abondante toujours, offrait une teinte émeraude qui dégageait de la fraîcheur ; des talus gazonnés venaient rompre la monotonie du bois ; ils s'inclinaient en pente douce, traçant peu à peu les bords d'un chemin creux peuplé de ronces bleues et rose-pâle, de fougères dentelées comme des langues de serpents, d'anémones et de ficaires jaunes.

A ma droite, tout à coup, l'espace s'élargit.

J'aperçus des mares empourprées par le soleil de trois heures après-midi, des criques mauves et roses où se jouaient des lumières errantes, entre les joncs et les roseaux roussâtres.

Autour de ces marécages, les lignes d'arbres hauts et fin s'estompaient dans une brume poudrée d'or.

A gauche, la Forêt épaisse, caverneuse et ténébreuse, amoncelait sa luxuriante chevelure, dans les replis de laquelle j'allais recommencer à me débattre, quand je m'arrêtai surpris — et presque ému — devant une porte grillée, vieille, à moitié disparue au milieu des arbrisseaux et des plantes, vestige singulier de quelque sortie de parc abandonné.

Cette grille rouillée,déjetée,mangée de feuilles humides et de végétaux s'enroulant à ses barreaux antiques, avait un très étrange et très mé-

lancolique aspect. Elle plongeait l'âme dans la poésie immémoriale, elle s'auréolait de mystère indicible. Elle évoquait les vagues, mais angoissants souvenirs de préexistence dont le parfum et le goût reviennent fugitifs, poignants, subtils, âcres et doux, mêlés aux larmes et aux regrets. Images de châteaux lointains, de manoirs fiers et solitaires, visions de femmes adorées, tendres ou infidèles et perverses — exquises quand même. Réminiscences de morts, d'agonies et d'abandons, de combats et d'élégances, de musique et de fêtes, de festins et de bals, de guerres et de révolutions terribles, de bonheurs alanguissants au clair de lune, sur l'eau des lacs qui bercait les barques lentes, et de catastrophes qui bouleversèrent les vies, les habitudes, qui firent hurler de désespoir farouche...

Où avais-donc déjà vu cette grille mystérieuse semblant placée au seuil d'un inconnu familier? Sur quelles secrètes allées s'ouvrait-elle peut-être ? N'était-elle que la survivante de ruines singulières ? Indiquait-elle, au contraire, la proximité d'un château, d'une demeure perdue au fond de la sauvage forêt ?

« Coucou, coucou, coucou ! ». Le cri du coucou, lent, monotone et solennel, symbole vivace des époques de magie et de chevalerie, se répéta trois fois. L'oiseau invisible, perché sur un arbre qui fut peut-être planté au XIIe ou XIIIe siècle, semblait m'appeler avec insistance. « Coucou, coucou, coucou ». Il s'éloignait un peu, comme pour me guider sur la route à suivre.

Je poussai la porte grillée ; elle céda sans effort et je m'acheminai, à travers des futaies, vers une pièce d'eau dormante d'où issaient de hauts

roseaux, où se miraient des nénuphars entre lesquels ondulaient quelques cygnes fiers et impavides.

Le coucou me précédait. La Forêt desserrait son étreinte.

On eût dit un parc laissé à l'abandon superbe de la Nature, présentant les aspects les plus divers, les plus agréablement opposés. On traversait des landes encombrées d'ajoncs secs, de genêts et de bruyères roses très odorantes.

On franchissait des véritables pelouses de mousse violette ou or, onctueuses sous les pieds comme un tapis d'Orient.

Des chemins très verts se succédaient ; les branches d'arbres réunies, entrelacées formaient des arceaux mouvants, retombaient en grappes abondantes, en bouquets. Les argousiers, les noisetiers, les coudriers, les bouleaux, les peupliers, les saules alternaient, dominés, sur des sablières, par les pins aux longues aiguilles acérées.

Cent aromes combinés entre eux, distillés par une chimie vivante, se répandaient dans l'atmosphère. De droite et de gauche, selon les endroits parcourus, tantôt à l'abri, sombres et humides, tantôt découverts, clairs et ensoleillés, se montraient, fleurs écloses ou à naître, corolles étalées ou en boutons, les anémones, les ficaires jaunes, l'aconit appelée Char de Vénus, aux fleurs bleu-foncé, les digitales aux clochettes pourprées, les valérianes rosées, les véroniques bleu-pâle, les lourds pavots somnifères rouges, roses, blancs, panachés, rouges tâchés de noir, les brillantes hélianthèmes, les herbes d'or, les fleurs jaunes du soleil, les rosiers sauvages,les aubépines rou-

ges, les scabieuses, les scrofulaires aquatiques aux fleurs d'un brun olivâtre. Une griserie de parfums m'envahissait.

Voici un grand parterre d'œillets, dont les nuances se mariaient exquisement, les uns blancs ou roses, les autres blancs à fond pourpre, rose carné, soufrés, panachés ou striés, pourpres, jouant une symphonie de couleurs solaires, lunaires, vénusiennes, martiennes, jupitériennes et de senteurs pimentées qui énervaient les esprits autant que des images de femmes courtisanesques.

Toutes ces fleurs me parurent s'aimer, se mouvoir hors de leurs endroits d'élection, relever leurs têtes humbles ou orgueilleuses, s'allier les unes aux autres pour former une ronde de pétales, de corolles multicolores. On eut dit qu'elles fusionnaient en un corps floral et charnel à la fois, jambes faites de lys et de narcisses, ventre, poitrine, seins, croupe, faits de roses thé et rosées, visage constitué par des œillets, immaculés, bouche de fraises, yeux de violettes, chevelure d'herbes d'or aux reflets de glycine.

Il sortait d'entre toutes ces fleurs, unifiées par leur embrassement d'amantes, une Femme-Fleur, belle d'une beauté idéale et divine, blanche et blonde, vêtue d'une robe tissée avec des fils de plantes, cousue de pistils, transparente et presque immatérielle, nuancée d'une gamme de teintes florales.

Son cou long s'ornait d'un collier de papillons vivants, azurés et roses, qui vibraient sur la chair palpitante. Ils se posaient quelques instants, s'envolaient, aussitôt remplacés par d'au-

tres, afin que la parure conservât son dessin impeccable.

Une libellule, corsetée de jaune strié de bleu acier, était accrochée dans la chevelure lourdement ramassée en forme de casque.

Rêvais-je sous l'influence de la fatigue et du narcotique des bois ? Etais-je le jouet d'une hallucination ? Quelle châtelaine, d'une grâce plus que royale, rayonnante et lumineuse, m'apparaissait tout à coup, au sein même de la Forêt, synthèse vivante des fleurs de velours et de satin, Etoile des Bois, Princesse de la Nature, Belle au bois vivant, Déesse souriante, embaumée, relevant ses jolies lèvres, en un ris à peine moqueur, sur des dents de nacre lactée ?

J'enlevai, d'un geste machinal d'homme poli, mon couvre-chef de paille :

« Mes respectueux hommages, Madame », dis-je en m'inclinant, « et mes excuses pour l'indiscrétion que je commets... »

« Couvrez-vous, cher Monsieur le pêcheur de songes », me fit-elle avec une légère révérence, qui, en déplaçant la jupe retenue des deux mains, laissa se répandre une haleine de lilas :

« Je suis la Fée Viviane et vous êtes dans mon jardin ».

Mon étonnement ne fut que passager. J'avais assez fréquenté l'Occultisme pour garder bonne contenance devant une fée.

Après tout, les Forêts ont abrité jadis les dieux, les déesses, les magiciens, les faunes, les satyres, les gnômes, les farfadets, les dryades, que sais-je encore, en dehors des fées. Viviane, leur Impératrice consacrée, Viviane, la Nature Incarnée, avait dû se réfugier au sein de ses bois

ASOCIACIÓN
BIBLIOTECA
TEOSÓFICA
ARGENTINA

chéris quand le paganisme fut mort. Elle avait élu celui dans les méandres duquel je m'étais justement égaré. Le hasard ou le destin avait bien fait les choses.

« Venez, Monsieur, continua la Fée ; vous devez avoir besoin de repos et de déjeuner. Vous me ferez le plaisir d'accepter l'hospitalité chez moi. Mon époux sera heureux de vous voir. »

— Madame, vous me comblez et croyez bien que je ressens tout l'honneur...

Un orage allait éclater ; des éclairs cuivrés coupaient déjà le ciel, de grosses gouttes de pluie chaude s'écrasaient sur le sol. La fée Viviane commanderait-elle aux éléments ? Je la regardai avec curiosité, peut-être mêlée d'une imperceptible raillerie. Elle s'en aperçut.

« Dépêchons-nous, si vous ne voulez pas être mouillé », me dit-elle en riant.

Nous traversâmes d'un pas rapide une large prairie dont l'herbe pleine et grasse se rehaussait de coquelicots écarlates, de bluets, de flexibles sainfoins. Quelques petites vaches nonchalentes dormaient ça et là ou broutaient paisiblement. Viviane effleurait à peine le pré d'émeraude, aux mosaïques de sang. Elle semblait voltiger avec une rare élégance et laissait derrière elle un sillage de parfums, des arômes de menthe, de miel, qui s'unissaient aux senteurs âcres et piquantes des arbrisseaux, des ronces et des menthes sauvages.

Une allée courait ensuite sous un tunnel de verdure très serrée, au bout de laquelle m'apparut une maison de fleurs ravissante, un nid de clématites, de glycines violettes et jaunes, de capucines orangées — cottage léger, enfoui, tapi

dans la floraison abondante, d'une architecture toute simple, aux lignes presqu'immatérielles.

Des mauves à profusion, de rouges pélargoniums s'étendaient en pelouses aux alentours du féérique palais de Viviane. Plusieurs appartements composaient l'intérieur ; les meubles étaient d'ébène, d'érable, de chêne, en bois de rosier, de sapin, de bambou et d'acacia, sculptés avec un art sobre, sans aucune fioriture ni mièvrerie. Il y en avait peu. Les lits, les sofas, les sièges consistaient surtout en peaux de bêtes épaisses, ours noir et gris, loup, tigre, lion, panthère, accumulées les unes sur les autres.

Quelques riches tentures lamées d'or et d'argent, garnissaient les fenêtres assez basses et les portes aux poignées faites de pierreries inestimables, véritables blocs de diamants, de rubis, d'émeraude et de saphir.

Sur l'ordre de la Fée, un jeune nain, souple, chair lunaire, étroit de corps comme une poupée, aux allures de fantoche gracieux, me conduisit en sautillant à la chambre qui m'était destinée. Il était vêtu de vert clair, offrait un aspect de gnôme un peu sépulcral, mais sympathique. Il s'exprimait par gestes, en une pantomine saccadée. Je mis de l'ordre à ma toilette, fis mes ablutions dans une cuvette de platine, avec une eau translucide coupée d'extrait de verveine qui se trouvait sur le lavabo de marbre neigeux, en un flacon de cristal bouché d'or, et rejoignis Viviane que je trouvai assise dans son salon lilas, à côté d'un homme d'aspect noble et majestueux.

Il était de taille élevée, portait des cheveux noirs et longs rejetés sur le dos et une barbe de même couleur, abondante, frisée à l'assyrienne. Ses

yeux marrons, pailletés de jaune et de vert-mauve, pénétraient dans les miens, jusqu'au fond de mon être, magnétiquement, mais avec une bonté indéniable combinée à une force puissante.

Son vêtement consistait en une ample tunique grise, assez claire, fermée de quatre boutons de platine et qui lui recouvrait les genoux ; il avait une culotte en peau jaune de lion, de hautes molletières de cuir fauve. Pas un bijou.

Il me tendit la main, une main longue, caressante, étroite, m'enveloppant de son *aura* invincible qui me fascinait.

« Soyez le bienvenu », prononça-t-il lentement « au logis de Merlin l'Enchanteur. J'ai su par Viviane que vous vous étiez égaré dans son jardin. Vous voici notre hôte ; nous le parcourerons ensemble ».

Il passa, ainsi que la Fée, dans la salle attenante et nous nous mîmes à table.

Les mets étaient savoureux, gelées de fruits, sucs de plantes et de fleurs aromatisés et glacés, purées de légumes, tiges succulentes roulées dans de la canelle ; miels divers fleurant le lilas, la rose, la vanille, la violette. Les boissons, extraits distillés et fermentés, avaient un goût de nectar capiteux, d'ambroisie ; elles enivraient sans alourdir. La vaisselle était en or massif incrusté de joyaux, les coupes ciselées étaient en métaux précieux qui paraient le cristal.

Je jouissais d'un bonheur sans nuages. Merlin causait supérieurement, mais avec une extrême simplicité. Viviane resplendissait de beauté par tous les pores. Elle incarnait tour à tour Vénus, Aphrodite, Flore, Pomone, Isis, Cérès, Diane chasseresse. Elle était le symbole vivant de la

Nature, la personnification agissante des Energies de la Terre, la déesse de la « Sylva Sylvarum », l'Essence de toutes les fleurs, des milliers de plantes, des innombrables parfums. Sa bouche carminée était le bulbe des fruits, elle s'entrouvait humide comme les fraîches sources gazouillantes et les rondeurs blanches de ses seins semblaient des colombes palpitantes.

Lorsque je jetais les regards par la croisée, le spectacle m'enchantait aussi. Un lac violet s'étendait devant le palais, tantôt recouvert d'une brume mauve, vieux rose et violette, tantôt transpercé de flamboiements chromatiques qui formaient une palette mouvante, une coulée de lumières errantes. Lac de songe, lac astral, décor de Lohengrin et de Tanhauser.

Un nain pareil à celui qui m'avait conduit tout à l'heure, jouait un air de flûte, puis des violons invisibles chantèrent une romance moyen-âge ; le châtelain était parti à la croisade, la dame le trompait avec le page. Il revint, les mit à mort. L'âme de la dame erre depuis cette époque, à travers les bois du manoir, les salles hautes du castel féodal. Priez, priez pour l'infidèle...

Une berceuse ensuite, une barcarolle XVIIIe siècle.

Elle évoquait des scènes d'amour, un soir d'été, aux bords d'un lac, sous le clair de lune discret. Des gentes demoiselles en atours légers, égarées avec leurs chevaliers par les chemins propices du vieux château... Amusez-vous, jeunes gens, amusez-vous ; la chair est douce à caresser ; les dentelles et le linge n'opposent guère de résistance...

Enfin la ronde des bois : Souffle amoureux

du printemps, faisant éclore les fleurs heureuses, brise chaude de l'été, faisant mûrir les fruits trop pleins, vent d'automne fanant les corolles éteintes, essaimant les pétales et les feuilles qui pleurent.

Oh ! l'agonie du fauve octobre ! Tempête glaciale de l'hiver, cassant les ramures et les troncs, faisant hurler les pauvres arbres. Sépulcre de neige, linceul blanc. Mais voici l'heure de la résurrection. C'est la ronde éternelle, la ronde fatale des bois... Viviane, de sa voix de pur métal rarissime, accompagnait les violons invisibles. De sa gorge, plus mélodieuse encore que celle du rossignol, les paroles s'exhalaient en vibrations qui faisaient étrangement frissonner mon âme extasiée.

***

— Nous vous attendions, dit Merlin, en m'offrant des cigarettes blondes où le goût de l'opium se mélangeai à celui de tabac, de jasmin et de rose.

« Je savais que vous étiez au bourg depuis deux mois et que votre amour de la solitude, de la Nature, des mystères de l'Occulte dont vous êtes un fervent adepte, vous entraînerait un jour dans les dédales de cette Forêt inextricable. Viviane vous avait rencontré hier, mais vous crûtes à une illusion de vos sens, ô sceptique incorrigible ».

J'avouai mon incrédulité. Il est pardonnable de ne point ajouter foi aux êtres surnaturels en notre XXe siècle.

— Tous les êtres sont naturels, vous le savez bien, riposta l'Enchanteur. Rien ne peut exister en dehors de la Matrice Universelle ; seule-

ment il y a des races d'êtres différentes de l'humanité, douées de facultés spéciales, supérieures et qui se manifestent parfois à certains individus.

— Les Elémentaux, consentis-je.

— Si vous voulez ; le nom importe peu. Ils existent, et je vous ménerai parmi eux. Leurs lieux favoris sont les bois écartés, les campagnes désertes. Ils craignent la multitude des cités fumeuses et la bêtise des gens.

— Comme ils ont raison, Seigneur Merlin !.

— Vous admettez bien aussi, cher Monsieur, continua-t-il, que *votre* planète — et il appuya ironiquement sur votre — a renfermé, depuis les origines, de multiples espèces — appelons-les humaines pour plus de facilité — dont la constitution, les mœurs, les habitudes, la longévité, l'intelligence, ont eu d'autres mesures que celles des hommes actuels. La doctrine de l'évolution et du transformisme a dû vous familiariser avec ces idées. Les embranchements, les filiations furent trèsdivers. De nombreuses régressions partielles se produisirent. Des sortes de demi-dieux, géants de la force et de la pensée ont pu exister jadis, il y a 20 à 30.000 ans, à côté des hommes anthropoïdes, sortant à peine de la bestialité qui les vit naître.

Ces géants connurent de magnifiques siècles. Ils régnèrent sur la Terre, manipulèrent toutes ses énergies, dont vous soupçonnez à peine quelques unes.Puis ils abandonnèrent un monde trop mesquin pour leurs ambitions. Ils gagnèrent des planètes plus vastes et plus magnétiques, laissant se disputer entre elles les brutes qu'ils avaient pourtant déjà dégrossies et dont — mil-

le excuses — l'homme moderne est le rejeton. Je ne vous offense point ?

— Du tout ; la vérité m'est chère.

— C'est pourquoi je vous ai attiré dans mes parages. Je poursuis donc.

Vous n'ignorez pas que les milieux cosmiques s'interpénètrent comme des cercles enlacés. Ils forment les roues concentriques de l'Unité. Les races spirituelles communiquent donc avec les races matérielles, puisant au même Centre, réagissant les unes sur les autres. Le monde physique et le monde dit astral ou fluidique parce que moins compact, correspondent. Il se produit des échanges.

La mort et la naissance sont les liens de passage. Le sommeil sert de pont, les rêves sont des images de l'au-delà, des visions ; le magnétisme, l'hypnotisme, ouvrent les portes de l'immense Nature. Ce qui est invisible pour les uns est visible pour les autres. L'aveugle ne connaît pas les couleurs, l'insecte ne voit pas ce que voit le chat, le chien, le loup ou l'oiseau. Le poisson meurt à l'air et l'animal terrestre ne peut respirer au sein de l'eau.

Pourtant c'est la même Nature partout, la même Vie, mais polymérisée à l'indéfini.

Il est en conséquence tout naturel que des races d'êtres existent que l'homme ne voit point, soit parce qu'elles sont situées dans un milieu où ses facultés ne pénètrent pas, soit parce qu'elles habitent en des lieux qui lui sont restés inconnus, à l'intérieur des entrailles de la Terre, des volcans, des cavernes cachées.

Ces races sont tantôt matérialisées, tantôt presque fluidiques. Elles habitent la zone frontière,

D'où leur réputation douteuse. Les hommes crient au miracle, à la sorcellerie. Jadis le paganisme, plus perspicace que l'Eglise catholique, basa ses contes sur les apparitions des élémentaux. Il les considéra comme des divinités, non des diables. Le moyen-âge reçut cette tradition, la conserva en partie sous les légendes de fées, de magiciens, de génies bons ou mauvais...

— J'admets encore ceci, Maître Enchanteur, mais je serais surtout curieux d'apprendre quelle est votre propre histoire et celle de Mme la Fée Viviane — si elle daigne me la conter aussi, dis-je en m'inclinant vers la belle déesse qui jouait avec ses papillons diaprés et de jeunes oiseaux espiègles.

— Oh ! mon histoire est très simple, répondit Viviane. Merlin et moi appartenons à l'espèce préhumaine, à la race titanesque des origines planétaires. Lorsque ces Précurseurs abandonnèrent la Terre, nous résolûmes d'y demeurer afin de goûter longuement à deux la solitude embaumée des Forêts, des Champs et des Iles. Nous nous plaisons à errer, invisibles, inconnus, enveloppés de merveilleuses renommées, quand, deci, de-là, nous nous montrons aux plus sensitifs.

Notre existence est double ; nous vivons sur la Terre et dans les sphères odiques. Je loge parmi les Fleurs, je suis la vraie Reine de ce monde ; autant que la chose est en mon pouvoir, je répands mes grâces sur les hommes : je chasse d'eux les miasmes empestés des villes en dirigeant les vents, en renouvelant les courants atmosphériques. Je brille dans la lumière pure, je pénètre les parfums de mon haleine, je chasse aussi les pensése tristes ou mauvaises. Je veille

sur les sommeils fiévreux, laissant entrevoir aux pauvres agités la beauté des prés, la fraîcheur des sources, la douceur des bois, l'azur du ciel, le chatoiement de l'onde, le jeu des nuages, la verdure exquise des gazons. J'inspire le poète et l'artiste. Ils fixent ma splendeur, et j'élève ainsi les hommes au-dessus des bas-fonds boueux, vers la transparence de l'Infini.

— Qu'ajouterais-je au court récit de ma compagne immuable ? poursuivit à son tour Merlin. La puissance que je possède sur les forces terrestres, est proportionnée au milieu où je réside. Les lois universelles sont rigoureuses et inflexibles. Il ne se produit jamais ni miracles, ni prestiges surnaturels. Tout est déterminé, s'enchaîne étroitement, car le destin régit les atomes aussi bien que les Etoiles.

L'expérience quotidienne apprend à chacun la régularité des phénomènes extérieurs. Ceux-là seuls qui ne raisonnent pas — il est vrai qu'ils sont peut-être encore la majorité—peuvent croire à la manifestation d'une volonté arbitraire et capricieuse dans la Nature, à l'intervention d'un Dieu ou de dieux changeant le cours des choses. La crédulité aux miracles et aux prodiges est un fruit de l'ignorance. Quand on ne sait plus, l'on croit. Illusion bienfaisante pour beaucoup d'Âmes, mais erreur quand même !

Vous qui avez étudié la science humaine, qui êtes un penseur et un philosophe sans préjugés extrêmes, vous rendez compte du déterminisme universel ; vous concluez du particulier au général.

Mais qu'est-ce que ce jugement d'un être passager comme l'homme, dont le savoir n'est fait

que de l'accumulation des héritages successifs et souvent tronqués ou faux, auprès de celui d'immortels comme Viviane et moi qui vous parle ?

Voilà des milliers et des milliers d'années, des centaines de siècles que nous scrutons les mondes et observons les lois éternelles.

Nous avons assisté à l'apogée de notre propre race de Géants. Nous avons appris à connaître et à combiner le jeu de toutes les forces, de toutes les énergies, à condenser et dissocier les formes de la Matière. L'Ether n'a plus guère de secrets pour nous. Le système solaire auquel appartient la Terre nous est familier. L'harmonie des Cieux s'est révélée à nos investigations, ainsi que la musique des Orbes.

Nous avons suivi d'un œil attentif l'évolution de cette planète, poussière parmi les poussières de l'Espace ; les diverses civilisations se sont déroulées devant nous. Des milliards de milliards d'hommes ont passé, mûs par les croyances identiques, saoulés des mêmes religions et des mêmes drapeaux, se déchirant pour le triomphe éphémère et cruel d'idoles élevées dans la boue et dans le sang.

Eh bien, jamais la trajectoire du mouvement de la vie n'a subi le moindre écart qui ne fut prévu, pas la moindre dérogation aux enchaînements des faits. Le Cosmos agit selon la Géométrie et la Mathématique.

Dieu qui gît, innommable Essence, Source irradiante, au fond de l'Abîme, à la fois Néant et Tout, Dieu, Principe inconnaissable de la vie transcendante et immanente, Dieu est la Nécessité.

— Le bien, le mal, ? murmurai-je.

— Mots forgés par votre cerveau, qualificatifs de votre médiocrité.

Le bon et le mauvais sont également fatals. Dieu est bon avec les bons, mauvais avec les mauvais, ont affirmé les plus profonds mystiques. La Force est neutre, elle est au dessus du bien et du mal, orientée en sens divers par les êtres qui s'agitent, se tourmentent, se détruisent, çusqu'à ce que l'ordre naisse de leurs excès mêmes. La lumière luit dans les ténèbres et le jour succède à la nuit... Mais nul ne saurait empêcher l'ouragan du chaos d'engloutir les empires et les peuples, ne saurait arrêter le crime, sauver l'innocent. Seules les réactions des actes s'effectuent, plaçant les individualités dans des milieux plus ou moins violents, calmes, maléfiques ou bénéfiques.

Il faut traverser les mailles du Destin.

Sortie de la brute, l'humanité doit suivre la route cruelle de l'ascension, gravir le pic ardu de la Souffrance et des morts. Tout au plus est-il possible parfois de tendre une main secourable à celui qui se débat dans la tourmente. Ceci ne sort point de l'effort normal. Les êtres supérieurs, les esprits, peuvent venir en aide, le cas échéant, aux incarnés des planètes élémentaires. Altruisme, bienveillance, effet de ce que vous appelez le « hasard ».

— Vous jouissez cependant d'une puissance singulière, puisque vous êtes Enchanteur et Viviane, Fée...

— L'enchantement consiste dans l'illusion magnétique, fit en souriant Merlin. L'enchanteur est celui qui engourdit l'âme, berce l'esprit,

favorise ou provoque les songes, les rêves caressants et divins.

Je répands les effluves captivants des ondulations terrestres ; la magie a pour but de conduire vers les cîmes immaculées où l'air est sain, de promener les esprits à travers les jardins fleuris, de montrer quel sera le paradis, l'Eden, après les étapes du voyage matériel. J'apprends aux hommes à cueillir les fruits savoureux, à combiner les parfums, à admirer les couchers radieux du Soleil. J'en prends quelques-uns par la main et les introduits dans le jardin de Viviane ; je leur fais entrevoir ainsi le monde astral, peuplé de races heureuses et contemplatives. L'Univers commence réellement après la Terre...

Enchanteur, je le suis. J'ai donné naissance aux légendes ingénues qui cachent la vérité sous leurs allégories, leurs naïves fabulations. Que de gens ont cru et croient en ma puissance, ont tremblé d'émoi au sein des luxuriances végétales, pensant, espérant, craignant de rencontrer Merlin avec sa belle barbe noire, revêtu de sa robe d'enchanteur, coiffé de son chapeau d'astrologue, armé de sa baguette magique, grâce à laquelle il pourrait faire jaillir du sol l'or, les bijoux. Combien ont invoqué la Fée Viviane, dont les blanches mains diaphanes distribuaient les sorts heureux, les présents merveilleux, qui mariait les bergères avec les Princes charmants, les humbles travailleurs avec les reines vêtues d'or et de soieries...

Nous avons consolé des infortunes, rendu l'espoir aux désespérés, inspiré les poètes, illuminé les savants et les théosophes, ravi les peintres,

amusé les enfants. Tour à tour invisibles et visibles, fugaces, éblouissants, nous avons marché devant les mortels, afin qu'ils ne s'embourbent point dans les ornières. Nous sommes le Soleil et la Lune, le Maître des Forces et de la Nature aux seins ronds, Merlin et Viviane, Père et Mère de la Terre, géniteurs éternels des gnômes, des lutins, des korrigans, des farfadets, des génies et des lavandières...

Mais venez visiter notre domaine !

Viviane, accompagnez-nous et montrez à notre invité les dédales de votre jardin.

L'entretien ne sera que plus étendu sous la coupole des cieux, parmi les plantes, les Fleurs parées de leurs atours, les Bêtes accueillantes ou inquiètes, les pierres silencieuses des carrefours, les lacs assoupis, les vallons, les grottes ouvertes comme des bouches avides d'air et les sombres cavernes ».

*
* *

Nous sortîmes tous trois. Le Soleil était à son déclin, peignant les nuages de coups de pinceaux éclatants. L'octave des couleurs, en éventail indescriptible, dont la huitième note m'avait été, jusqu'ici, inconnue, mes sens affinés la percevaient aujourd'hui, l'ultra-violet sans doute.

Sur notre passage tous les oiseaux accouraient d'un vol joyeux ; les merles sifflaient, les pinsons modulaient leurs airs, les rossignols déroulaient leur répertoire, les coucous graves, à l'écart, faisaient : « Coucou, coucou, coucou. »

Les arbres inclinaient vers nous leurs branches chargées, les fleurs s'agitaient avec des

frissons de corolles, des frémissements de pistils dardés.

On voyait gambader les écureuils, bondir les chevreuils roux et les biches blanches, galoper les lièvres, foncer les sangliers, errer les loups, grimper les chats sauvages, glisser les couleuvres et siffler les vipères, ramper les crapauds, sautiller les grenouilles, tourbillonner les essaims de moustiques, zigzaguer les papillons.

La Création apparaissait en raccourci et j'avais le spectacle de l'Age d'or tel que le décrivent dans leurs visions les inspirés et les poètes.

— On rencontre au sein de la Forêt, le bon et le mauvais, selon les termes humains, commença Merlin, en embrassant les lieux d'un large geste. Voici les fleurs qui empoisonnent l'organisme par leurs sucs vénéneux et voici les fleurs qui guérissent, poussées côte à côte : renoncules, belladones, pavots, valérianes, véroniques et verveines.

Voici des animaux soumis, doux et humbles, et voici d'autres, sournois, empoisonnés, d'autres encore plus hardis et fiers, sauvages et impétueux, féroces, indomptables et agressifs.

Ils proviennent cependant de la même Mère : la Nature ; ils respirent le même air ; le même soleil les réchauffe. Ils sont identiques au regard de la Source éternelle de vie ; ils poursuivent chacun leur destinée, manifestent la puissance dont ils sont l'expression visible, le signe extérieur.

La Vie universelle objective, à travers les sphères, la volonté d'être qui est son pivot, sa Cause et son effet tout à la fois — si l'on peut

employer ces mots pour essayer d'exprimer l'inexprimable essence du Monde.

Elle se rue, en proportion de son Désir aveugle, hors du Centre abyssal qui est son Alpha et son Oméga.

C'est la chute symbolique. Elle s'étale, se noie dans l'Infini du Temps, de l'Espace et de la Matière qu'elle crée en quelque sorte, qui sont ses formes d'existence, ses modalités relatives, Toutes les Forces ne sont donc que des aspects de la Vie, que des états successifs de la Volonté absolue.

Le Monde est un miroir de l'Etre, la réaction projetée de l'action effectuée. Le Mouvement part de zéro, suit toute la courbe innumérable et retourne à zéro. La fatalité a fait traverser les milles zones à l'Esprit, l'a emprisonné sous mille apparences, l'a asservi, torturé, opprimé, versé de vase en vase comme l'eau ou du sang qu'on écoule ; tantôt l'esprit est maître, tantôt esclave, tantôt roi, tantôt paria, tantôt pontife et tantôt dévôt agenouillé. Il est élevé, puis crucifié heureux et misérable, rayonnant et stupide, beau et laid, sain et pustuleux, guerrier insensible et victime innocente. Il est majestueux et pantelant, jeté dans les révolutions et les conflits barbares, violé comme jeune fille, égorgé comme enfant, éventré comme femme, massacré comme homme.

L'Esprit réalise toutes les possibilités qu'il a voulues dans son impulsion originelle. Il erre, subit les forces qui le constituent et qu'il a déchainées, jusqu'à ce que touché par la Connaissance, il la possède, l'épouse, s'épure grâce à elle, abandonne les zones inférieures, soit

enfin entraîné dans un tourbillon qui l'arrache aux enfers, aux passions impétueuses et le jette, dégagé de sa gangue, purifié par le brasier de l'Amour et de la Sagesse, sur les bords de l'Océan divin.

— Oui, murmura Viviane, l'œuvre de salvation est une œuvre d'amour. La haine engendre le mal, c'est-à-dire l'inharmonie ; l'égoïsme, passion primordiale de la Volonté universelle, est la cause de l'origine de tous les désordres planétaires. Le « moi » c'est la limite, la borne illusoire qui construit le tombeau de l'être. En vérité il n'y a qu'une seule conscience, une seule Essence, fragmentée dans les apparences individuelles. Tous sont donc solidaires et vivre toncièrement dans l'Unité reconquise, c'est renaître.

— La Maya est alors vaincue, ajoutai-je.

— Elle disparaît, à ce moment, reprit Merlin, ou plutôt elle s'unit au Savoir comme un reflet prismatique. L'illusion et la réalité ne font plus qu'un, tandis que dans le plan inférieur, le mensonge règne ; l'homme prend l'illusion pour la réalité et la réalité pour l'illusion.

Les vrais illuminés arrivent à percevoir cette résolution de la dualité apparente en l'unité essentielle. Le Monisme de la Nature et de Dieu leur éclate à l'esprit, en un panthéisme transcendental, qu'ils expriment de façon plus ou moins mystique, et souvent incompréhensible. Il vous est impossible, à vous humains de concevoir clairement, à la fois l'identité, et la multiplicité des formes qui sont les modalités de cette Unité.

L'essence des êtres et des choses s'incarnent une quantité d'apparences, qui ont les propriétés semblables, à travers lesquelles l'intuitif, le voyant, perçoit des rapports étroits, des points de contact, des influx puissants.

Il constate, sans pouvoir la noter positivement ni la démontrer scientifiquement, la « signature » des choses, il découvre les correspondances des êtres et des choses entre eux. La voix intime de la Nature parvient jusqu'en ces sensitifs, leur révèle les mystères, leur chuchote les secrets des attractions et des répulsions, des qualités, des ressemblances.

— Ces hommes sont les poètes du Savoir, ils aiment d'instinct la Nature, ne savent vivre qu'en elle, connaissent le lien qui existe entre un rayon de Soleil cuivré et le mur qui le reflète en s'y délectant, entre la guêpe et la fleur qu'elle butine comme une maîtresse chérie, entre l'étoile qui brille lointainement dans la Voie Lactée et la teinte bleue de telle corolle, rouge de telle autre, entre la forme incurvée de cette clochette jaune cachée sous un noisetier et l'oreille humaine ; les analogies se présentent à l'investigateur de l'occulte, il apprend le vocabulaire d'une science supérieure qui reste lettre morte pour le vulgaire savant des écoles.

Je m'exprimai avec feu. Merlin et Viviane me sourirent d'une manière approbative. Nous nous comprenons, semblait dire ce sourire des mages et des fées.

Ils me firent traverser les taillis, franchir les fossés, causant avec les herbes et les insectes, m'indiquant les plus profondes correspondances hermétiques, m'enseignant une botanique

nouvelle, simple et vaste, auprès de laquelle les classifications ordinaires me parurent très mesquines. Que ne puis-je fixer en ces pages les détails de cet entretien ! Mais ce n'est pas possible.

La connaissance d'un enchanteur et d'une fée s'enveloppe toujours de discrétion.

Et puis je ne me souviens plus de beaucoup de leurs remarques. Pensez donc ! Ils étudiaient la Nature depuis plus de 30.000 ans, et le temps leur semblait encore trop court — il est vrai que pour eux, cent ans n'étaient qu'un de nos jours — pour apprécier les merveilles des cieux et des terres, pour apprendre les a canes se succédant au fur et à mesure des siècles !

*
* *

Les quelques développements consignés ici ne donnent qu'une très faible idée de la synthèse esquissée par mes deux amis, durant nos conversations. Je les interrogeais sans cesse, j'explorais en leur compagnie les coins et les recoins du jardin de la radieuse Viviane. Les richesses intellectuelles que je recevais en don gracieux sont trop abondantes pour que je les détaille ; j'éprouve une espèce de remords à conter ces ivresses de l'âme ; et peut-être aussi ma mémoire s'est-elle engourdie sous l'avalanche de parfums, d'étonnements, de joies extatiques, qui me tombait de tous les arbres, qui me roulait et m'emportait au fond d'un gouffre, jusqu'aux tréfonds vertigineux du jardin de la Belle au bois vivant !

La Nature est un immense organisme, dont

les séries d'astres et d'atomes, les espèces, les races, les groupes d'êtres, hiérarchisés, constituent les différentes parties, les milliards de milliards, les trilliards de cellules, me répétaient incessamment l'Enchanteur et la Fée. Les forces, l'énergie, la Matière ne sont que des aspects du même Principe créaturel.

La Création est un renouvellement perpéuel de figures, de corps, expressions simultanées en réalité, mais successives et progressives pour notre entendement, de l'Idée ou Pensée ultime.

L'on arrive, par la haute science de l'occulte, à déceler les analogies correspondantes des rouages du Grand Organisme divin, et ainsi à remonter de la Nature naturée à la Nature naturante et éternelle : Natura æterna, Natura naturans, Natura physica, qui doit se fondre dans la Nature principiante d'où elle est issue.

Cette triplicité-une s'englobe en la Natura Mystica qui apparaît théistique et physique, spirituelle et matérielle, indissolublement.

Les véritables adeptes ont toujours été unanimes sur ces points, affirmait Merlin qui, aux époques, tant anciennes que modernes, avait conversé avec les plus profonds, dans la solitude des bois où ils rêvaien tour à tour, ermites du Savoir sacré qui ne se révèle qu'aux ennemis des foules.

Le Monde extérieur visible, comme l'avait formulé la Théosophie, depuis l'Inde, la Perse, l'Egypte, jusqu'à l'Occident Kabbalistique, est une figure du monde intérieur spirituel. Ce qui est à l'intérieur et en l'opération ou action, s'affirme au dehors d'une manière analogique; l'esprit, l'idée de chaque chose, sa volonté, selon

Schopenhauer qui avait étudié et commenté l'indouisme, de même que Jacob Boehme, et Boehme, l'humble cordonnier illuminé s'était spontanément rencontré avec les révélations hermétiques et brahmaniques — manifeste sa forme intérieure.

La Matière, le Corps est donc la manifestation, l'expression de l'Esprit qu'il contient et qui le signe par sa présence immédiate. Ce que l'esprit est invisiblement, le corps l'est visiblement et tangiblement.

Le Cosmos est l'extériorisation de la magnificence infinie. Il est l'harmonie grandiose d'une multitude inchiffrable d'instruments qui concourent à constituer chacun la mélodie universelle.

Le Grand Mystère est un seul Esprit.

Tout ce dont le monde est l'image, a écrit Boehme, que Merlin aimait à me citer à cause de son génie quelquefois fulgurant, existe dans le royaume de Dieu à l'état spirituel parfait, non seulement comme esprit ou pensée, mais comme essence corporelle, bien qu'incompréhensible au monde extérieur. Le monde visible est né de ces essences spirituelles, où réside l'élément pur, et de l'essence ténébreuse du mystère de la fureur.

Le monde visible n'est pas constitué par l'essence éternelle, mais de son exhalaison d'amour et de colère, de bien et de mal. Il est le produit d'un principe particulier de l'esprit éternel.

Les deux mondes éternels du ciel et de l'enfer, de la lumière et des ténèbres, ne font qu'un seul.

Sous ces phrases symboliques, Merlin me faisait voir la fantasmagorie effrayante et or-

donnée de la Nature, émanée d'une Source unique, fille de l'Etre Eternel, son Epouse, son Double et son Miroir. Le Chaos nébulosique s'épandait, les fulgurances impensables des incendies primordiaux, les océans de feu et de laves, les fureurs des globes incandescents s'échappaient et s'échappent sans trève du Torrent émanateur, et cette colère aveugle, ces Ténèbres striées de flammes, se marient à la lumière calme et à l'amour.

L'harmonie est consubstantielle au Chaos, les Soleils éclatent, irradient, les planètes tournent alentour, les époques géologiques se succèdent, les races, les espèces évoluent, les apogées s'élèvent splendides — tout ceci également sans trêve, et simultanément au Chaos, car dans l'Infini il n'y a point de temps — les êtres rejoignent l'Essence de toutes les essences qui est le règne de Dieu resplendissant !

C'est en raison de cette Unité parfaite de constitution que toutes les particules de l'Univers agissent et réagissent les unes sur les autres. Rien n'est isolé, dans la Nature, les Astres, les Planètes, les êtres, les choses, les molécules ont une influence, une répercussion constante et réciproque, puisque le vide n'est qu'illusoire, qu'il n'y a qu'un seul Organisme, Corps de Dieu, qu'une Force agissante dualisée en effets d'attraction et de répulsion pour régir l'Univers.

Pas de solution de continuité au sein du Tout, disait Merlin qui s'amusait en parlant, à tracer sur le sol des figures astrologiques, des signes zodiacaux que Viviane colorait à l'aide de fleurs dont les teintes, assurait-elle, étaient en rapport,

ainsi que les espèces de fleurs, avec les planètes désignées, les étoiles respectives.

Je priai la Fée de me donner quelques éclaircissements à ce sujet.

— L'Astrologie prédictive ne m'a jamais paru fort probante, avouai-je.

— Elle ne peut l'être, telle que les « mages littéraires » ou fantaisistes la comprennent, répondirent Viviane et Merlin. Vouloir déduire une destinée particulière du seul mouvement des astres, est une absurdité.

Les événements s'enchevêtrent et leurs causes sont très multiples. L'homme ne saurait prédire tout ce qui arrivera, ni connaître les innombrables facteurs des choses. Laissons cela. Voici le soir. Le Ciel s'allume. Levons nos yeux vers les Etoiles.

L'Astrologie, prise dans un sens général, est exacte. Elle est la distributrice et la régulatrice des effluves, l'Algèbre des Principes.

Une influence électro-magnétique émane, sous forme d'ondulations, de vibrations, des centres astraux, des Soleils, des Planètes, qui se répand sur la Terre, s'étend aux hommes, aux animaux, aux végétaux et minéraux.

La météorologie, la fécondation, la germination, la formation des minéraux, sont en partie, sous sa dépendance.

Les Etoiles forment le cadran, l'immense cadran de l'Horloge d'Adonaï, le Seigneur des Périodes et des *Manvantaras*, l'Ancien des Jours, le Propulseur des aiguilles inflexibles qui marquent les secondes, les minutes, les heures, du Temps Eternel au sein des Espaces sans fin !

Selon la succession du Mouvement — continua Merlin d'une voix solennelle — les gravitations s'effectuent, les positions respectives de Soleils, de Planètes, de Satellites, s'opèrent, des brasiers s'allument, d'autres centres sidéraux s'éteignent,des étoiles se choquent et s'embrasent, des nébuleuses se concentrent ou des noyaux d'univers partiels se forment ; les comètes, filles de feu errantes, circulent, traçant les paraboles énormes ou les vertigineuses hyperboles.

Les systèmes planétaires voient leurs phases définies dans l'ensemble de ce jeu effarant du Destin. Et de chaque terre du Cosmos, on peut lire l'heure au Cadran Céleste. Et selon chacune des diverses positions sidérales et planétaires, des influx variables traversent les distances, font frémir les globes, les enveloppent de forces irrésistibles.

La planète, sur laquelle nous sommes actuellement, enfant de notre Soleil, en reçoit les impulsions brûlantes. Elle obéit à ce maître paternel, qui est lui-même soumis aux ordres d'autres centres plus puissants qu'il n'est.

Mais toute une série d'inducteurs agissent, tour à tour ou simultanément, sur notre Terre.

Mercure, Vénus, la Lune, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, sans compter les planètes invisibles au delà de cette dernière, rayonnent leurs énergies. Ils provoquent les événements géologiques, les déluges, les effervescences volcaniques, les inondations, les migrations des espèces, les changements climatériques ; ils causent, pour leur part prépondérante, les cataclysmes, les guerres, les révolutions, les épidé-

mies, parce qu'il y a concordance entre leurs qualités potentielles et le degré que tracent sur le cadran de l'horloge sidérale, ces rouages de l'Universelle Machine.

Il serait, en conséquence, possible à une Intelligence toute puissante, d'établir, grâce à ce déterminisme majestueux une synthèse résultant de la correspondance de toutes les choses entre elles. Mais les êtres limités ne peuvent avoir un tel orgueil. Il ne leur est permis que d'en approcher par une science à la fois positive et idéale, en constante évolution.

Il serait absurde de conclure jamais à l'Absolu, quand l'homme n'entrevoit qu'avec peine le Relatif. C'est pourquoi les tentatives des astrologues qui prétendent déchiffrer les secrets de l'avenir individuel par le cours des Astres, échouèrent et échoueront toujours. Ces téméraires naïfs veulent enfermer l'Océan dans un coquillage !

— N'attachez-vous aucune valeur aux notions astrologiques traditionnelles ? interrogeai-je, tout en regardant le joli tableau fleuri de signes qu'avait achevé Viviane durant cette conversation.

— Guère, me répondit la Fée. L'expérience vous a certes déjà montré l'inanité des prédictions astrologiques. Les significations des planètes dans les maisons, les signes ascendants ou en chûte, les aspects bénéfiques ou malveillants, n'offrent point un intérêt pratique, si l'on établit à l'aide de ces moyens théoriques des thèmes généthliaques. L'astrologie n'est point anthropocentrique. Elle embrasse le Cosmos entier, comme nous l'avons exprimé tout à l'heure.

Pourquoi voudrait-on que Vénus au milieu du Ciel, en conjonction avec l'ascendant et Jupiter conjoint à la Partie de Fortune de l'horoscope, annoncent prospérité matérielle et succès dans les entreprises de paix d'un empire ou d'un individu ?

Ce sont là des affirmations fantaisistes adoptées à des curiosités égoïstes. L'action des sphères est générique ; elle ne s'individualise que par des mouvements vibratoires dérivés.

Si telle plante, par exemple, est signée par Mars, telle autre par Vénus, c'est analogiquement qu'on le découvre et de façon universelle, que se produit cette correspondance.

Telle plante correspond au cœur, telle autre au ventre ou au cerveau, par des aspects et des propriétés qui se relient à celles du Grand Organisme, mais non point, au sens propre, parce que ce serait Saturne, ou Jupiter, ou le Soleil qui gouverneraient une fleur ou une plante à l'exclusion des autres.

On se fera une idée de l'action sidérale en considérant qu'elle produit des changements d'orientation axiaux, qu'elle fait varier les sens de courants équatoriaux et polaires.

Les luminaires déclanchent le passage du flux éthérique condensé par eux. Par leurs rotations, leurs translations, leurs déplacements, ils provoquent la décharge. L'étincelle jaillit. L'électromagnétisme se propage en océans d'ondulations hertziennes, dont le flux et le reflux sont proportionnels aux élongations ou aux périhélies de ces moteurs resplendissants, de ces yeux fascinateurs qui s'hypnotisent mutuellement, traduisent leurs pensées, extériorisent leurs désirs.

Il se contracte des mariages entre les Soleils et les Planètes, entre les Comètes et les Satellites. De ces unions séraphiques, naissent les effloraisons de tous les mondes uraniques...

— Rappelez-vous, reprit l'Enchanteur, les enseignements du mythique Hermès, sous lesquels l'inaccessible Vérité se livre un peu — oh! très légèrement — aux sollicitations des mortels.

Il y a en la Nature, tant éternelle qu'extérieure, sept formes, assuraient les mages, auxquelles furent donnés les noms des planètes de notre propre système solaire, afin d'indiquer l'adaptation de la Force au milieu qui nous concerne.

Ces formes sont la roue du Centre, les transformations des influx captés aux douze constellations zodiacales qui marquent les stations du Soleil sur l'écliptique.

Elles sont aussi les productrices du Soufre en qui le Mercure bouillonne dans la Source d'angoisse, ou si vous préférez, en langage moderne, du Feu, du Verbe et de la Matière indissolublement liés au sein de la Nature élémentaire.

Voici ces formes, indiquées avec leurs teintes allégoriques, sur le sol, par Viviane :

Saturne, la sombre colère noire, le désir de l'impression, la force égoïste et centripète.

Jupiter, la joie bleutée, le libre plaisir de l'éternité, la force expansive.

Mars, la rouge propriété ignée, la force combattive, généreuse ou agressive et brutale.

Le Soleil, la jaune lumière de la Nature, la Force unifiée et tout à la fois personnelle et rayonnante.

Vénus double et blanc désir céleste et terrestre, mystique et voluptueux.

Mercure, reflet et combinaison de couleurs variées, analogue à la forme dont il est la vie, énergie vitale et réparative dans l'amour et dans l'angoisse auxquelles il participe par sa mobilité d'archée insaisissable.

La Lune, chatoyante essence corporelle de toutes les formes, la force malléable, bénigne et mauvaise, selon qu'elle tend en haut ou en bas, vers le ciel ou vers la terre.

La signature et la correspondance universelles découlaient de l'application de ces préceptes, dit la Fée.

La créature est dominée par la propriété qu'elle a évoquée, selon l'arcane qui signifie l'identité entre le subjectif et l'objectif, faces doubles de la même essence.

Quand la propriété saturnienne domine en une chose, elle sera dure au toucher, salée ou sûre au goût, maigre et longue de corps ; unie à Mars, elle est rendue tourmentée. Voyez ces chênes branchus, ces arbres forts et sévères. Si Vénus se combine à Saturne, la taille est élancée, étroite, qu'il s'agisse d'un homme, d'un animal ou d'un végétal.

Un corps vigoureux, d'aspect imposant, des yeux ou une teinte bleus, un goût agréable seront l'indice de la prédominence de Jupiter sur Vénus, en Saturne. Voici des herbes sous ce signe, bien formées, avec de belles fleurs blanches et bleues. Lorsque le Soleil intervient, la teinte devient jaunâtre, les propriétés seront excellentes.

De telles plantes serviront à guérir toute ma-

ladie, mais elles sont extrêmement rares et passent inaperçues, car elles appartiennent à l'occulte céleste.

L'homme ne sait pas encore les trouver; pourtant elles contiennent la vraie magie de la Nature.

Avec Mars rapproché de Saturne, Mercure intervenant, Vénus soumise à Mars et Jupiter à Vénus, et si la Lune s'adjoint, la signature révèle une plante à fleur rougeâtre et claire.

Vénus peut donner la blancheur, mais si elle est tâchetée, surtout rouge brun, d'écorce rude, elle est un poison. Il faut, pour l'employer, lui enlever ses propriétés mercuriennes et lui communiquer celles de Vénus et Jupiter.

Les herbes ainsi signées appartiennent au genre vénéneux et corrompu. Les hommes ont une voix fausse, flatteuse. Ils mentent ; leurs yeux, pointillés de rouge, fuient et clignotent.

Lorsque Mars est le plus voisin de Saturne, si Mercure est très faible, si Jupiter se subordonne à Mars et si Vénus influe également sur eux, la signature sera bonne.

Ce seront ces plantes-ci, chaudes, curatives des plaies, des brûlures, rugueuses, épineuses, aux feuilles légères, aux fleurs brunes ou foncées. Elles fournissent d'excellents remèdes surtout externes et possèdent une énergie spéciale.

Si c'est Mercure qui est le plus proche de Saturne et ensuite la Lune. Vénus et Jupiter, les propriétés sont terrestres, médiocres,, la couleur tire sur le verdâtre ; mais Vénus se trouve-t-elle la plus rapprochée de Saturne, si Mars ne communique rien de mauvais et si Jupiter reste libre, tout est aimable : touchez ces herbes dou-

ces, sentez ces fleurs blanches, rougeâtres et bleuâtres. Les êtres, ainsi signés, jouissent d'une vie agréable, facilement sensuelle. Créatures voluptueuses, féminines, à la chair molle et pâle, elles s'abandonnent et livrent leurs qualités, sans restriction ».

Je me contente de rapporter quelques simples passages du dialogue échangé entre Viviane, Merlin et moi. Ces aperçus ne sont que superficiels, mon but n'étant point de fixer, en des lignes trop sèches, la gnose subtile autant que moelleusement substantielle, confiée à mon esprit attentif par le roi des enchanteurs et la reine des fées.

Les heures passaient trop vite à mon gré. Nous cheminions, caressés par la brise soyeuse de la nuit, effleurés par le souffle des arbres endormis, des mille fleurs rêveuses aux têtes maintenant inclinées. L'odeur qui se dégageait du jardin se rassemblait en une imperceptible brume exhalant des arômes de seringuat, de tubéreuses et d'orchidées.

Merlin ou Viviane rompait parfois le silence où nous nous plaisons, et me révélait des clartés insoupçonnées de mon intellect.

Ils me parlèrent d'Uranus et de Neptune, ces lointaines terres du ciel, ignorées par les vieux mages et m'apprirent la caractéristique de leurs influences : elles prédisposent au médiumnisme, émanent une radiance froide, pure qui exhausse l'âme, la sertit comme un diamant, la rend apte à refléter la lumière des sphères occultes.

Nous nous entretînmes des effets les plus manifestes, des conséquences immédiates de la

Correspondance universelle. Les exemples abondaient autour de nous.

— Les semblables s'attirent, de même que les semblables sont guéris par les semblables, proclamaient mes guides.

L'identique principe s'applique à toute chose. Les herbes vénéneuses combattent les atteintes du poison dans l'organisme, les herbes chaudes servent à la cure des inflammations ; le suc des fleurs pareilles à des yeux glauques, confortent la vue affaiblie.

Une plante saturnienne recherche les lieux sombres et froids ; un homme saturnien aime les ruines, les vieux sites, la solitude. Il rumine son idée, savoure sa passion fixe dans un milieu qui ne change point ; tandis que le vénusien est attiré par les plaisirs, les endroits gais et riants, les femmes, le jupitérien par les scènes imposantes, les sociétés élevées où il se fait valoir ; le mercurien ne se plaît qu'avec les bavards, dans les foules, les villes commerçantes; le lunarien rêve partout, mais spécialement près de l'eau ; le solarien domine, il dompte, il crée, il charme, ne vit que parmi les chefs-d'œuvre et les hommes de valeur ; le martien est attiré par la lutte, les combats, le bruit.

Végétaux, animaux, minéraux, suivent de même leurs penchants, se trouvent au point de leur attraction. Un lien s'établit entre les choses et les êtres, leurs destinées sont proportionnelles à leurs affinités électives.

La lutte est incessante entre tous ces désirs, ces attractions et ces répulsions des espèces et des individus. Les haines se manifestent, contrarient les affinités mal ou point satisfaites. Il

naît alors des passions singulières, faites d'oppositions. Les contraires sont parfois attirés par les contraires, avec violence et les semblables se repoussent, pour que s'accomplisse, en fin de compte, la fusion intégrale, pour que l'Unité triomphe des multiplicités transitoires.

Telle est la raison de la guerre sans trêve, sans pitié, que se livre la Nature élémentaire, expression de l'égoïsme absolu dont le seul moteur consiste en la poursuite angoissante, désespérée et vaine de la jouissance. Ecoutez et voyez, firent Merlin et Viviane en s'arrêtant : les bêtes errantes de ces bois rugissent, hurlent, miaulent, crient, sifflent, se cherchent, se rencontrent et se battent dans l'ombre.

A nos pieds, les fourmis, jour et nuit, se livrent des batailles féroces, aussi savantes, aussi barbares que les batailles humaines commandées par César, Napoléon ou quelque autre despote à deux pieds ; les araignées happent les mouches au sein de leurs toiles artistement filées ; les végétaux s'étouffent l'un l'autre, les pierres s'entrechoquent et s'effritent mutuellement. Au Ciel, les Astres se heurtent, les plus forts détruisent l'équilibre des plus faibles, et, dans l'invisible, les microbes se font une guerre sans merci, les atomes se chassent et se remplacent.

Amour et Haine, Attraction, Répulsion, Désir aveugle, Besoins passionnés.

La Vie se dévore elle-même, car de quoi se nourrirait-elle sinon de sa propre substance, que rechercherait-elle sinon sa propre et plus intime essence ?

L'évolution peut-elle naître ailleurs que de ce

milieu involué qui est sa racine, sa matrice, sa condition d'existence ? Les lois coordonnent l'inharmonique, la lumière, les ténèbres. Dieu tire à lui l'Enfer. Notre pouvoir, à Viviane et à moi, s'écria Merlin avec, me sembla-t-il, une amertume étrange, notre pouvoir, ah ! combien faible il est, en regard du Maître des Dieux, le Destin !

Rien ne saurait hâter l'éclosion des germes ; nul ne parviendrait à faire surgir du gland un chêne mûr et solide, sans passer par les lentes phases de la croissance. Toute notre science de géants, d'enchanteur et de fée s'arrête en face du Destin.

Oui, nous agissons sur les influx stellaires et planétaires, nous les réfractons au moyen de notre magie quotidienne, nous les dirigeons.

Viviane, auréolée de leurs lueurs coronales — et je voyais, ce soir inoubliable, tandis que Merlin prononçait ces mots, Viviane, statue vivante de phosphorescences, apparaître telle une fée polychrome, corps magnétique, palpitation de fluides — Viviane en imprègne les semences, en condense, par toute la Terre, les énergies. Elle les filtre à travers le sol, les sources plus limpides que le cristal, les fleuves, les océans ; elle les épand dans les Forêts, par les champs, les incantant de sa tendresse, et moi de mon amour, afin de soustraire les ambiances au désordre.

Nous gouvernons la Terre, nos royaumes de sujets devenus chers à notre être comme des enfants à leurs géniteurs, nous donnons la plus grande partie du Jardin merveilleux, à cultiver aux gnômes moqueurs et légers, pâles et agiles, aux korrigans tenaces, aux lutins porteurs de

songes, aux farfadets, spectraux comme des remords, afin qu'ils exécutent nos ordres, stimulent les cœurs et les âmes, indiquent aux humains la route illimitée de la vraie Nature aux mille possibilités — mais ce que nous sommes impuissants à empêcher ; même dans ce magnifique Jardin de Viviane, Eden des Forêts, Parc du Mystère de la Nature, c'est la mêlée des créatures... Elle trouble la quiétude de nos siècles, la radieuse contemplation de nos âmes conjuguées. Elle nous éloigne de quantité d'endroits où elle dégénère en d'abominables orgies du meurtre.

C'est pourquoi nous restons obstinément à l'écart des Cités.

Car la sauvagerie des bois a sa candeur, sa superbe naïve autant que farouche ; les bêtes sont méchantes, certes, mais leur intelligence n'offre que des perversités impulsives. Depuis les milliers et milliers d'ans que nous habitons la Terre, rien des êtres qu'elle allaite ne nous est plus cache. Nous avons pénétré jusqu'aux derniers replis des cerveaux, nous avons fouillé les entrailles de la Planète, scruté les Mers, étudié chaque pierre, chaque plante, chaque insecte, chaque animal. Eh bien !...

— Concluez vous-même, je vous en prie, dis-je en riant à Merlin ; notre pensée s'est croisée.

— ...La plus méchante créature...

— ...La plus vilaine bête, ajouta la Fée avec un malicieux sourire à mon endroit.

— C'est l'homme ! ponctuâmes-nous en chœur.

— Aussi n'en voulons-nous point parmi nous assurèrent-ils d'un ton un peu sec. Notre ermi-

tage conserve sa fraîcheur parce qu'aucun pied humain n'en franchit les abords.

— Vous êtes un élu de mon cœur, reprit la Fée phosphorescente, aux éclats moqueurs.

— Un privilégié, affirma Merlin, dont les cheveux et la barbe crépitaient d'étincelles électriques, pour que nous ayons dérogé à nos habitudes et vous ayons introduit dans notre jardin, sanctuaire inviolé.

Je me confondis en remerciments, puis nous allâmes nous coucher, tout bonnement.

*
* *

Les jours volaient, le temps n'avait plus de mesure pour moi, car je savourais le charme perpétuel. Il doit en être ainsi lorsqu'on est mort à la vie terrestre, monotone, souvent insipide, ennuyeuse malgré le labeur quotidien, vie lourde à supporter pour le penseur opprimé — et que l'esprit, délivré de ses entraves, plane serein dans les sphères astrales.

Les songes enivrants se succédaient. Je parcourais le Jardin de Viviane, à ses côtés, admirant l'idéale Femme-Fée, buvant ses paroles comme des baisers chastes. Elle me faisait contempler les inépuisables beautés de la Nature, ses ressources singulières, la simplicité de ses chefs-d'œuvre constants. J'apercevais des horizons nouveaux, le seuil de l'Infini m'était accessible.

O temple majestueux de l'Univers, combien tu confonds nos petitesses !! Qu'est l'Acropole auprès de ta splendeur ? Qu'est-ce que toute la sagesse humaine des siècles, comparée à la vraie

structure, à la compréhension du moindre grain de sable, du brin d'herbe le plus simple ?

Le concert le plus mélodieux semblerait banal au son de ta symphonie, à laquelle participent tous les êtres issus de ton sein éternel, ô Nature, Epouse et Sœur de Dieu !

Merlin se joignait le plus souvent à nous.

Sa présence communiquait à la Forêt une énergie herculéenne. Les chênes semblaient sortir de leur immobilité, les arbres s'avancer vers nous, les taillis épais s'ouvrir d'eux-mêmes pour nous livrer passage. Je me sentais capable d'efforts inouïs accomplis sans fatigue. Le décor fantastique m'obéissait, j'étais le Prince Charmant à la recherche de la Belle au bois dormant et j'allais éveiller la jeune châtelaine endormie depuis cent ans et qui m'attendait parée de ses atours les plus merveilleux...

Par d'obscures allées, Merlin me conduisit un jour devant un pavillon bizarre, sylvestre, retiré au fond des fonds du jardin.

Nous entrâmes et je vis que je me trouvais dans son laboratoire.

La pièce était de dimensions moyennes, peu éclairée, garnie de quelques fauteuils en grosse paille et d'un guéridon en érable chargé de manuscrits tracés à l'encre rouge sur du papier jaune.

Quelques appareils seulement : alambics, cornues, fioles, un four électrique d'une rare puissance et un petit fourneau à charbon de bois.

Merlin me fit voir de grosses émeraudes, d'énormes diamants et rubis, des objets en or, en platine, en métaux qui m'étaient chimiquement

inconnus, qu'il avait fabriqués par synthèse ou obtenus par transmutations. Il me montra des élixirs fabuleux, grâce auxquelles la vie des géants comme lui pouvait être entretenue à volonté, et d'autres qui rendaient la jeunesse, et d'autres encore qui guérissaient presque tous les maux.

— Avez-vous réussi, Monsieur l'Alchimiste, me demanda-t-il, non sans se gausser de moi, à produire, à la sueur de vos veilles, d'aussi massives pierreries, de tels lingots d'or ?

Je dus confesser mes défaites partielles.

— Ni vos prédécesseurs, ni Géber, Raymond Lulle, Avicenne, Albert le Grand, Roger Bacon, Nicolas Flamel, Bernard le Trévisan, Philalèthe, aucun adepte de l'Art Sacré, n'ont réalisé le millième de ce que je vous présente ici, me dit-il.

Ils avaient beau avoir reçu l'illumination du Très Haut, être rose + croix, asservir les élémentaux, les éléments, eux, ne les servaient point.

De même les illustres chimistes, de Scheele à Priestley ou Cavendish, de Lavoisier à Moissan, Frémy ou Berthelot, en dépit de leur savoir classique, ne parvinrent point à décomposer les métaux, à recréer un centigramme d'or, d'argent, de fer ou de cuivre. Tandis que, tenez, voici des diamants synthétiques d'une eau incomparable, auprès desquels la poussière microscopique et graphitique de Moissan, est fort petite fille. Et Merlin éclata de rire. Le pavillon faillit s'écrouler du coup.

— Que voulez-vous, fis-je un peu piqué, les alchimistes et les chimistes n'étaient que des

hommes, tandis que vous, Enchanteur et Mage, vous connaissez l'emploi de forces violentes, vous savez contraindre la matière à modeler vos désirs.

— Voilà l'erreur à laquelle je m'attendais, répliqua Merlin.

Le Mage n'est que le serviteur de Dieu, par conséquent de la véritable Nature supérieure et éternelle ou naturante.

Il ne commande donc point, jamais, aux forces universelles; ce serait provoquer le désordre.

Il obéit aux lois immuables, il les fait intervenir, maniant les forces selon leur ordre et leur direction, groupant les atomes et les molécules des éléments, afin que l'harmonie prés de à toutes ses réalisations. Il compte avec le Temps, ce grand facteur principal des opérations de la Nature.

Le mage sait qu'il ne faut rien brusquer, rien contraindre, que la hâte est nuisible, la maturation trop précoce un avortement.

Pour commander, il importe d'obéir. Je suis mage, si l'on veut, et les hommes cupides, orgueilleux, pressés, sont des magiciens, c'est-à-dire des espèces de sorciers qui troublent la féconde lenteur du Cosmos par leur fiévreuse avidité — tandis que moi je la respecte.

Avant que d'aborder la Science, continua Merlin, qui s'assit dans un fauteuil en m'invitant à prendre place auprès de lui, il est indispensable de s'être discipliné soi-même. C'est la tâche de l'initiation.

Aborder les grands problèmes sans avoir effectué la transmutation de l'âme, sans l'avoir

purifiée, illuminée, nettoyée de ses scories, c'est se vouer à l'échec absolu.

Le Grand-Œuvre de la Nature est un, comme l'entrevirent les meilleurs d'entre vos penseurs. Il est le triomphe de l'Esprit sur la Matière, la réalisation de l'évolution qui amène en elle tout l'involué pour le rendre parfait, identique à la Pensée, à l'Idée.

Le Monisme éclate dans le Grand-Œuvre.

L'Alchimie est divine, humaine et matérielle. Ces trois parties sont liées ; elles sont concentriques, s'interpénètrent et la Roue du Centre tourne là comme ailleurs.

Posséder le secret du Mercure des Sages, la Clé de la Pierre Philosophale cubique, savoir changer en or les métaux impurs, c'est donc également réaliser la régénération de l'homme, concourir à celle de l'Univers, car elle ne fait qu'un avec l'œuvre philosophique.

Merlin se leva, prit un petit livre ancien relié en peau de lézard vert, et lut d'un ton pénétrant ces lignes de Jacob Boehme :

«... De même que le Verbe universel a vaincu la mort et changé la Colère et la Haine en Amour, l'Adepte doit transformer la Terre et le Mercure épais en Ciel subtil ».

Il faut donc, poursuivit l'Enchanteur, que l'ordre et l'harmonie descendent dans le Chaos, que l'évolution succède à l'involution des forces dans la Substance, que l'Unité s'organise d'elle-même en elle-même. C'est Dieu qui descend dans le Monde et ramène le Monde à lui. Mais ce dont est celui de l'Un, car le Monde et Dieu constituent le même être. Là git le mystère de l'Esprit omniprésent.

Il est indispensable d'avoir atteint la Connaissance, la Sagesse — je n'entends pas par ces termes la Gnose intégrale, ce qui ne se peut, le fini s'opposant toujours à l'infini — pour s'unir en même temps à la matière revivifiée, la malaxer comme une partie de soi-même, lui insuffler sa volonté pure et la transmuter alchimiquement et chimiquement en ses formes parfaites.

— Vous ne distinguez point la chimie de l'alchimie, maître Merlin ?

— Hé non ! Vous non plus, puisque vous savez que toute barrière entre les sciences est artificielle, que tout savoir s'enchaîne, vise la Nature, ne repose que sur elle qui est une et identique sous ses aspects divers.

La Chimie est la fille de l'Alchimie. L'une est positive, froide, incomplète, impuissante, tant que l'autre, inspirée, ardente, idéaliste et totale, ne l'a point bercée sur son cœur maternel.

Les chimistes torturent les éléments, les croient morts, insensibles, utiles seulement s'ils explosent comme poudres meurtrières, empoisonnent comme drogues, se monnayent comme or ou argent. Garçons de laboratoire, les chimistes sont les vulgaires « souffleurs ».

Les vrais alchimistes respectent les corps. Ils les manipulent avec douceur et lenteur, favorisent leurs affinités réciproques, les marient selon leurs désirs, car ils connaissent que la matière est vivante, sensible, et que le feu trop violent ou les acides la désagrègent sans profit.

Les alchimistes méprisent l'industrie mercantile estiment les éléments à leur valeur pro-

pre, les considérant comme des créatures, des stades de la Volonté universelle.

L'œuvre chimique doit se confondre avec l'œuvre alchimique. Mon laboratoire ignore les distinctions arbitraires. Je sculpte à l'aide des atomes et des molécules. Je provoque les mutations suivant l'ordre nécessaire. La matière évolue lentement sous mes doigts. Je l'aime, elle m'aime, elle m'est reconnaissante de l'élever vers la Force subtile.

Rarement je la fais souffrir au moyen des feux ardents. Je sais la faire changer à des températures modérées, avec l'aide du temps. Je suis patient, je n'ai point d'ambition, la richesse m'indiffère.

Les métaux se putréfient dans mes cornues. Ils mûrissent peu à peu ; le Soufre, le Mercure et le Sel se conjoignent à leur heure.

L'enfant royal naît ; il croît ; le voici revêtu de son manteau de pourpre. Vainqueur, il sort triomphant de l'Athanor.

Son contact ennoblit les métaux moins purs. Il change en sa propre nature celle du plomb, du mercure vulgaire ou de l'argent.

— Oui, dis-je, c'est là le ferment métallique cherché avec acharnement par les alchimistes.

J'ai passé des années à le poursuivre, mais les résultats que j'obtins furent médiocres.

— C'est que vous n'avez point su imiter, jusqu'au bout, la voie de la Nature, répondit Melin, qui alla chercher un flacon rempli d'une poudre rouge et lourde, dont il mit une petite quantité dans un creuset chauffé au blanc où bouillonnait du Mercure.

La Nature, poursuivit-il, produit les métaux

au sein de la Terre, par l'effet combiné de la chaleur prolongée, de la pression et d'infiltrations gazeuses suivies de refroidissements, de cristallisations brusques. Ces opérations mettent en jeu les ferments minéraux, provoquent des sulfurations, des silicatisations quartzeuses. Les alluvions subissent, sous l'effet de l'azote, des nitrifications spéciales. Et l'or apparaît, le platine, l'argent, la série des métaux dits rares et précieux parce que l'homme les emploie à ses intérêts.

Mais pour nous qui regardons les choses et les faits, les événements quels qu'ils soient, *sub specie æternitatis*, à la façon de Pythagore, de Jordano Bruno, de Spinoza ou de Renan, ces plus purs d'entre vos génies humains, pour nous qui contemplons le Monde de plus haut encore que Sirius, nous savons que Tout est dans tout, nous estimons les essences, les propriétés, les facultés, nous évaluons les étapes de la Matière d'après leurs rapports avec l'absolu et l'éternel qui se confondent.

Aussi créons-nous l'or à notre gré, le considérant comme un type symbolique, une concrétion de Soufre et de Mercure purifiés.

L'Alchimie, encore une fois, se ramène au Grand-Œuvre de la Restauration Universelle, et celui-là seul qui dédaigne la richesse, qui méprise le pouvoir, qui plane définitivement au-dessus de la mobilité des actions égoïstes et barbares de la Substance nébulosique d'où sort la Volonté mondiale inférieure, celui-là seul, Adepte solitaire, possède le secret des transmutations.

Sur ces mots, l'Enchanteur retira le creuset

du feu, le brisa quand il fut refroidi et je ne vis plus qu'une masse d'or imposante, flamboyant aux lumières du jour.

— Voilà le lingot synthétique, ou mieux transmutatoire, qu'il faudrait montrer aux chimistes, m'écriai-je. La chimie unitaire serait faite !

— Bah ! les académiciens et les professeurs de Faculté mettraient encore ce résultat sur le compte des « impuretés » contenues dans les corps en présence, ou bien ils découvriraient quelqu'autre cause d'erreur. Les hommes ne sont pas prêts à recevoir les sublimes vérités ! Ils on trop d'occupations, à cette heure où l'Europe est en flammes. Les bipèdes se massacrent à coup de fusil, de canons formidables, à l'aide d'aéroplanes, de gaz asphyxiants, etc., etc...

Laissons-les à leur folie de carnage, à leur bain de sang. Seule la chimie destructive les intéresse, répondit Merlin. La Matière, pour eux, n'est qu'une masse amorphe, une mine où ils puisent selon leurs besoins grossiers ou leurs caprices.

Combien y en a-t-il, parmi vous, qui sentent les profondeurs harmonieuses de la véritable chimie atomique, qui suivent les générations moléculaires issues des mariages de ces multitudes invisibles à vos yeux ?

Toute la chimie dont nous nous entretenons ici et dont vous avez vu un des plus élémentaires résultats — les autres ne vous seraient point accessibles pour l'instant et en raison des limites de vos sens humains — réside dans la valence des atomes.

La valence des atomes est l'expression de

leurs affinités entre eux, de leurs attractions réciproques, de leurs sympathies, disons plutôt de leurs amours résultant du désir ou du besoin qu'ils éprouvent à s'unir.

Les métalloïdes et les métaux, vous le savez, se groupent en familles naturelles d'après les analogies de composition et de propriétés de leurs combinaisons avec l'Hydrogène ou le Chlore pris comme type.

Dans une première famille, nous voyons, par exemple, le Fluor, le Chlore, le Brome et l'Iode dont un atome de chacun de ces corps s'unit à un seul atome d'Hydrogène. Il se contracte le mariage — car ce sont là de vrais mariages, tantôt monogames tantôt polygames suivant les valences — HF, HCl, HBr, HI. Ces corps sont monovalents.

Dans une deuxième famille, c'est l'Oxygène, le Soufre, le Sélénium et le Tellure. Un atome de chacun de ces corps s'unit à deux atomes d'Hydrogène pour donner naissance à une molécule des composés H_2O, H_2S, H_2Se, H_2Te, corps divalents ou bigames.

Une troisième famille comprend l'Azote, le Phosphore, l'Arsenic, l'Antimoine, dont un atome s'unit à trois atomes d'Hydrogène pour former une molécule des composés AzH_3, PH_3, AsH_3, SbH_3, corps trivalents ou trigames.

La quatrième famille groupe le Carbone et le Silicium dont chaque atome s'unit à quatre atomes d'Hydrogène pour donner une molécule des composés CH_4, SiH_4, corps tétravalents ou polygames.

— L'union libre est pratiquée dans ces milieux, de même que chez nous, interrompis-je,

Fait-elle naître des drames, des jalousies, des divorces, ou bien les mœurs des atomes la légitiment-elle ?

— Comme partout il y a des divergences de goût et d'opinion. Le désir ne connaît aucune barrière. Les amants se caressent malgré tous les obstacles et les adultères sont innombrables dans tous les univers. Les passions sont indispensables à l'évolution des mondes. L'Unité ne se rencontre que dans la multiplicité des goûts et des formes.

— Toujours est-il que ces unions atomiques polygames produisent des familles parfaitement caractéristiques ; plus abondantes que dans notre espèce théoriquement et socialement monogame, remarquai-je.

— Vous avez raison, dit Merlin. Voyez ces belles familles de métaux comprenant : le Lithium, le Sodium, le Potassium, le Rubidium, le Coesium et le Thallium, d'une part, le Calcium, le Strontium, le Barvum et le Radium d'autre part, ou encore le Glucinium, le Magnésium, le Zinc et le Cadmium.

Ces corps, ces éléments chimiques, en s'unissant entre eux, selon des lois rigoureuses, donnent naissance à toute la série des corps composés, vastes ramifications dûes à ces familles primordiales, innombrables rejetons de l'arbre généalogique, qui forment la synthèse des composés minéraux.

Les mariages des acides et des bases, par exemple, corps hydrogénés s'unissant aux oxydes basiques, provoquent la *naissance* des sels issus de la neutralisation de leurs parents, par la substitution d'un métal à de l'Hydrogène

dans l'acide.

— L'acide sulfurique, en effet, dis-je, $SO_4 H_2$, uni à de l'oxyde de Potassium KO, engendre le sulfate de potassium $SO_4 K_2$, en libérant l'Hydrogène. L'acide azotique :

$$AzO_3H + NaO = AzO_3 Na.$$

MERLIN. — On voit ainsi que les filiations peuvent découler de la réaction des divers éléments chimiques entre eux. Toute la Chimie en dérive.

MOI (1). — Le Zinc et l'Acide chlorhydrique, mis en contact, subissent, d'après nos vues communes, une passion ; l'acide chlorhydrique se décompose et il se forme du Chlorure de zinc et de l'Hydrogène :

$$Zn + 2H\,Cl = Zn\,Cl_2 + 2H$$

naissance nouvelle et mariage nouveau, transformations constantes de la matière et de l'énergie des corps...

MERLIN. — L'oxyde de zinc réduit par le charbon mis en contact avec lui, forme de l'oxyde de carbone et du zinc métallique :

$$ZnO + C = CO + Zn$$

Le Carbone, amoureux de l'Oxygène, s'est uni à lui en provoquant son divorce d'avec le Zinc. Il est évident que nous pourrions multiplier à l'indéfini ces histoires de la vie des atomes, ces romans moléculaires. Nous entrevoyons ainsi le curieux mécanisme des choses impalpables. La physiologie matrimoniale des êtres constitutifs de la Matière montre qu'ils obéis-

(1) Je me désignerai dans les dialogues sous le nom de **Philalèthe.**

sent aux mêmes règles que tous les autres individus de la Nature : désirs, affinités à saturer, c'est-à-dire passions à satisfaire.

PHILALÈTHE. — Et quelle variété dans ces manifestations ! La chimie minérale déroule la série des corps dits simples servant à faire la synthèse des composés minéraux très compliqués. La chimie organique offre ses innombrables composés résultant de la combinaison des corps ou substances qui servent aux fonctions vitales des végétaux et des animaux...

MERLIN. — En réalité, c'est là une division toute arbitraire et artificielle. La Nature ignore ces frontières créées par l'esprit de l'homme. Elle est une et continue dans son œuvre immense d'évolution — et il n'y a point, en son sein, de matière minérale et de matière organique tranchées, opposées, mais une seule et même substance qui supporte toutes les combinaisons du Cosmos.

D'ailleurs il suffit d'observer pour s'en rendre compte. Dans toutes les substances végétales ou animales, il y a un élément qu'on trouve immuablement. C'est le Carbone. Un grand nombre des composés ne renferment, comme l'essence de térébenthine, que du Carbone et de l'Hydrogène. D'autres, comme l'alcool et le sucre, sont constitués par le Carbone, l'Hydrogène et l'Oxygène.

Enfin d'autres — la Quinine par exemple — contiennent de l'Azote, du Carbone, de l'Oxygène et de l'Hydrogène.

PHILALÈTHE. — D'une façon générale les matières oragniques naturelles, quoique très variées et complexes, ne sont constituées que

par quatre éléments qui sont aussi bien ceux de la chimie « minérale » que de la chimie « organique » : le Carbone l'Hydrogène, l'Oxygène et l'Azote.

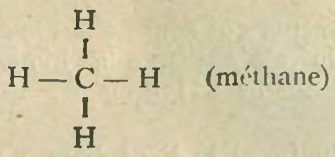
Parfois le Soufre et le Phosphore s'y adjoignent.

MERLIN. — Il n'existe donc bien qu'une Chimie, qu'une Matière, vivante et agissante, éternelle et infinie nébuleuse, dont les ions les électrons, les atomes, sont les Soleils, les Planètes, les Satellites, gravitant selon les lois astronomiques découvertes sur Terre par Képler et Newton, proportionnellement à leurs masses et en raison inverse du carré de leurs distances, les carrés des temps des révolutions ellipsoïdiques étant entre eux comme les cubes des distances.

Les formules développées dans le plan nous permettent de situer la position des éléments qui entrent dans les composés et les isoméries nombreuses qui se présentent, surtout en Chimie organique.

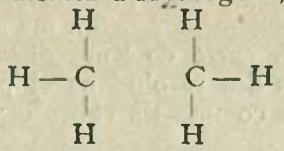
Ces formules de constitution, très commodes, mettent ainsi en évidence les valences des corps simples ou des radicaux, schématisent en quelque sorte le squelette des groupements atomiques.

Les chimistes, vous le savez aussi bien que moi, puisque vous avez étudié leur science, par endroits assez clairvoyante, admettent l'hypothèse — en accord avec les faits observés — que le Carbone est quadrivalent, (Je trace les équations afin d'illustrer ce dialogue entre l'Enchanteur et l'auteur de ce récit rapide).

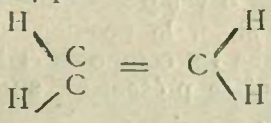


et que, lorsqu'un corps renferme plusieurs atomes de Carbone, chacun de ces atomes échange une ou plusieurs valences avec, au moins, un autre atome de Carbone.

Par exemple, l'éthane C_2H_6 sera figuré par un noyau de deux atomes de Carbone équilibré par 6 atomes d'Hydrogène,



l'éthylène C_2H_4 par



Les atomes se groupent, soit en chaînes longues ou latérales, soit en chaînes fermées ou noyau — série *grasse* et série *aromatique* des hydrocarbures de la chimie organique :

$$CH^3 - CH^2 - CH^2 - CH^2 - CH^3$$

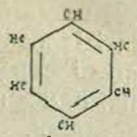
Pentane

$$\begin{array}{c} CH^3 - CH^2 - CH - CH^3 \\ \quad\quad\quad\quad\quad\quad | \\ \quad\quad\quad\quad\quad\quad CH^3 \end{array}$$

Isopentane

ASOCIACION BIBLIOTECA TEOSOFICA ARGENTINA

Benzène



PHILALÈTHE. — Parfaitement. Tous les composés de la série grasse ou à chaînes ouvertes, dérivent du méthane CH_4, et tous ceux de la série aromatique ou à chaînes fermées, dérivent du benzène C_6H_6 par remplacement de l'Hydrogène de ces carbures par des corps simples ou des radicaux, en tenant compte de leur valence ou affinité.

L'alcool méthylique CH_3 (OH), l'acide formique $H - C \begin{smallmatrix} O \\ OH \end{smallmatrix}$, l'éthane $CH_3 - CH_3$, dérivent ainsi du méthane.

Le toluène $C_6H_5 - CH_3$, l'acide benzoïque $C_6H_5 - C \begin{smallmatrix} O \\ OH \end{smallmatrix}$, dérivent pareillement du benzène.

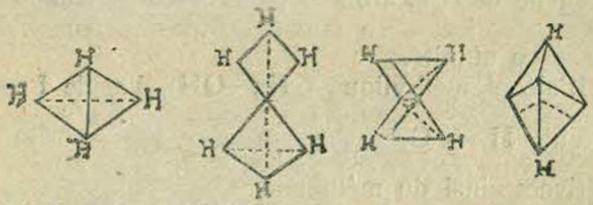
MERLIN. — C'est là une nette et véritable évolution des éléments chimiques, identique aux *mutations* des végétaux et des animaux, sous l'influence du transformisme. Il y a lutte pour l'existence, accroissement, adaptation au milieu chimique, sélection naturelle et sexuelle.

PHILALÈTHE. — Les formules stéréochimiques rendent compte de cet enchaînement des atomes qui s'effectue par des liaisons simples, doubles ou triples, entre les atomes de carbone occupant le centre d'un tétraèdre régulier, et ceux d'Hydrogène qui en occupent les sommets. Les édifices tétraédriques se soudent donc par un som-

met, une arête ou une face. Les isoméries seront ainsi facilement représentées et l'on développera dans l'Espace des formules symboliques de la plus haute utilité.

Merlin. — Chimie géométrique et pythagoricienne qui montre à l'homme que Dieu agit dans la Nature par les Nombres et la Géométrie.

(Voici l'esquisse de quelques-uns de ces édifices que je dessinais tout en causant).



Méthane CH^4 — Ethane C^2H^6 — Ethylène C^2H^4 — Acétylène C^2H^2

Philalèthe. — Nos chimistes enseignent tous aujourd'hui que les composés homologues jouissent de propriétés très voisines et se rangent en séries ayant leurs fonctions chimiques et leur groupement fonctionnel respectif fixés au squelette, c'est-à-dire à l'ensemble des atomes de Carbone liés entre eux et qui restent inattaqués dans la plupart des réactions. Ce sont là des phénomènes de la biologie atomique et moléculaire à l'appui de l'Hylozoïsme dont nous sommes, vous et moi, les partisans convaincus.

Les variations morphologiques s'opèrent autour d'un noyau plus stable, d'un substratum squelettique qui constitue le « type ».

Merlin. — Les exemples d'évolution chimique abondent. Il suffit de suivre, dans une chimie quelconque — et que sont vos traités de chimie archi-élémentaires, en regard de l'immense Pandemonium Cosmique aux milliards de combinaisons, de radiances et de corps ! — la filiation de tous les composés, tant « minéraux » qu' « organiques », pour apercevoir l'unité du plan, la similitude des combinaisons produites, les identités de l'allotropie et de l'isomérie, le développement des espèces, des races, des familles...

Cela est surtout probant en chimie organique, parce que vous avez pu arriver à réaliser de nombreuses synthèses artificielles et à reproduire ainsi les procédés de la Nature.

Tandis qu'en Chimie minérale, les faits vous manquent encore, ou ils sont imprécis, la synthèse des corps dits simples n'étant point, jusqu'ici, découverte par les chimistes de la Terre.

Philalèthe. — Mais l'hypothèse de l'évolution chimique est logique, en l'état des connaissances actuelles et la plupart des savants l'admettent.

Grâce aux beaux travaux — ne vous en déplaise, Enchanteur Puissant qui dédaignez la faible marche de l'homme vers les cimes où vous dressez votre taille gigantesque — accomplis sur les atomes par Gaudin, W. Crookes, Berthelot, Norman Lockyer, Mendeleeff, G. Le Bon, Curie, Ramsay, et tant d'autres, on considère aujourd'hui que les divers éléments chimiques proviennent d'une condensation progressive de l'Ether, de l'Hydrogène qui en dé-

rive, et se groupent en raison de leurs poids atomiques.

Déjà l'on a constaté quelques cas certains de transmutation, tels le radium qui se change en hélium et en argon, descendant jusqu'au lithium et au cuivre par une transformation régressive.

Un jour prochain viendra où l'on connaîtra les origines et les descendances des éléments chimiques dits simples — parce qu'indécomposables jusqu'à présent — leurs déductions les uns des autres, leurs évolutions et leurs involutions. Il sera possible d'établir les formules de constitution de la Chimie minérale comme celles de la Chimie organique — et la Chimie sera absolument unitaire.

Merlin. — La classification des métalloïdes et des métaux en familles naturelles fondée sur les analogies de composition et de propriétés de leurs combinaisons avec l'hydrogène, ou sur leur valence, vous a déjà révélé les grandes lignes de la Synthèse Minérale.

Et les engendrements qu'ils produisent vous sont abondamment démontrés par la combinaison de ces corps entre eux, qui s'unissent de manière à former un corps homogène différant, par ses propriétés, des éléments qui ont servi à le constituer.

Le Soufre et le Cuivre, en se mariant, donnent naissance à du Sulfure de Cuivre, lequel jouit de propriétés nouvelles, personnelles, différentes de celles du Soufre et du Cuivre ses parents : $Cu + S = CuS$.

Le Fer et l'Oxygène, s'unissant en diverses proportions, engendrent les oxydes de Fer FeO,

Fe_2O_3, Fe_3O_4, FeO_3, distincts les uns des autres.

En Chimie dite organique, l'on voit que les alcools s'unissent directement aux acides, avec élimination d'eau, pour engendrer les éthers : l'alcool agissant sur l'acide acétique, donne de l'acétate d'éthyle et de l'eau :

$C^2H^5OH + CH^3CO^2H = CH^3CO^2C^2H^5 + H^2O$.

Les alcools eux-mêmes dérivent des carbures par susbtitution de OH à H dans une chaîne longue ou dans une chaîne latérale.

Les alcools ou les aldéhydes oxydés engendrent les acides organiques, caractérisés par le groupement carboxyde : CO. OH.

Les amines résultent de la substitution d'un radical alcoolique à l'hydrogène dans l'ammoniaque.

Ces indications de « croisement » atomiques et moléculaires suffisent à esquisser la Physiologie et la Biologie de la Matière, le dynamochimisme dont les lois essentielles vous sont connues, lois numériques qu'on peut résumer par cette maxime universelle : « Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme » et qui sont formulées dans ces propositions que vous savez par cœur, comme un bon écolier en chimie, dit Merlin qui, décidément, aimait à se moquer de notre vaniteuse humanité balbutiatrice des A. B. C. de la Nature

« Le poids d'un composé est égal à la somme des poids des composants ».

Philalèthe. — Ou loi de la conservation de la Matière.

Merlin. — Ouais, ouais.. Je continue :

« Deux corps, pour former un même composé

défini, se combinent toujours dans le même rapport ».

PHILALÈTHE. — Loi des proportions définies ou de Proust...

MERLIN. — Deux grammes d'hydrogène se combinent toujours avec 16 grammes d'oxygène pour engender de l'eau ; de même 16 grammes d'oxygène s'unissent avec 24 grammes de magnésium, avec 63 grammes de cuivre, pour engendrer l'oxyde de cuivre, avec 65 grammes de zinc pour former l'oxyde de zinc.

« Lorsque deux corps se combinent en diverses proportions pour former plusieurs composés différents, il existe toujours un rapport simple entre les différents poids de l'un d'eux qui se combinent avec un même poids de l'autre ».

PHILALÈTHE. — Vous énoncez la loi des proportions multiples trouvée par Dalton. Elle semble serrer exactement les faits, puisque, si l'on envisage, je suppose, les composés oxygénés de l'Azote, on voit qu'ils renferment leurs éléments dans la proportion de :

28 gr.	d'Azote	pour	16 gr.	d'Oxygène.
28 gr.	»	»	32 gr.	»
28 gr.	»	»	48 gr.	»
28 gr.	»	»	64 gr.	»
28 gr.	»	»	80 gr.	»
28 gr.	»	»	96 gr.	»

Ces différents poids d'Oxygène qui se combinent avec un même poids d'Azote, sont entre eux comme les nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6.

MERLIN. — Enfin, « quand deux corps se combinent, un poids du premier, représenté par son nombre proportionnel ou un de ses multiples, se combine toujours à un poids du second

représenté également par son nombre proportionnel ou un multiple entier de ce nombre ».

PHILALÈTHE. — Nous attribuons à Richter la découverte de cette loi des nombres proportionnels qui se complète par l'assertion suivante :

« Lorsque deux corps se combinent à un troisième, le poids de ces corps qui s'unissent à un même poids du troisième sont tels qu'ils représentent, à un multiple entier et généralement simple près, les proportions suivant lesquelles ils se combineront entre eux ».

Ainsi l'Hydrogène et l'Oxygène se combinent dans le rapport de 2 grammes d'Hydrogéne à 16 grammes d'Oxygène pour engendrer l'Eau.

L'Hydrogène et le Chlore se combinent dans le rapport de 2 grammes d'Hydrogène à 71 gr. de Chlore pour engendrer l'acide chlorhydrique.

Or, ces poids, 16 grammes d'Oxygène et 71 grammes de Chlore (ou leurs multiples par un nombre simple) sont précisément les poids de ces corps qui se combineront ensemble pour former l'anhydride hypochloreux.

MERLIN. — On peut donc établir un lien entre les rapports constants suivant lesquels les corps se combinent en obéissant à la loi des proportions définies : ce sera le nombre proportionnel de chaque élément, ou poids atomique dont la formule est d'accord avec les propriétés chimiques des corps composés dérivant de la combinaison entre eux de chacun de ces éléments.

Le poids moléculaire ou la molécule d'un corps composé sera donc aisément représenté par sa formule. Le poids moléculaire de l'eau, par exemple, sera de $2 \times 1 + 16 = 18$.

Hydrogène + Oxygène = Eau.

Pour les corps simples, on admet que leur poids moléculaire est généralement double du poids atomique, c'est-à-dire que les molécules des corps « simples » ou indécomposés jusqu'ici, ne l'oublions pas, contiennent 2 atomes ou sont diatomiques.

PHILALÈTHE. — Les molécules du Phosphore et de l'Arsenic sont, en conséquence de ce principe, supposées renfermer 4 atomes et dites tétratomiques ; celles du Mercure, du Zinc et du Cadmium n'en contiennent qu'un seul et sont appelées monoatomiques.

MERLIN. — Il est évident qu'il ne faut point attacher une valeur absolue à ces assertions qui ont surtout pour but de faciliter le calcul des réactions chimiques en éclairant la structure de la constitution atomique. Mais le jour où l'homme aura découvert la synthèse des métalloïdes et des métaux, une grande révolution secouera la Chimie et renversera, avec les barrières fictives, la plupart peut-être des lois principales touchant la constitution de la Matière.

Déjà les phénomènes, récents pour vous, de la radio-activité, les théories sur l'énergie intra-atomique, les ions et les électrons, la transmutation de certains éléments, ont bouleversé les idées traditionnelles.

La Matière étant un système de forces compactées, se désintégrant, évoluant jusqu'au magnétisme, à l'électricité et à l'Ether impondérable, fluidique, source invisible du visible, le penseur averti peut entrevoir que la fameuse loi de la Conservation de la Matière ne soit plus qu'approximativement exacte, et en ce qui concerne seulement l'intégralité du Cosmos ; que,

dans un champ clos d'observation le poids d'un composé ne soit pas rigoureusement égal à la somme des poids des composants, des ions et des électrons s'étant désintégrés ou se désintégrant sans cesse par suite de l'émanation radioactive.

La Chimie de la balance, instaurée par Lavoisier, cet adversaire excessif des alchimistes et de l'unitaire Alchimie, cette chimie du pondérable n'est qu'approximative, relativement exacte...

A vous, j'oserai même dire davantage .....

. . . . . .

. . . . . .

. . . .

... Les Alchimistes, en effet, jouirent sur la Terre d'une déplorable réputation, imméritée par beaucoup d'entre eux qui furent des chercheurs tenaces et perspicaces, des constructeurs d'une synthèse non sans valeur. Ils se transmirent leurs secrets, leurs recettes, de siècle en siècle, malgré les persécutions dont ils étaient l'objet, et sous le couvert de groupes initiatiques rattachés à une antique tradition de Sagesse, d'illuminisme panthéistique.

Malheureusemnt, ils furent victimes de la sottise, de la folie, de la cupidité du plus grand nombre de leurs collègues, charlatans ni plus ni moins ingénieux que les charlatans modernes, et qui mystifièrent ou exploitèrent les naïfs, les crédules, dont le chiffre est toujours incommensurable. Le public les confondit tous ensemble, adeptes sincères et « souffleurs » de pacotille, Rose + Croix hautement rationalistes en même temps que noblement mystiques et Rose +

Croix farceurs à la manière des mages du XXe siècle !

Mais justice sera rendue un jour aux vrais précureurs de la Philosophie et de la Science unies à l'Art et à la Poésie. La Chimie unitaire future sera édifiée sur les travaux préliminaires des Alchimistes.

Ces originaux ont mon estime ; ils vécurent, moururent pour leur Idée, ils dédaignèrent la vanité, les hommes, la promiscuité de la foule. Leur esprit errait dans les forêts, à travers les belles campagnes verdoyantes, à la recherche des grandes Légendes déjà frappées mortellement.

Il est regrettable pour l'humanité que les alchimistes n'aient point été ses prêtres, peut-être...

PHILALÈTHE. — Sans doute est-ce ma qualité de disciple d'Hermès qui m'a valu votre bienveillance et celle de la Fée Viviane ?

MERLIN. — Oui, je vous savais un digne amant de la Nature, de la chaste et féconde Isis. C'est pourquoi je résolus de vous montrer les trésors que renferme notre jardin.

Déjà vous en vîtes quelques-uns. Les signatures naturelles des choses vous ont été révélées. Vous avez effleuré des milieux inconnus à l'organisation humaine.

Demain, nous irons rendre visite aux Gnômes, race d'êtres qui vous séduira.

PHILALÈTHE. — Mais tout est enchanteur ici, à commencer par vous, Maître Merlin ; je suis enveloppé de féerie enivrante. Comptez-vous maintenant évoquer devant moi d'étranges esprits ?

MERLIN. — Je n'évoquerai rien ni personne, mon ami. Me prendriez-vous, par hasard, pour un nécromant ou un spirite ? Croyez-vous que je verse dans les absurdes pratiques de la magie cérémonielle, de la danse des guéridons, ou de la prestidigitation médianimique ?

PHILALÈTHE. — Cette injure était loin de ma pensée. Mais votre puissance est si envelopante...

MERLIN. — Elle ne franchit point les bornes de la réalité. Or les fantômes sont vains, les apparitions sont du domaine de la fantasmagorie.

Pour voir les êtres divers de la Nature, il faut aller les trouver chez eux. Ils ne se montrent pas sous l'aspect de fumée ou de baudruches gonflées.

Vous n'êtes pas ici dans l'antre d'un sorcier, ni dans un cénacle de vos mages parisiens. Ah ! ces pontifes de salon qui dévoilent, moyennant finances, les arcanes de l'astrologie, de la magie, de l'alchimie, des sciences divinatoires, du spiritisme, qui parlent *urbi et orbi* de leurs excellents amis de Thèbes, de Memphis ou de Babylone ! Quels types — excusez ce mot déplacé chez un Enchanteur — épatants ! Vous en avez connu ?

PHILALÈTHE. — Trop, à mon gré. Ces gens-là sont les profanateurs, les empoisonneurs de l'Occulte. Ils ridiculisent le sacré, éloignent du sanctuaire vénérable les esprits nobles. Parmi ces magiciens publics, on rencontre des braves écrivains, assez convaincus, à la fois jobards et Tartarins, heureux d'étonner les nigauds et d'avoir trouvé une veine, un filon à exploiter. Ils

s'amusent et ils amusent, en s'instruisant un peu tout en instruisant les autres. Vulgarisateurs des préambules de l'Hermétisme, ils laissent entrevoir aux Parisiens qu'il y a tout de même autre chose que Paris dans le Cosmos.

MERLIN. — Excusons-les à peine, car ce sont des esprits bien médiocres. Enfin, ils ne méritent pas le dernier supplice.

PHILALÈTHE. — C'est mon opinion. Mais à côté d'eux, grouillent les larves dangereuses : les fous, les demi-fous, hantés par leur idée fixe, généralement malsaine. Ils tranchent, affirment, ordonnent, influencent les simples et les faibles, s'allient aux roublards, créent avec eux des Sociétés « initiatiques » grotesques, des cercles spirites odieux, des assemblées psychiques où les médiums nus et nues se prêtent aux mille investigations bizarres...

Des hommes de science, même, se laissent prendre au piège, admirent les soi-disant phénomènes produits par les demoiselles dévêtues, publient ensuite le compte-rendu de leurs « observations », faisant ainsi circuler dans le monde un ou plusieurs fantômes issus de la rouerie des médiums et de la sottise de leur propre cerveau.

MERLIN. — Pourrait-il en être autrement ?

L'occulte Nature ne livre point ses ineffables mystères aux bateleurs ni aux saltimbanques chamarrés de décorations, pourvus de titres ronflants. Les « professeurs », les docteurs, les « Maîtres en Magie », les 33° .·., les 90° .·. et plus encore, ne sont dignes que de fraver avec les « illustres médiums » en qui s'incarnent

toutes les entités de l'Astral, ces enfants délirants de l'imagination détraquée !

Ce sont là jeux de vieillards impuissants ou d'aventuriers sans scrupules.

Les vrais adeptes demeurent loin du bruit des foules et des capitales décadentes. Ils attirent une lumière pure, des influx réfractés par les sphères d'en-Haut Ils communiquent directement avec l'Esprit, et les paroles du sage s'adressent à eux seuls :

« Le monde des esprits n'est point fermé, vos sens sont assoupis, votre cœur est mort. Levez-vous, disciples et allez baigner infatigablement votre sein mortel dans les rayons pourpres de l'aurore ».

Ils pénétrèrent alors jusqu'au centre de l'Univers éternel. Ils s'unissent à la majesté divine, coopèrent à son œuvre, savent le langage des êtres et des choses, entendent la voix cachée du Monde, perçoivent l'harmonie des Soleils, des Planètes et des Atomes.

Ils sont immortels. Que leur importe le flux perpétuel de l'Océan vital ! Ils en dominent le cours, ils restent fixes au milieu du tourbillon, ils ont franchi les portes du trépas et des renaissances. Réintégrés dans l'Unité, ils contemplent d'un œil impassible, supérieur et āmi, le renouvellement des formes, la course des Roues. Le songe indicible est leur Réalité.

L'illusion tisse devant leur sommeil le grand Manteau dont elle recouvre les simples mortels !

Philalèthe. — Ceux-là, les Initiés parfaits, constituent les Héros, les Saints de l'Occulte. Ils ont achevé leur pélerinage terrestre, accom-

pli la tâche aride et exténuante de la vie humaine.

Mais combien n'arrivent pas au but, soit par faiblesse, soit par suite de circonstances qui dépendent de la destinée individuelle.

A ces soldats blessés, il faut un viatique.

A la masse infortunée, enlisée dans les ornières du chemin, il convient de tendre une main fraternelle.

L'Occultisme, justement, laissera entrevoir les conquêtes futures aux retardataires comme aux ignorants opprimés encore par les dogmes barbares des religions ou l'athéisme brutal des demi savants.

Ne croyez-vous point que la vulgarisation du spiritisme a préparé les voies à la Philosophie idéaliste de demain ?

MERLIN. — Si, jusqu'à un certain point.

Le bien et le mal sont étroitement mêlés ici-bas, la vérité et l'erreur s'entrelacent et de ce mariage antagoniste naît le batard Progrès.

Que les spectres s'évanouissent à la chaleur du Soleil !

Que les esprits « matérialisés » en chair et en os retournent à la sombre caverne dont ils s'échappèrent ! Que les guéridons soient désormais immobiles et les fakirs, les médiums, les évocateurs d'esprits, muets, invisibles et repentants !

Les Commis-voyageurs de l'Au-delà ont fait faillite.

Ils n'ont plus qu'à remiser leur attirail désuet de masques, de mannequins, de ficelles et de produits chimiques. L'illusionisme est un vilain moyen de « convaincre » les incrédules.

Que les mages, les mahatmas, les grands-prê-

tres de la Théosophie, du Spiritisme et de l'Occultisme théâtraux, laissent place à la Science qui s'est emparée du domaine des Forces inconnues de la Nature !

Les hommes commencent à percevoir l'immense réseau d'énergies qui les enveloppent et à dégager les vrais phénomènes de l'Univers invisible.

La Télépathie, les états somnambuliques, l'hypnotisme, le magnétisme, décèlent l'intervention de facultés spéciales mettant l'esprit en rapport avec les autres milieux ambiants. Là ou autrefois vous voyiez le stigmate de la sorcellerie, de la possession démoniaque ou divine, puis, plus tard, l'apparition de faits anormaux ou surnaturels, vous reconnaissez aujourd'hui le balbutiement d'un être nouveau, d'une conscience vaste, dérivés de votre individualité, l'agrandissant de singulière façon.

Lorsque vous serez parvenus à cultiver et à développer ces états psychiques, vous aurez franchi définitivement le stade animal. L'humanité s'élèvera vers des régions qu'elle ne soupçonne point à l'heure actuelle. Maîtresse de forces nouvelles, elle jouira d'une puissance et d'une intellectualité considérables.

La Matière, au lieu de mettre un obstacle à ses réalisations, lui sera obéissante.

Les hommes utiliseront leurs forces mentales, par la transmission de pensée, la clairvoyance, la prévision de certains événements. Une thérapeutique suggestive s'insttiuera, ainsi qu'une morale positive et altruiste partant de l'identité essentielle de tous les êtres enfin reconnue.

La Science sera unitaire, elle rejoindra la Re-

ligion de la Nature, désignant à chacun sa place dans l'Univers.

La Société équilibrée se composera d'individus affinés, cultivés, épris d'une civilisation sans cesse ascendante. Mes Forêts, à cette époque, auront repris leur magnificence, le jardin de Viviane s'étendra, car nous nous réconcilierons sans doute avec l'homme quand il ne fera plus tâche dans le miroir de notre Enchantement. D'autres planètes, voisines de la Terre, portent sur leur globe des races évoluées.

Vous les saluez, en les fixant au ciel étoilé, en reconnaissant le rougeâtre Mars, le superbe Jupiter, Saturne entouré de ses trois anneaux de feu, Uranus et Neptune !

PHILALÈTHE. — Certes, je devine des espèces supérieures par delà le pauvre monde où j'habite. Et combien de millions de planètes, dans l'Espace, qui renferment des « sur-humanités » dont je ne puis me faire l'idée !

MERLIN. — C'est la même Essence qui s'épand partout et s'objective sous l'aspect du Cosmos flamboyant !

Il n'existe qu'un Etre, mais le développement des apparences est inconcevable.

L'humanité atteindra les apogées. Elle participera aux splendeurs dont nous nous entretenons. Le système solaire accomplit son cycle, les transmigrations s'opèrent de planète en planète. Vous aurez l'ivresse, ô Philalèthe, des multiples Soleils éclairant, de lumières polychromes, le monde que vous admirerez. Vous verrez plusieurs lunes jeter leurs lueurs sur des gazons où vous danserez légèrement.

Vous respirerez le parfum de fleurs inouïes,

auprès desquelles celles que vous contemplez dans notre jardin ne sont que de pâles ébauches... Vous...

PHILALETHE. — Et pourrai-je aussi aimer Viviane ?

MERLIN. — Vous y rencontrerez ses sœurs, douces comme elle à l'amour enthousiaste.

L'amour est la suprême condition de la Vie. Il résiste à toutes les épreuves, il émane de tous les êtres et de toutes les choses. Il est l'inguérissable brûlure de l'âme.

L'amour a créé le Monde, il le soutient, et c'est lui qui le sauve, de toute éternité. Il n'y a qu'Amour en Paradis, l'Enfer brûle du désir de l'Amour inassouvi. La fin de l'Amour marquerait la fin de Dieu, et la mort absolue embrasserait le vide infini !

*
* *

Fidèle à la promesse qu'il m'avait faite, l'Enchanteur m'emmena le lendemain, vers la contrée qu'habitent les enfants chéris d'Obéron et de Titania.

Viviane nous accompagnait, car rien de ce qui appartient au royaume de la Terre n'échappe à sa constante sollicitude. Elle était habillée en Aurore, toilette immatérielle et vaporeuse, couleur soleil levant, nuancée de rose vif et de mauve clair. Une émeraude en forme de demi-lune surmontait son opulente chevelure d'un blond roux. Le cou se dégageait, flexible et long, de l'échancrure du corsage, ainsi qu'un lys frémissant aux caresses de la brise.

Le jeune nain falot sautillait allègrement derrière la Fée, portant sur son bras un manelet fleur de Pêcher destiné à sa maîtresse dont il

observait les mouvements avec une attention soutenue.

Tout en causant des milles choses qui s'offraient à nos regards comme des présents du matin généreux, nous arrivâmes aux bords d'un lac beaucoup plus grand que ceux que j'avais aperçus jusqu'ici. Ses eaux, lourdes, avaient des reflets de mercure allié à de l'argent plombique. Elles inspiraient une sorte de crainte, car on les devinait traîtresses, insondables, énigmatiques.

Des flamants blancs et roses, des hérons, se tenaient immobiles entre les roseaux agités d'un bruissement régulier. Par saccades ils enfonçaient leur interminable bec dans la vase, ils happaient quelque petit poisson ou quelque insecte aquatique, tout en gardant leur attitude hiératique sur une patte fine et maigre, l'autre repliée sous l'aile.

Une gondole nous attendait. A peine étions-nous montés qu'elle se mit en route avec une grâce rapide, quoique le nain se contentât d'agiter à l'arrière une rame appropriée à sa taille. Un courant, sans doute, entraînait l'embarcation.

Nous nous assîmes sur des coussins de soie écarlate, un tapis semblable recouvrait le fond de l'élégante gondole qui comportait deux cabines magnifiquement installées : lits de repos brochés d'or, sièges incrustés de perles et de pierres fines, objets en argent massif, en métaux rares : rubidium, caesium, uranium, gallium, rubidium, calcium, uranium, gallium, indium, zirconium, germanium, palladium, iridium, ruthenium, osmium, rhodium, soit isolés, soit combinés entre eux ou à d'autres corps, au

moyen de procédés chimiques supérieurs. Il entrait aussi de l'yttrium, du cérium, du lutecium et une quantité encore de divers métaux des terres rares, connus de nos chimistes à l'état de mélange seulement, mais employés par Merlin de façon tout à fait courante, car il en obtenait des quantités considérables, rigoureusement pures, m'apprit-il, et il me fit admirer le ton varié de ces métaux, qui allait du blanc au gris-argent, au bleu acier, au gris étain, qui rappelait le platine, le plomb, l'or ou présentait enfin un aspect spécial dû à la nature, aux alliages, aux propriétés spécifiques de la substance.

La traversée me parut trop courte, tant j'étais attentif à ce que je voyais. Je ne sais si elle dura une ou plusieurs heures.

L'atterrissage eut lieu dans un endroit sauvage et imposant. De gros blocs rocailleux se dressaient çà et là, sur un sol tourmenté par des éruptions souterraines. Il s'échappait des colonnes de fumée sulfureuse.

Des marais stagnaient de droite et de gauche, entourés d'herbes irrégulières, tantôt basses, tantôt élancées, où passaient des oiseaux au vol pesant.

La végétation abondante avait des couleurs de vert de gris, de cuivre, de fer.

Une forêt d'arbres puissants, au feuillage noir s'étendait dans le voisinage de ce décor sombre, mais d'une poésie très intense et dramatique.

Tandis que nous avancions, au milieu des rocs escarpés, des grottes, des marais et des bois, le vent s'éleva avec fureur. Une tempête

se mit à rugir, cassant les branches des arbres, secouant leurs têtes orgueilleuses.

Le lac, derrière nous, devint de l'encre bouillonnante. Les nuages s'amoncelaient, tamisant une lueur sinistre, aux reflets de chaudron rougi au feu.

La bourrasque passait en trombe. Elle hurlait, soulevant un tourbillon de poussières suffocantes, de feuilles qui crissaient. Les branchages s'entrechoquaient violemment ; tous les oiseaux s'étaient tus, affolés, et se cachaient au plus profond des troncs.

Terreur d'enfer !

Nous avancions, Merlin et Viviane impassibles, moi étouffé par la force du vent, angoissé à la vue du site lugubre comme une vision de fièvre ou de cauchemar.

Devant unec averne qui s'ouvrait béante, entre un échafaudage de pierres énormes et granitiques, devant ce gouffre ténébreux, Merlin s'arrêta et me dit : « Entrons dans le domaine des Gnômes, Méphistophélès demeure toujours, vous le voyez, dans les entrailles de la Terre ».

Je m'effaçai. Viviane pénétra d'un pas gracieux, telle l'Impératrice des Orbes inférieures, dans la noire caverne qu'elle illumina aussitôt de son Aurore.

Je la suivis curieusement ; le jeune nain gambadait en manifestant des signes de joie fort vive ; sa figure me parut jolie, dans l'ombre subite, sculptée en ivoire blanc ; ses gestes étaient précis et harmonieux ; il se livrait maintenant à des jeux d'acrobatie, dansant en cadence au son d'une musique lointaine qui arrivait assourdie.

— Enfants de la Terre, murmurait l'Enchanteur, apprêtez-vous à recevoir votre Reine et son Epoux. Préparez vos prestigieuses scènes, assemblez devant nous la troupe de vos peuplades. Livrez-vous à vos ébats coutumiers, séparez vos membres, puis unissez-les à votre corps de nouveau.

Allez au gré de votre fantaisie. Charmez et réjouissez l'étranger qui m'accompagne ».

Etranges paroles dont je ne comprenais point le sens. Singulière musique, tour à tour très lente, mélancolique et prenante, rapide, saccadée, d'une gaieté clownesque et chatouillante. Elle tendait mes nerfs, les piquait de coups d'aiguilles, puis les détendait en provoquant un calme langoureux.

Cette alternative de rythme faisait naître une succession déconcertante d'images et d'idées associées en dehors de toute liaison habituelle et normale.

La caverne était extrêmement profonde. Elle s'élargissait à mesure que nous avancions dans le tunnel, s'élevait de plus en plus, et nous arrivâmes, par un dédale de voûtes jusqu'à une salle naturelle, admirable et étincelante, en forme de grotte au dôme majestueux.

Des filets d'eau tintaient en coulant entre les rochers, sur les parois de la muraille. Des stalactites scintillaient ainsi que des cristaux de couleurs.

Des lumières vertes, mobiles et cachées, éclairaient — tels des feux du Bengale — ce décor impressionnant. Elles s'allumaient doucement, à des points divers de la grotte, entre les anfractuosités, derrière des angles menaçants, dans

les coins éloignés, ou sous nos pas eût-on cru ; elles acquerraient une intensité assez forte, mais jamais aveuglante, diminuaient, reprenaient ailleurs, formant des vagues, des nappes éclairantes qui ondulaient, baignaient, caressaient, luminaient et illuminaient en des surgissements, des éclatements larges, des évanouissements nuancés, imprévus ou simultanés.

Les fonds d'eau, le sol recouvert de mousses veloutées prenaient des teintes indescriptibles. On eût dit des fontaines ardentes, des flaques et des tapis de feu émeraude. En cherchant à l'aventure, je vis des ouvertures béantes, qui menaient à d'autres cavernes profondément enfouies dans l'intérieur de la Terre. Des feux-follets couraient, émanations incandescentes de méthane, de vapeurs de sulfure de carbone sur le zinc, le cuivre, la pierre-ponce, et d'autres gaz à coup sûr, car les flammes étaient tantôt livides, tantôt lilas, roses ou bleutées.

Quels mélanges s'effectuaient en ces entrailles planétaires, connus des gnômes, mais ignorés de moi ?

Je les apercevais, ces gnômes, qui montaient maintenant vers la grotte centrale, au nombre d'une vingtaine. Ils grimpaient le long des murailles, avec une agilité sans égale, comme s'ils avaient été soutenus par des fils invisibles.

En les voyant, je reconnus que le nain appartenait à leur race. Il s'élança d'ailleurs vers eux et se mêla à leur groupe.

Ces êtres étaient faits, plus que lui encore, à la perfection. Ils pouvaient mesurer soixante-dix centimètres de hauteur ; leur taille était fine, leurs membres très bien proportionnés. Hom-

mes et femmes me parurent de même grandeur.

Les visages, les bras, le cou étaient d'une pâleur ivoirine, sans aucune coloration rosée, les yeux très limpides rappelaient les nuances glauques des rivières : la tête, sans chevelure, offrait des contours artistiques ; les physionomies demeuraient froides, impassibles, quelque peu sarcastiques en général. Mais plusieurs reflétaient une gravité imposante.

Il eût été difficile de leur donner un âge, d'après nos mesures humaines. Les Gnômes et les Farfadets vivent des siècles, m'apprit Merlin et ils ne connaissent point la vieillesse. Ils meurent subitement et ne sont pas sujets à la maladie.

Ils boivent l'eau des sources intérieures, s'alimentent par respiration des gaz, procréent à la façon des hommes. L'enfant a sa taille en peu de semaines et son intelligence suit la même évolution rapide.

Les Gnômes vénèrent la Divinité sous l'aspect de la Force du Feu, Vulcain si l'on veut, et de Demorgon le génie de la Terre qu'ils identifient à Merlin. Viviane leur est sacrée comme Fée de la Lumière, de l'Aurore radieuse qui illumine l'Ombre de leur séjour caverneux, et comme Epouse du Génie de la Planète.

Arrivée en présence de l'Enchanteur et de Viviane, la troupe des Gnômes s'arrêta net, et tous ceux qui la composaient se tinrent fixes, en une rigidité de statues, durant quelques minutes.

J'examinai leur anatomie impeccable ; pas une infirmité, pas un défaut de structure, aucune tare ni laideur. Des attaches extraordinaire-

ment fines, visibles sous les costumes verts, roses, jaunes et gris très transparents qu'ils portaient.

Les hommes avaient une culotte étroite, une veste courte, des bas, des souliers en peau ; les femmes une jupe mi-longue, un corsage assez décolleté, des souliers.

Sur la tête une toque ou une calotte sans nulle agrémentation.

Les Gnômes sortirent tout à coup de leur immobilité respectueuse, s'inclinèrent devant nous, puis gagnèrent un côté de la Grotte vers lequel nous nous dirigeâmes à leur suite. Ils s'enfoncèrent dans d'autres salles contigües, descendirent des étages, nous montrèrent l'installation de leurs demeures.

Ils vivaient en société laborieuse, occupés à fouiller la Terre, à en extraire les éléments précieux, à effectuer les combinaisons de Soufre et de Mercure nécessaires aux productions chimiques terrestres.

J'assistai à leurs travaux intéressants, à leurs incursions au sein des foyers volcaniques où ils opéraient des mélanges, où ils malaxaient des laves sans péril car ils sont insensibles au feu le plus intense.

Ils me semblèrent former une colonie de deux à trois milles Gnômes et Merlin me dit que ceux-ci constituaient sa phalange personnelle.

Ils extrayaient à son usage les substances dont il avait besoin pour ses œuvres alchimiques ; ils vivaient en somme ici auprès de l'Enchanteur et de son laboratoire. Grâce à eux, il obtenait de grandes quantités de métaux des terres rares, isolés, tels que ceux qu'il m'avait

montrés chez lui et dans la gondole : yttrium, cerium, issus de la gadolinite et de la cérite, lanthane, didyme, samarium, decipium, gadolinium, holmium, celtium, etc...

Je les cite parce que la chimie les connaît à l'état de mélanges et d'oxydes dont la séparation est très difficile. Mais combien d'autres me furent apportés par les Gnômes, que Merlin me fit voir et qui n'ont aucune place dans les classifications actuelles !

Les Gnômes ne sont point que des « mineurs » et des chercheurs souterrains.

Ils vont à travers les forêts les plus sombres récolter des végétaux — leurs femmes se chargent plus volontiers de ce travail — et ils en composent des philtres des électuaires où entrent aussi des substances minérales. Ces philtres ont des propriétés hypnotiques puissantes, ils favorisent le dégagement du corps astral ou odique, permettant à la matière de se résoudre en éléments plus subtils. Le lien atomique se distend, les compactions moléculaires diminuent d'intensité.

C'est à leur usage que les Gnômes doivent sans doute leur fantastique aptitude à la dislocation stupéfiante qu'ils pratiquent.

J'en ai conservé une impression ineffable.

Au milieu de leurs occupations, de leurs ébats, qu'ils accomplissent en sautillant comme des marionnettes et qu'ils entrecoupent, sans qu'on en devine le motif, de danses saccadées, de mouvements clowniques — dans la pénombre des couloirs, sur les massifs des granits en plate-forme, parmi le dédale de blocs, de rochers, éclairés de lueurs vertes et spectrales, ils élèvent

leurs bras, choquent leurs jambes, sautent en l'air et voici qu'un membre se sépare de leur corps, une main, un pied, leur tête même, les quitte, *s'envole* puis vient se replacer, sans effort, d'un mouvement bref !...

A quinze ou vingt, ils me donnèrent ce spectacle désorbitant.

J'étais assis avec Merlin et Viviane, au retour de notre excursion dans les limbes terrestres, devant une sorte de scène constituée par le plateau d'un grand rocher tourmenté.

La lumière verte nous enveloppait, mais elle laissait dans une obscurité trouée de phosphorescences, le fond caverneux et rocailleux de la plate-forme en question.

Alors un défilé inouï me plongea dans la stupéfaction : un gnôme s'avançait, ou un couple, se livrait à une mimique d'automate, à une sorte de pantomine. Ah ! les mimes étranges, les jolis fantoches, souples et gracieux autant qu'élégants, vêtus de gaze, de costumes de songes, mièvres comme des petits marquis, des mignonnes petites princesses Louis XV ou des contes de fées ? — mais n'en est-ce point un et vécu ?... Ils esquissaient une contre-danse, un menuet, que sais-je ? ; la musique monotone, presque lugubre, scandait leurs gestes, sur peu de notes, quelque part aux alentours ; des clochettes tintinnabulaient et voici qu'une tête s'élevait au-dessus du corps, se détachait, se balançait en l'air, tandis que les deux bras de l'autre danseur se séparaient de son buste.

Macabre vol, magique acrobatie ! Ils jonglaient avec leur tête. Ils se disloquaient entièrement !... Un silence. Plus de musique ni de

clochettes. Clac ! les bras et la tête avaient repris leur position normale.

Les fantoches s'évanouissaient dans l'ombre, remplacés par de nouveaux qui jouaient du violon ou de la flûte, qui se promenaient amoureusement enlacés. Ils traversaient le théâtre, pareils à des évocations, à des personnages de rêve, à des figures de cire. Ils se lutinaient, faisaient toutes sortes de farces, *sans jamais parler*, opéraient mille tours d'illusions ou de prestidigitation, mélange de fantaisie extravagante et d'incohérence pleine de charme mystérieux. On ne pouvait déceler la raison de ces amusements ni de ces phénomènes délirants.

Ce sont leurs habitudes, leurs mœurs humoristiques et malicieuses. Les Gnômes, d'ailleurs, quand ils se montrent sur terre aux humains, se plaisent à se moquer d'eux, à les taquiner au moyen de niches et de mirages singuliers. Ils les mystifient sans méchanceté, sèment des cailloux dorés sur les sentiers des bois, simulent des échos trompeurs, imitent le cri de bêtes féroces, font entrevoir des paysages inexistants.

Ils n'aiment point que l'on approche les lieux écartés qu'ils affectionnent.

Mais ils rendent parfois service, guident les prospecteurs, protègent les mineurs contre les explosions de feu grisou, quand la sympathie ou le caprice les inspire. Je voudrais posséder le talent d'un Callot pour évoquer leurs traits, crayonner leurs silhouettes caractéristiques, le déroulement de ces attitudes, comparable à un film cinématographique. Les poses, très variées, les exercices de fakirisme se succédaient avec une rapidité extrême qui en augmentait l'inco-

hérente fantasmagorie et l'impressionnant effet.

Un squelette passait devant nous en dansant une espèce de gigue endiablée ; on entendait le cliquetis des ossements, le choc sonore de ses pas sur le parterre cependant parsemé d'une quantité de violettes et de pensées noires. L'obscurité était complète. Seul le squelette du gnôme se détachait en blanc, auréolé de radiations électriques qui me révélaient le secret de l'énigme, l'intervention des rayons X employés avec un art ingénieux.

Oh ! cette danse de squelette vivant ! Ce claquement sépulcral des vertèbres ! Clic ! l'avant-bras se détachait, filait au loin, suspendu en l'air. Clac ! il se replaçait. Clic ! un pied, clac ! l'autre pied ; clic ! le fémur, clac ! clic ! l'humérus ; clac ! les tibias. Une main invisible parcourait, mécaniquement, les touches graves ou hautes d'un piano également invisible, *mentaire*, et indispensable au tableau. Clic, clac ! tous les os du squelette se séparaient à la fois, en une rupture d'explosion, s'élevaient en bouquet de feu d'artifice, fusaient sans se confondre, tandis qu'un rire sardonique sortait de la mâchoire ; un éclat de gaieté sinistre : « Ah, ah, ah, ah ! »...

Aussitôt, un bain de lumière d'une belle fluorescence verte ; les pierres, les grottes devenaient rayonnantes sous les émanations radioactives d'uranium, de radium, de polonium, d'actinium qui existaient partout à profusion et dont les gnômes savaient régler l'intensité.

On se trouvait alors dans un monde spécial, d'une magnificence enivrante, aux teintes lu-

naires, aux reflets indescriptibles. La Matière phosphorait, radiait. Il faisait un jour exquis, un soleil *autre* et vespéral.

Je ne me lassais point d'admirer les fleurs pâles qui croissaient sur les mousses, entre les blocs granitiques, les anfractuosités de roches.

L'eau des fontaines, les filets des sources, coulaient verdâtres, bleutés, chatoyants de nuances insaisissables.

Les habitations des gnômes brillaient comme des palais de magiciens ; tous les métaux dont elles étaient constituées laissaient émaner des radiations, étincelaient sous celles qui venaient s'y conjoindre ou s'y refléter. Hommes et femmes circulaient, portant des brassées de joyaux qu'ils venaient de tailler, se rendant aux Mines d'or, de Platine, de Pechblende. Ils causaient peu entre eux, se comprenant par le regard et la lecture de pensée.

Certains se délassaient, assis devant leurs demeures, écoutant bruire les jets d'eau des fontaines qui épandaient leur fraîcheur dans les jardins féériquement dessinés.

La présence de Viviane et de Merlin les avait engagés à célébrer une solennité religieuse. Lorsque la plupart eurent été avertis, au retour de leur travail, ils se réunirent dans la grotte où nous avions regardé leurs scènes funambulesques. Elle s'auréola d'une couleur ultra-violette qui me fut rendue perceptible grâce à l'exacerbation de mon être nerveux.

Viviane et Merlin reçurent le tribut de vénération digne, des Gnômes. Ils n'adoraient point seulement, mais élevaient vers la Force de la Nature et de la Terre les impressions et les

désirs de leur esprit. Ils chantaient en chœur, d'une voix métallique, quelque peu nasillarde, graphophonique dirais-je, pour plus d'exactitude. Ils formaient des figures de ballet, des rondes originales, dansant et tournant avec une raideur d'automates, virevoltant, pivotant comme des derviches ou des jongleurs inlassables. L'orchestre, que je ne découvris point, résonnait en sourdine, d'une façon mécanique, mais néanmoins fort harmonieuse.

Les sons doux semblaient sortir des entrailles de la terre, des parois de la grotte, en vibrations prolongées qui affectaient singulièrement le système nerveux et provoquaient une demi-extase somnambulique, grâce à laquelle je perçus la signification verbale et musicale de certains chœurs des Gnômes, dont je transcris les principales expressions, sans pouvoir, malheureusement, rendre le cachet de leurs paroles cryptologiques, ni la savante fantaisie de leurs compositions sybillines.

CHŒUR DES GNOMES

Salut à toi, Force des Mondes
Qui soutiens de ta seule Puissance
Les myriades de Soleils et de Planètes
Dont l'Abyme est constellé.
Ta Domination Eternelle
S'étend jusqu'à l'Infini des choses
Et ta Pensée Ineffable
Engendre l'Océan des Vies
Tourbillonnant dans les Chaos,
Heurté aux récifs des Douleurs,
Jusqu'à ce que, par un retour mystérieux

ASOCIACION BIBLIOTECA TEOSOFICA ARGENTINA

Il rentre en ton Sein adorable
D'où tout émane et où tout revient.

Force Unique,
Substance Identique,
Tu es l'incompréhensible Destin,
Le Père des Fatalités
L'auteur sans Commencement ni Fin
Des êtres finis du Visible et de l'Invisible.
Toi qui n'es ni Volonté
Ni Désir.
Toi qui es par delà le Bien et le Mal
Tu es cependant la Source inépuisable
Des mille Volontés,
Des désirs ardents
Qui causent le bon et le mauvais
Et tissent le filet de l'Illusion.
Tu es Tout et tu n'es Rien,
Force des Mondes Incréée.
Mais l'amour est ton Centre
Et la Nature ton Miroir
Salut à Toi !

***

Nous sommes les Gnômes, les Farfadets
A l'âme subtile
Au corps agile et souple.
Nous sommes les Amis du Feu.
Les Fils des Volcans embrasés
Et de la Terre sombre et profonde.
Démorgon est notre Dieu
Et Vulcain notre seul maître.

Nous ne craignons point le Tonnerre,
Les tremblements de la Planète,
Les grondements formidables
Des montagnes sous lesquelles nous vivons.

Nous sommes les Gnômes laborieux.
Nous fouillons les entrailles de la Terre,
Glissons dans les dédales de ses boyaux,
Naviguons sur ses fleuves intérieurs,
Nageons dans ses lacs de Flamme.
Les éléments primordiaux sont à nous,
Nous combinons le Soufre et le Mercure,
Le Sel des métaux résulte de notre œuvre.
Les Gemmes, les Pierres éclatantes, les Joyaux
Sont fabriqués par nos mains d'acier.
Nous jonglons avec les Diamants bleus,
Blancs et Noirs,
Avec les Emeraudes claires,
Les Rubis pourpres comme du vin,
Les Grenats et les Saphirs,
Les Turquoises et les Améthystes,
Les Opales et cent autres Etoiles
Des profondeurs du Sol.

Nous sommes les Gnômes, les Farfadets
Aux corps souples, aux mains d'acier.
Nous dansons sur les Cratères,
Dans les Grottes et les Cavernes,
Au fond des Bois noirs.
Nous vivons au sein de la Terre,
Superbe dans l'éclat de ses radiances.
Elle est doucement lumineuse ici,
Et là terriblement fulgurante.
Tantôt en proie aux ruts féconds
Et tantôt à la colère dévastatrice.

Mais toujours elle chérit les Gnômes,
Et les Farfadets, ses Enfants.

LES GNOMES A VIVIANE

Voici la Lumière Céleste,
La Déesse de l'Aurore,
Des Aubes et des Matins frais
Voici la Fée Viviane
Parée comme la Nature elle-même.
Elle réjouit notre cœur,
Charme nos yeux, plus qu'une Fleur.
Belle Fée Viviane aux regards d'or
Et d'Azur,
Mélanges de Soleil et de Ciel,
Ton haleine embaume comme si elle
Etait la quintessence de tous les
Parfums des floraisons.
Tu es faite, ô Viviane odorante
Du suc des plantes et des fruits
Ta chevelure apporte en elle
Les Aromes pénétrants des Forêts.
Quand tu viens parmi les Gnômes
Dans leurs séjours profonds,
Tu introduis la fraîcheur de l'Aurore,
Le chatoiement de l'Arc-en-Ciel.
Tu es, ô Viviane, la Rosée cristalline,
La Nuée aurorale caressée par le Soleil,
Ta Voix est plus pure que le murmure
Des sources et des fontaines, que le
Gazouillement des oiseaux.
O ! Fée Viviane, Fleur des fleurs,

Brillante et translucide comme le Soleil levant,
Nacrée et immaculée comme la pâle Lune,
Les Gnômes et les Farfadets
Saluent en ta personne adorable
La Nature parée de mille grâces,
L'Eau, les Prairies, les Fleurs et les Bois.

LES GNOMES A MERLIN

Merlin, le Puissant Enchanteur
Dirige les énergies terrestres, guide les courants
Des Vents, transforme les corps minéraux,
Connaît les Secrets des Mages,
Il est notre Roi, l'Epoux de notre Fée Viviane,
Dont il double les bienfaits,
Le Globe, entre ses mains sent sa vigueur s'ac-
Tour à tour il offre ses flancs féconds [croître
A l'étreinte du Soleil ardent
Puis aux baisers reposants de la Nuit,
Merlin, les Gnômes sont tes sujets fidèles.
Ils parcourent les antres souterrains,
Fouillent les profondeurs du monde,
Extraient de leurs gangues les carbones,
Les corindons fabriqués par la forge
De Titan et de Vulcain.
Ils t'apportent les purs métaux
Dont ils firent germer les semences.
Les Gnômes et les Farfadets
Nagent dans les mers de Mercure,
Traversent les cascades de Soufre,
Remontent les torrents de Phosphore,
Allument les lustres de Radium,

Mais c'est toi l'Enchanteur
Qui disposes de ces richesse
Et les distribues à ton gré.
Tu ornes le front de Viviane,
Ceins sa tête d'étincelants diadèmes,
Entoures son cou de colliers multicolores,
Pares ses poignets de bracelets
Ses chevilles d'anneaux splendides.
Nous te vénérons, ô Merlin l'Enchanteur,
Maître des hautes Forêts,
Géant des époques disparues,
Fils immortel des Dieux antiques.

Le chef des Gnômes, qui s'appelait Schratz, et que l'on reconnaissait à son allure imposante comme aux témoignages de respect prodigués par les autres, chanta ensuite quelques ballades dont je n'ai retenu que des bribes :

« Il était une fois un roi puissant, très puissant qui s'était épris de la plus belle des filles de fées.

Il l'épousa et en eut plusieurs enfants qui reçurent chacun un don spécial à leur naissance.

Le premier, un fils, pouvait commander au feu, la deuxième, une fille serait maîtresse de l'air, le troisième, un nouveau fils saurait dominer l'eau, et la quatrième, fille benjamine, se ferait obéir de la terre.

Quand il se sentit mourir, il fit le partage de ses domaines entre les rejetons de sa race.

L'aîné, Gnômos, reçut le royaume intérieur où flamboient le feu central, les volcans terribles et furieux ; la cadette, Elfa devint la reine de l'at-

mosphère et des Sylphides ; les oiseaux et les papillons s'attelèrent à son char d'azur.

L'autre fils, Oceanos, règne sur les flots impétueux. Il partit sur un dauphin carapaçonné d'écarlate et les ondines sont ses vassaux.

La dernière fille, Farfadetta ne voulut point quitter Gnômos. Elle l'épousa, et nous, les Gnômes, les Farfadets, sommes les descendants de ce couple tendrement uni.

Aussi la Terre est-elle à nous. Les salamandres sont nos esclaves, les Elfes fuient nos montagnes sévères d'où sort la fumée, et les esprits de l'eau redoutent la violence des tremblements de notre monde.

Les hommes nous craignent toujours, ils nous prennent pour des démons. Lorsqu'ils nous voient dans les forêts, ils courent hors d'eux, épouvantés. Nous chassons les maudits bûcherons qui font couler le sang de nos arbres chéris et vénérables, nous haïssons les constructeurs de cités laides et empestées, les méchants qui abîment les campagnes pour y bâtir des demeures affreuses.

Les Gnômes sont les gardiens vigilants des Pommes d'or du Jardin de Viviane.

Malheur, malheur à celui qui les convoite !

Il ne franchira point les cavernes, il mourra étouffé sous les vapeurs de gaz, dans les grottes vénéneuses où nous veillons accroupis.

Nul ne saurait lutter contre nous, car les Gnômes glissent comme des serpents, s'évanouissent aux regards comme une fumée subtile, un brouillard impalpable. Nous sommes les gardiens des Seuils du Mystère.

Et le soir nous errons sur la Terre, parmi les

ruines vénérables, dans les lieux écartés et déserts, car nous aimons la Nature sauvage, les landes solitaires, le clair de Lune caressant, la tiédeur des belles nuits étoilées, et nous nous plaisons aussi aux courses effrénées dans la tempête, quand l'air crie, que l'eau mugit furieusement.

Alors, nous grimpons sur les Men'hirs, sur les Dolmens celtiques, nous faisons des rondes innombrables jusqu'à ce que l'Aube apparaisse.

Les paysans se signent en nous voyant. Ils ont peur.

Les Gnômes les poursuivent en ricanant car ils ne pardonnent point aux humains d'enlaidir la Terre naturelle, de souiller ses prés fleuris, ses bois sacrés, d'empoisonner l'air pur et de méconnaître la vie joyeuse et divine.

Les hommes sont impardonnables : Ils ont voulu tuer Pan, mais Pan, comme nous, ne subit pas la Mort, et c'est lui qui détruira l'homme...

Que Viviane et Merlin protègent à jamais la Terre ! »

Lorsque nous rejoignimes l'esquif qui se balançait mollement sur le Lac, la nuit était descendue depuis plusieurs heures.

Les Etoiles se reflétaient dans l'onde miroitante, Jupiter, Mars et Saturne prédominaient par l'éclat de leur triade céleste.

Alentour de nous, lac, étangs et marais étaient couverts de milliers de feux errants, agglomérations de formène embrasé que croisaient les mouvements de la rame et des oscillations sinueuses de la gondole. Les globules de gaz, au heurt ca-

dencé de notre rencontre crevaient, éclataient, avec un bruit d'amorce mouillée, s'écrasaient en traînées phosphorescentes.

Des esaims de lucioles voltigeaient,en forme de nuées lumineuses, que l'on voyait au loin, suspendus dans l'atmosphère chaude comme des lanternes vénitiennes luisantes et mobiles.

Recueilli dans mes songes, tout entier au plaisir du spectacle supra-terrestre que je contemplais à la suite de celui que les Gnômes venaient de me procurer, j'éprouvais la joie véritablement unique, divine, causée par la Beauté et la Connaissance pures.

Et quand, rentré au palais fleuri de mes hôtes surhumains, je vis Merlin et la Fée Viviane disparaître derrière les tentures de leurs appartements, semblables à de merveilleuses apparitions qui s'évanouissent peu à peu, je ressentis un étrange serrement de cœur, avec l'angoisse des irrémissibles séparations .....

.....

.....

*
* *

En effet, je ne devais plus les revoir.

Hélas ! j'ai perdu les félicités inoubliables du Jardin de Viviane, non point que j'en fusse honteusement chassé, ainsi qu'il advint à notre premier Père lors de la chûte qui le priva du Paradis terrestre, mais parce qu'en m'égarant hors de l'Eden enchanteur, il me fut impossible d'en retrouver les abords.

Certes le Destin seul est responsable de la malchance qui me survint. Aucun mortel de la Ter-

re n'est digne sans doute de vivre au sein du bonheur léger, en compagnie d'êtres parfaits et supérieurs à la condition humaine.

Gratifié par les Dieux d'une aventure sans égale, il ne m'était point permis d'espérer à ce qu'elle soit éternelle.

Tout ce qui a un commencement a une fin — et les plus belles choses sont aussi les plus éphémères ici-bas.

... Sans y prêter attention, je m'étais écarté du Jardin de l'Enchanteur et de la Fée, en dirigeant mes pas aux hasards d'une longue promenade.

La grille franchie, fasciné par le vol paresseux d'un magnifique papillon rouge vif tiqueté d'or, je suivais sa course vagabonde.

Le Soleil était haut, je me sentis las et tombai sur la mousse chaude, envahi par une invincible somnolence.

Lorsque je me réveillai, comme au sortir d'une profonde léthargie, j'eus peine à reprendre conscience de ma personnalité et à renouer le fil de mes idées confuses.

Le cri répété du coucou évoqua brusquement le souvenir précis des journées antérieures.

Ah ! oui, j'habitais chez un enchanteur et chez une fée. J'avais hâte de revenir parmi eux.

Mais où étais-je ? La Forêt s'assombrissait de plus en plus, j'errais à travers des taillis hostiles, je me piquais aux orties brûlantes, aux ajoncs pointus comme des aiguilles, je pataugeais dans la boue des ruisseaux et la vase des étangs.

« Coucou, coucou, coucou ». Je n'avais qu'à me guider sur la voix du coucou pour retrouver ma route.

Je marchai longtemps, longtemps, précédé par

l'oiseau qui avait toute apparence de jouer à cache-cache avec moi.

« Coucou, coucou », faisait-il à ma droite. Et je me dirigeais à droite.

« Coucou, coucou », répétait-il à ma gauche. Et j'inclinais vers la gauche.

Au bout de plusieurs heures de marches et de contre-marches également vaines, j'en vins à haïr le maudit oiseau. A coup sûr, il m'induisait en erreur, cette fois, car le bois se clairsemait, des routes familières que j'avais fréquentées jadis, m'indiquaient la proximité du bourg.

« Coucou, coucou, coucou ». Une centaine de mètres encore, j'arrivai aux lisières de la Forêt, débouchant auprès de mon habitation, sur le toit de laquelle je vis, dans l'ombre du soir, le coucou qui s'était perché.

Il se tut et soudain s'envola à tire d'ailes, là-bas, là-bas. Ah ! le maudit oiseau railleur !...

J'eus beau explorer la Forêt, depuis cette époque singulière, en scruter minutieusement les profondeurs et les replis, il me fut impossible de retrouver le jardin de Viviane.

Parfois, fiévreux, harassé, il me semblait apercevoir un endroit qui me rappelait les environs du parc mystérieux si cher à mon esprit. J'approchais ému et presque tremblant.

Mais ce n'était qu'une illusion. Rien d'autre que des fourrés, des hautes futaies, de quelconques marécages derrière lesquels les arbres pressés continuaient à s'étendre.

Je traçai des plans, arpentai les lieux, me livrai à d'interminables excursions, sans que la fatalité nouvelle ou le hasard heureux, ne vinssent récompenser mes efforts.

Il me fallut renoncer au bonheur de franchir à nouveau la grille vétuste, mangée de broussailles et de fleurs enlacées, du majestueux domaine de la plus radieuse des Fées et du plus noble des Enchanteurs.

Mais le souvenir des temps que j'ai passés avec Viviane et Merlin, malgré qu'il soit teinté de l'inexprimable mélancolie des regrets, demeurera le compagnon fidèle de mon esprit inquiet.

Idéales figures, faites de charme divin et de haute gravité, beautés sylvestres, fleurs aux nuances de pastel, insectes au vif coloris, fontaines et sources chantantes, gais oiseaux multicolores, étangs et lacs mauves ou mordorés, gnômes et farfadets bizarres, grottes et cavernes éclairées de phosphorescences vertes, de radiances et de gemmes splendides, vos images sont pour toujours fixées en moi, car votre poésie magique a fait vibrer toutes les fibres de mon être, dont le seul désir consiste désormais à s'identifier à votre essence éternelle qui est l'arbre de la connaissance du Jardin de la Fée Viviane et de Merlin l'Enchanteur — au sein de la Nature incréée où les innombrables mirages se reflètent comme dans le miroir de l'Unité Infinie !

« Coucou, coucou, coucou ».

Le Touquet-Paris-Plage, juillet-août 1915.

DEUXIEME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

Mysticismes Naturalistes et Mysticismes

Tous les mysticismes se caractérisent par la conviction qu'ils manifestent de dépasser la Nature connue et de pénétrer dans un monde infini, supérieur, invisible aux yeux du corps, intangible aux sens extérieurs.

Les adeptes du mysticisme assurent qu'ils jouissent dans ces sphères occultes d'un bonheur indescriptible, de ravissements extatiques, qu'ils y possèdent des facultés intuitives, distinctes de celles de l'entendement normal, beaucoup plus vastes, mais qu'ils ne peuvent définir.

Ils oublient d'ailleurs la plupart des visions qu'il leur fut donné de percevoir bien qu'une certaine mémoire persiste, sous la forme générale de souvenirs symboliques.

Les mysticismes quels qu'ils soient, relèvent donc de ce que l'on appelle aujourd'hui en philosophie et en psychologie : *L'Inconscient*, c'est-à-dire de forces, d'actes, de faits, qui influencent la vie mentale tout en échappant partiellement, sinon totalement, à la conscience ordinaire.

Nonobstant ce fonds commun, il existe des différences appréciables entre les formes qu'affecte le mysticisme tant théorique que pratique, c'est-à-dire exposé dans les systèmes critiques et vécu par les divers mystiques.

On peut distinguer deux sortes principales de mysticisme : le mysticisme naturaliste et le mysticisme théistique ou théologique.

Le premier est, en principe, indépendant d'une religion confessionnelle quelconque.

Affranchi des dogmes établis, il ne se limite point à reproduire, à scruter, à systématiser dans un sens prédéterminé et purement traditionnel, les seules révélations qu'il tienne pour authentiques : celles des mystiques de telle ou telle croyance.

Le mysticisme naturaliste n'est point uniquement celui des églises, des couvents et des « Saints ». Il n'est pas théologique. Il ne s'affirme point d'essence surnaturelle, ne méprise ni la Nature, ni la raison, cherche à concilier les données de l'Intelligence humaine avec les données immédiates de la conscience, l'ensemble logique du connu et du conscient avec l'ensemble « a-logique », inconnu, du Subconscient ou Inconscient.

Bref, il tend à réunir la science et la croyance, à faire profiter la conscience des conquêtes de la subconscience qui explorant l'Univers à l'aide de moyens spontanés et dynamiques, peut enrichir l'esprit humain de nouvelles idées.

Le mysticisme naturaliste estime que le but suprême du bienheureux est la Connaissance, atteinte par la contemplation de la Nature éter-

nelle et infinie, Substance Pure, Idée intégrale, hors de laquelle rien ne peut être.

Le mysticisme naturaliste s'attache donc à pénétrer jusque dans l'intérieur des choses, de la Nature, du Cosmos, par les lumières de l'âme cachée qui s'élance plus haut et plus loin que la conscience normale incarnée dans le corps matériel, limitée par l'enveloppe et les sens physiques.

L'esprit, en plongeant au sein des espaces universels, en se dépersonnalisant, en se dépouillant des entraves terrestres et intellectuelles, acquiert une mentalité plus vaste, s'enfonce dans l'Océan des forces puissantes et occultes qui régissent le Monde, participe à la Vie unique et universelle, transformatrice de tous les êtres qu'elle formalise tour à tour, à l'Ame Une et Identique du Grand Tout qu'est Dieu.

L'esprit ainsi mis en contact intime, unifiant, avec la Nature extra-terrestre, avec les sphères que nous pouvons appeler extra-naturelles, supra-normales, par rapport à celles que nous connaissons corporellement et psychiquement ici, comprend le sens et le langage des êtres et des choses qui lui apparaissent durant ses explorations hardies à travers le domaine du Royaume Secret ; il en saisit l'âme, traduit les rapports, les signatures et les correspondances, par une vision en quelque sorte magnétique et somnambulique. L'affinité existe entre lui et ce qui l'entoure, l'enveloppe et le constitue. Une attraction parfaite s'établit. Tout est immédiat, lumineux, dévélé à sa subtile et supérieure conscience.

Mais dès que l'esprit réintègre la coque de sa

mentalité humaine, il perd la notion sublime qu'il avait possédée.

Pourtant il rapporte quelque chose de son vol hyperbolique.

Il se souvient que, dans son essence, l'être, le Monde et Dieu se touchent, s'aiment et se confondent. Il sent — après l'avoir connu intuitivement — que Dieu, l'Etre des Etres, la Force Omnipotente des forces, est l'Unité dans la Pluralité, l'Identité dans la Multiplicité, que les aspects ne sont qu'éphémères et illusoires.

Il considère alors ce qui l'environne, soude à son intelligence les données de son idéation subliminale ou issue de l'Inconscient merveilleux et voit que la vie terrestre bonne et mauvaise, ne suit plus ce cours serein de la Vie harmonieuse, pacifique, *ravissante* de la Nature naturante de laquelle cependant elle descend en un flux de plus en plus tumultueux, violent, à mesure que les obstacles matériels s'accumulent et se conglomèrent.

La vie abmatérielle que le mystique avait contemplée, est *néant* par comparaison avec celle, toute concrétée et hostile, rétractée sur elle-même, qu'il retrouve maintenant et qui, elle aussi, est *néant* pour la vie éternelle, parce que les deux modes d'existence étant *contraires par l'orientation*, se nient réciproquement, bien qu'elles soient les deux modalités opposées d'une même Puissance.

Ici, la Vie c'est le conflit des passions et des appétits, une lutte âpre, sanglante, cruelle, dont il faut triompher. On n'en triomphe qu'en la dominant par la renonciation, la méditation et la contemplation.

Le mystique, l'adepte, se recueille, s'isole, réfrène les passions désordonnées, afin de se réfugier dans le sanctuaire, duquel, après qu'il a sacrifié les appétits animaux, il admire, mieux il adore, la Beauté Indicible de la Nature idéale, parfaite, toute en vibrations harmonieuses, en nuances exquises, en sonorités ineffables, en adaptations impeccables, Concert d'une suavité sans égale, aux hymnes d'allégresse et dont, au Centre de Tout, se délecte le Grand Chorège.

C'est que le Monde n'est autre, comme les doctrines idéalistes de l'Inde l'ont proclamé les premières, que la Représentation de la Volonté, de l'Etre.

A volonté chaotique, brutale, désordonnée, à l'être aveugle qui se rue au Désir, Monde violent et barbare, ainsi qu'il apparaît dans nos sphères intérieures dérivées du mouvement, de l'activité, de l'irritabilité obscures, des sensations inconscientes de l'organisme rudimentaire qui se développe par évolution.

A volonté abolie, à l'être éclairé et transformé, réintégré dans la paix de l'amour, Monde impersonnel, rythmique, toujours en rapport d'effet à cause avec notre état actuel, plus parfait au fur et à mesure que s'affirme et s'affine le degré de notre ascension.

A chacun son Monde !

Les êtres se prolongeant, dans les Espèces, sur la Terre, à travers les planètes, les mondes et les univers, au sein de la Nature invisible et infinie qu'il a entrevue, le mystique sait que, puisque c'est le seul et même Etre qui se manifeste partout, il faut que, dans le temps, l'espace et la matière, il se transforme en les myria-

des d'espèces, de genres, de familles, d'individus qui naissent, se développent, vieillissent après s'être reproduits, et meurent.

Il se souvient des migrations d'idées, d'images, d'actes, qui se succèdent en la profondeur de l'Inconscient — conscient, il se rappelle du dédoublement, de la multiplicité des personnalités surgissant de la même individualité, et il se dit que la Métempsycose, la série des naissances et des renaissances d'âmes se succédant les unes aux autres comme les perles d'un collier sur le fil unique de la Vie, est la clé de l'évolution de la Conscience et de l'Intelligence se revêtant de mille et mille aspects selon les milieux et les situations.

La vie, notre vie, est faite de nos actes passés et des réactions actuelles. Elle est à la fois conséquence par l'hérédité, prédisposition de par les instincts accumulés et les idées transmises que nous cherchons à réaliser, et nouvelle aventure puisque nous réagissons d'après des causes occasionnelles et imprévues génitrices de nouveaux actes.

Le Présent seul semble avoir de l'intérêt pour nous. Le Passé n'est plus et l'Avenir n'est point encore.

Mais, au vrai, l'autrefois ne meurt point et le Futur est la somme, l'addition, modifiées par le milieu nouveau, d'un Présent qui, sans cesse, devient le Passé.

L'Espèce, immortelle, s'incarne en chacune des innombrables individualités qui matérialisent cette Idée éternelle. Les pères revivent dans les fils et ceux-ci transmettent à la descendance, comme un legs inaliénable, leur âme

avec le feu sacré de la génération se perpétuant en une course cyclique sans fin.

La Réincarnation, envisagée d'une façon transcendantale est mieux qu'une hypothèse logique.

Elle s'impose à nous comme un fait, les naissances et les morts alternant sans arrêt sous nos yeux, l'hérédité prouvant la survivance des aïeux, leur retour au sein de la famille.

Elle est le signe de la permanence de l'Idée, de la Volonté, de la Substance s'affirmant à travers les personnalités transitoires.

Naître et renaître, n'est-ce point une action identique ?

Les consciences, les personnalités émanent du réservoir inépuisable de l'immense Conscience collective et impersonnelle qui se fragmente et évolue par un mouvement de flux et de reflux dans le Temps et l'Espace, oscillant entre la Vie universelle et la vie particulière.

*
* *

Le mysticisme théistique, tenu en laisse par la théologie, s'inspirant de ses arrêts, saute à pieds joints par dessus la Nature qu'il considère comme le royaume de Satan. Il écarte donc le concours de la science, se cantonne dans la foi traditionnelle et l'ascétisme le plus rigoureux.

Les mystiques « croyants » sont mus par l'Inconscient dynamique et automatique de leur propre et seule religion.

Théoriquement et pratiquement ils ne considèrent dans leurs œuvres et ne voient que les

dogmes héréditairement personnifiés en Jésus, la Sainte-Trinité, la Sainte Vierge, les saints ou les démons, par exemple, dans le culte catholique.

Leurs révélations porteront le sceau de cette origine, mais cependant tous les mystiques étant des inspirés qui entrevoient le champ d'une nature supérieure située au delà des frontières de notre zône, les plus grands d'entre les adeptes du mysticisme théistique, échappent, par certains côtés, à la contrainte ecclésiastique et fixent leurs idées dans des symboles qui s'accordent, *essentiellement*, avec ceux des autres mystiques à quelque secte qu'ils appartiennent, ou avec les intuitions du mysticisme naturaliste indépendant.

Si l'on étudie Sainte Thérèse, la plus haute figure du mysticisme catholique féminin, l'on apercevra un rapport étroit entre les sept degrés ou demeures de son Château Intérieur, les sept plans de la Théosophie et les divers états initiatiques de l'Occultisme.

L'âme se dépouille de ses gangues, de ses enveloppes passionnelles, nous expose la sainte, et atteint son centre où est Dieu à qui elle s'unit. Elle ne fait plus qu'un avec lui en consommant les noces spirituelles.

L'œuvre de Sainte Thérèse est très importante, fort intéressante pour la philosophie mystique, malgré l'anthropomorphisme des concepts.

En dehors de certains couplets inévitables et « obligatoires » sur la Sainte Trinité, l'Enfer, l'Eglise, les Dogmes, le Pape, le Protestantisme, où l'on sent que Thérèse est privée de son

essor et que ses directeurs, qui ont revu, corrigé ses ouvrages, l'ont contrainte à écrire d'une manière strictement conforme à leurs vues, la grande mystique atteint les hautes sphères du symbolisme religieux, considérant somme toute, le Ciel et l'Enfer comme des états de l'âme, l'extase comme la synthèse de la personnalité régénérée, ainsi que l'ont fait, avec plus de clarté et de précision d'ailleurs, les principaux mystiques de toute école, tels que Plotin dans ses magnifiques *Ennéades*, Platon, Jacob Boehme, Khunrath, Paracelse, Spinoza, L. Cl. de Saint-Martin, Swedenborg, etc.., sans parler des auteurs bouddhistes et brahmanistes, ou soufistes.

L'âme, selon Sainte-Thérèse, est comparable à un château dont la prière est la porte. Ce château comprend sept appartements ou demeures, enveloppés comme des coques l'une sur l'autre, et au centre de l'âme, c'est la lumière divine qui brille, chauffant l'être qu'elle constitue.

Dieu est l'essence de l'âme qui doit traverser les sept demeures pour se purifier et arriver à la fusion avec Dieu.

Les quatre premières demeures n'offrent rien que des états naturels ; par la prière, la mortification, les pénitences, le recueillement, l'âme se rapproche de Dieu en abandonnant ses péchés les plus graves.

Les passions, symbolisées par des reptiles, des serpents, l'encerclent et la mordent moins cruellement qu'avant.

Dans la quatrième demeure ou le quatrième état, commencent à se manifester les degrés supérieurs d'oraison : *l'oraison mentale* cor-

respond aux grâces naturelles de cet état. C'est la prière à laquelle on pense et que l'on comprend. On se recueille, on ne se contente plus de réciter seulement les prières verbales.

Puis on parvient à l'*Oraison de quiétude* qui fait suite. Elle fait sentir à l'âme que, par l'union avec Dieu, elle serait une même chose avec lui. Ce n'est pas la contemplation parfaite, cependant on éprouve un bien-être délicieux du corps, une grande satisfaction de l'âme.

L'entendement et la mémoire subsistent ; donc les facultés intellectuelles. La volonté est captive en Dieu. Pendant la durée de cette oraison, un torrent de délices inonde l'âme, l'enivre et l'absorbe.

Aucun effort, selon Sainte-Thérèse, ne peut faire acquérir ni obtenir ces faveurs que Dieu accorde à qui il lui plaît. La grâce divine correspond, on le voit, à l'Inspiration qui possède ou déserte l'âme de l'artiste, sans que ce dernier puisse la provoquer ou s'y opposer.

On ne doit pas même solliciter ces faveurs, dit Sainte-Thérèse. L'âme doit s'abandonner entièrement à Dieu et ne penser à rien. L'esprit en demeure plus actif. L'âme subit une *dilatation,* voit au delà des capacités habituelles. Elle est pourtant assoupie et sommeille.

Ce n'est point contradictoire. Dans les états d'hypnose, d'ivresse et d'enthousiasme, ou d'inspiration, il y a, de même, extension des facultés et comme inertie de l'esprit cependant actif, mais d'une *suractivité* supra-normale, subliminale et inconsciente.

Dans la cinquième demeure, les personnes qui y parviennent atteignent l'*union*.

L'âme est pleinement endormie à toutes les choses extérieures et à elle-même. Elle ne peut penser à rien. Elle ne sait, ni ce qu'elle aime, ni ce qu'elle veut. Elle ne vit qu'en Dieu.

On respire à peine durant cette effusion, on reste sans mouvement, et la défaillance peut être assez profonde pour que l'on croie la personne morte (léthargie qui permet sans doute à la partie aromale, odique ou astrale de l'être de se dégager du corps).

Le démon ne peut affecter l'âme en cet état, et celle-ci conserve la *certitude* d'avoir été unie à Dieu. Elle sent que Dieu — la Vie supérieure et universelle — est en nous et en toutes choses, par présence, puissance et essence.

L'âme est alors libérée de tout attachement aux parents, aux amis, aux biens de la terre. Elle n'aspire qu'à souffrir pour Dieu et à quitter ce monde qui lui cause du dégoût.

Mais il ne faut pas croire qu'elle jouit désormais d'une paix perpétuelle et délicieuse. Aussi verse-t-elle d'abondantes larmes parce qu'elle n'est pas encore parfaitement soumise à la volonté divine.

L'union préalable de conformité à la volonté de Dieu est nécessaire pour arriver à l'*union* surnaturelle précitée. Et son signe consiste dans la charité intégrale et vécue, dans l'amour absolu du prochain.

L'union ne fait point que l'âme ne puisse encore retomber par la suite. Il n'y a pas sécurité dans cette cinquième demeure et le démon attaque violemment les âmes qui ont obtenu cette faveur. Mais Dieu les soutient et les éclaire. Les souffrances endurées par les personnes ar-

rivées à ce degré, et avant qu'elles n'entrent dans la sixième demeure — état de fiançailles avec Dieu — sont extrêmes, rapporte Sainte-Thérèse. Ce sont des maladies, des déchirements des liens intérieurs qui rattachent l'âme au corps (le corps spirituel éthéré au corps physique, selon les théosophes), persécutions des confesseurs et railleries des amis qui croient à la simulation de sainteté et à la folie ; des luttes terribles avec les démons (c'est-à-dire avec les tendances inférieures qu'il faut grouper autour des idées supérieures), un broiement et une torture de l'âme.

Lorsqu'elle a pénétré dans la sixième demeure, l'âme a des ravissements, même sans être en oraison.

Le ravissement de l'esprit consiste en un vol impétueux. L'âme est peut-être alors séparée du corps ; elle est hors d'elle-même et Dieu, dans le *monde nouveau* où il la transporte, lui découvre alors des choses admirables par des visions imaginaires (vue extra-sensorielle, vision par les yeux internes des idées mises en mouvement par l'Inconscient, mais objectives néanmoins pour le sujet) et intellectuelles (mode de connaissance des choses divines en dehors de toute expression verbale).

Les personnes qui subissent le vol de l'esprit ressentent un vif effroi du phénomène de la séparation. Leur corps est parfois entraîné dans ce mouvement et s'élève de terre...

L'âme rapporte de ces ravissements une connaissance élevée de Dieu, un sentiment de profonde humilité et un souverain mépris pour toutes les choses de la terre.

Les visions obtenues dans cet état lui restent gravées dans la mémoire et elle ne perd plus les joyaux de vertus que Dieu lui a octroyés. Des transports de joie et une *oraison spéciale* causent à l'âme, en cette demeure, une exaltation, une *jubilation spirituelle* inouïes. Les personnes poussent des cris de joie, semblent atteintes de folie, comme Saint François d'Assise, Saint-Pierre d'Alcantara, aux yeux des spectateurs.

L'âme est alors comme quelqu'un qui a beaucoup bu ou dont l'imagination est possédée par une idée fixe indéracinable. Elle n'éprouve plus, à ce degré d'union, la peur de l'enfer ni des châtiments.

Mais elle peut encore appréhender parfois, quoique rarement, de perdre Dieu.

A la septième demeure ou septième degré, Dieu introduit l'âme dans son propre appartement par une vision intellectuelle. Elle a la vue habituelle des trois divines Personnes de la Sainte Trinité, assure Sainte-Thérèse.

Le mariage spirituel s'effectue dans cette demeure. Jésus apparaît au centre de l'âme par une vision intellectuelle plus délicate encore que les précédentes.

Dieu lui révèle alors la gloire du Ciel et *l'esprit de l'âme devient la même chose avec Dieu* comme l'eau d'un ruisseau entrant dans la mer se confond avec elle.

Ce sont les véritables liens du mariage ; les fiançailles sont dépassées. Jésus est maintenant tel que l'époux qui se plaît avec son épouse. Le Bien-Aimé étreint son amante. Le corps n'est plus rien et l'esprit est un en le Père et le Fils

comme Jésus est un en son Père et son Père en Lui.

L'âme, après le mariage spirituel, subit encore des fatigues, des peines, des tribulations, mais cela ne lui enlève pas la paix intérieure.

Néanmoins elle n'est pas assurée de son salut ni de l'impeccabilité, chose assez imprévue ! Dieu et l'âme, en cet état d'amour parfait, jouissent l'un de l'autre, selon les paroles de Sainte-Thérèse.

Saint-Jean de la Croix, qui fut le premier carme déchaussé de la Réforme de Sainte-Térèse et le directeur spirituel, le confesseur et l'ami de la fondatrice du Carmel rénové, expose dans son œuvre remarquable : *Cantiques — la Vive Flamme d'Amour* (1) des vues plus philosophiques et libres que celles de sa grande compagne.

Il trace le chemin que suit l'âme appelée à se fondre en Dieu qui est sa vie essentielle et qu'elle doit chercher et trouver en elle-même, par ses efforts, ses vertus, ses souffrances, les grands tourments de l'esprit et du corps.

Ainsi atteindra-t-elle un jour la Connaissance intuitive, divine, s'unira-t-elle, d'abord par des fiançailles, ensuite par un mariage spirituel — forme suprême et définitive ici-bas de l'unification mystique — au Principe Eternel, Incréé, et Infini personnifié en Jésus-Christ pour les chrétiens, image de Dieu, Verbe, Sagesse du Père.

Mais la connaissance et la possession de l'In-

(1) Il est également l'auteur de *La Nuit Obscure de l'Ame* et de *La Montée du Carmel*.

telligence créatrice ne peuvent être qu'imparfaites, incomplètes pour l'âme, même unie à Dieu, car Dieu est l'Etre Absolu dont les beautés, les trésors et les puissances sont sans limites, et dont la vie de la Nature n'est qu'un reflet.

Le Monde est le miroir de Dieu, ainsi que Jacob Boehme l'a énoncé.

Saint-Jean de la Croix exprime bien, à l'aide du symbole catholique, l'idée mystique universelle et philosophique de l'Ascède vers l'Unité, l'évolution panthéistique des êtres vers le Principe animateur et émanateur.

Dieu nous constitue et nous sommes, vivons, nous transformons tous en Lui.

Dans le silence, la solitude de notre cœur et de notre mental, nous le découvrons.

La Nature est le reflet obscurci par les passions désordonnées, de son action et de sa force, limitées pour nos sens grossiers par la Matière, point d'arrêt de la puissance divine qui va remonter de ce quasi-néant vers sa Source.

Les moyens de parvenir à l'Union divine sont l'Oraison, la méditation, la contemplation, la pratique de l'humilité, de la chasteté, de l'obéissance, de la pauvreté, l'abnégation totale de notre volonté propre en qui réside le péché suivant tous les mystiques pessimistes — c'est-à-dire l'attrait des jouissances terrestres.

Il faut donc briser notre volonté personnelle, nous soumettre à la volonté universelle de Dieu, en toutes choses.

Cette volonté divine se traduit, dans la vie religieuse et monacale, par la soumission passive aux supérieurs. *Perinde ac cadaver,* proclama Ignace de Loyola.

Certaines âmes recevront, en échange de cet abandon, les grâces de l'extase, des ravissements : la conscience semble sortir du corps, participer à des délices paradisiaques.

D'abord, on l'a dit plus haut, on éprouve une vive frayeur, puis le calme naît et la quiétude s'établit.

On vit alors dans la Force de l'Esprit qui est Dieu, délivré des liens de la matière qui constitue le point mort de l'énergie spirituelle, la limite des tendances centripètes opposées à l'expansion du faisceau des tendances centrifuges.

La dilatation a succédé à la contraction.

Sous l'influence de la chaleur divine, la matière humaine s'est liquéfiée, puis dissociée jusqu'aux degrés les plus subtils, les plus radiants de l'activité interne.

La raison de l'ascétisme, aux yeux des mystiques appartenant aux religions pessimistes, consiste dans la croyance à la nécessité de se délivrer de tout attachement aux formes extérieures, d'échapper à toutes les inclinations et sollicitations naturelles, sources et causes du mal et du péché parce qu'elles engendrent le particularisme, l'égoïsme, l'individualisme de l'être, de la conscience envahie par les représentations sensuelles.

Tout désir, toute volupté constituent donc une coupable illusion, la Chûte ayant son origine dans l'appétence primordiale du principe spirituel : Adam-Eve, pour les jouissances périssables de la matière, sphère inférieure de la Volonté de l'Etre.

C'est ce qu'ont proclamé le brahmanisme, le

buddhisme et la plupart des sectes orientales avant le christianisme.

Schopenhauer aboutit aux mêmes conclusions dans sa philosophie que les auteurs mystiques approuvés par l'Eglise catholique ; la seule différence est que ceux-ci enveloppent du symbolisme mythique confessionnel les idées métaphysiques, les incarnent en des personnes de l'Olympe chrétien.

Le buddhisme, religion athée — en ce sens que Dieu c'est la Substance universelle idéale — échappe seul au symbolisme, exprimant avec précision que l'on parvient au Nirwâna par la renonciation à la vie objective et c'est sur lui que Schopenhauer a basé sa doctrine empruntée au Buddha ainsi qu'à Jésus dont on ne saurait nier la parenté mentale avec le Sage de l'Asie.

Pour atteindre l'Unité, le Centre divin, il faut donc rejeter l'écorce, les enveloppes, la gangue matérielle, corporelle et passionnelle. Il importe de nier le désir, de le supprimer radicalement, et à cette fin, de s'opposer à sa continuation qui réside dans la volupté sexuelle, la génération, par quoi le Monde extérieur ou objectivé, se perpétue.

La vie supérieure, surnaturelle, consistera par conséquent, dans l'impersonnalité, l'absence de tout individualisme physique et moral.

Plus de moi, ni de toi, entre les mystiques, plus de propriété particulière, aucun orgueil, aucune ambition ni vanité spéculatifs ou pratiques, aucune volition opiniâtre issue de l'égoïsme.

La conscience s'absorbe dans la vaste Conscience collective du Cosmos-Dieu qui dépasse et

enrobe la conscience personnelle, laquelle désormais s'ignore, se combine à l'Océan dynamique comme la goutte d'eau qui se jette à la rivière et la rivière à la mer.

Conscience et Connaissance deviennent alors universelles, ont franchi les limites de la Nature élémentaire, ont brisé les obstacles qui, entravant leur marche, s'opposaient à leur essence intuitive, en dehors du temps et de l'espace, formes simplement relatives à notre constitution matérielle et planétaire.

Les états de l'hypnose et du sommeil magnétique, le somnambulisme surtout extra-lucide, les phénomènes de la médiumnité, de la double et poly-personnalité, ceux de la désintégration mentale et de la dépersonnalisation, nous donnent un aperçu de ce que sont les manifestations de l'esprit « désincarné » en rapport avec les milieux anormaux et les autres esprits ou consciences qui s'y trouvent, nous laissent pressentir ce qu'est la vie odique, spirituelle, astrale, inconsciente pour nous humains, supra-consciente pour l'esprit plongé dans le Flux sans commencement ni fin, que les golfes n'emprisonnent plus au milieu d'un lacis d'îles et de rochers.

Les états somnambuliques et magnétiques constituent sans doute, en certains cas, des moyens de communication, de perception et de vision qui permettent à la partie occulte, subconsciente de l'être, d'entrer en relations avec les plans supra-normaux de la Nature.

Le mysticisme théologique ou théistique les emploie sans s'en rendre compte ou bien les condamne comme d'ordre satanique.

Le mysticisme naturaliste s'appuie sur eux,

les étudie, les considère comme des facultés, spéciales et méconnues, de l'homme intérieur.

Beaucoup d'extases du mysticisme, sinon toutes, *dérivent de l'extase hypnotique.*

La science et la psychologie ramènent donc au mysticisme naturaliste les faits mystiques quels qu'ils soient.

Car la Nature englobe tout. Il n'y a point de Surnaturel, mais il existe des sphères, des plans innombrables de la Nature universelle, fille consubstantielle de la Connaissance qui est Dieu.

Tout le médiumnisme appartient au mysticisme naturaliste, ainsi que ce que l'on nomme le Spiritisme.

L'Occultisme est un essai de synthèse de ces phénomènes, en apparence merveilleux, qui ne sont que la science inconnue et, peut-être, *pour nous,* inconnaissable.

L'Occultisme scrute, explore le domaine des Forces Inconnues, mystiques puisqu'elles dépassent notre nature, et il cherche à faire rentrer dans la conscience humaine, à y fixer, tout l'Inconscient qu'il peut atteindre et conquérir. L'évolution résulte de ces acquis progressifs.

L'Occultisme est un sesai de synthèse de ces faits encore presqu'incompris en raison de leur complexité et de leur délicatesse, mais souvent il manque d'assises, s'aventure trop dans le champ des hypothèses vagues, et tombe alors à son tour dans le mysticisme d'une foi aveugle, bien que ce mysticisme soit plus rationnel que celui des religions qui prétendent asservir la raison et l'intelligence à la croyance théologique et aux représentations anthropomorphiques.

Sainte-Thérèse, en dépit de ses dons magnifi-

ques, n'a pu échapper à la tyrannie des idées dogmatiques qui ont certes paralysé l'essor de son esprit, à maintes reprises.

Saint-Jean de la Croix, du moins dans son livre : *La Vive Flamme d'Amour*, a poursuivi son vol. Il rejoint les cîmes étincelantes du grand mysticisme sans étiquettes auquel appartiennent aussi Ruysbroeck l'Admirable, Tauler et Novalis.

Swedenborg, plus amusant que grave, eut parfois des presciences entremêlées de folles visions, à travers lesquelles on a peine à glaner quelques idées de valeur.

Parmi les modernes, Eliphas Lévi, Cahagnet, Stanislas de Guaita, le Docteur Paul Gibier, Carl du Prel, Paul Sédir, etc., laisseront une œuvre non sans grands défauts certes, mais puissante, divinatrice, hardie et grandiose.

Leur idéalisme atteint ces cîmes neigeuses où le Soleil éclate et s'irradie du feu de diamants translucides.

Le Dogme et Rituel de Haute Magie (1), *La Clef de la Magie Noire* (2), *l'Analyse des Choses* (3), *La Magie Naturelle* (4), renferment des chapitres impérissables.

On classera parmi les philosophes mystiques naturalistes : Plotin, Platon, Spinoza, Hégel, Fichte, Schelling, Hartmann, Schopenhauer, Auguste Comte, qui, sans négliger l'intelligence et la raison critique, accordent une large et belle part à l'Intuition, à la Conscience universelle dont les lumières pénètrent dans l'âme par

(1) Par Eliphas Lévi. — (2) Stanislas de Guaita. — (3) Docteur Gibier. — (4) Carl du Prel.

la Contemplation, la prière et la recherche scientifique désintéressée, l'Art.

Les mystiques de génie sont des artistes, des créateurs qui sacrifient tout à leur idéal sublime. Ils rayonnent de la flamme de l'inspiration qui éclaire les pensées supérieures d'une lumière aveuglante. Ils s'incorporent à elle dans un transport si soudain qu'il anéantit les facultés logiques embrasées et consumées par le feu dévorant.

Ils pénètrent, grâce à leur exquise impressionnabilité de névrosés, au sein d'une Nature qui est l'indéfini prolongement de la partie si limitée de la nature terrestre, qui la dépasse en l'enveloppant.

Aussi toutes les révélations des mystiques, des théosophes, des illuminés, des spirites, offrent-elles ce même cachet de symbolisme imprécis et enthousiaste, d'amour exalté.

Ceux qui ont été admis aux mystères de la Révélation, d'Eleusis et d'Isis, ne trouvent pas les mots qui répondent à ce qu'ils ont admiré, aimé, deviné, perçu et senti de radieux, d'infini, grâce à leurs sens intérieurs et immédiats.

En effet, que pourrait dire un insecte rampant sur la boue qui, tout à coup, contemplerait le spectacle de la Terre, emporté par le vol d'un papillon ou d'un oiseau ?

Ce balbutiement des mystiques n'est autre chose que l'impuissance où ils sont d'exprimer des *choses non spécifiques* qu'ils entrevoient dans l'éclair certain d'une intuition illuminant un instant les sphères nouvelles, *autres*, supranormales, dans lesquels ils pénètrent sans pouvoir les comprendre réellement — et qui leur

sont incompréhensibles dès qu'ils ont réintégré leur conscience personnelle.

Les récits des grands mystiques, des illuminés, sont donc forcément un mélange de *vérités* supérieures, *directement* perçues et d'*erreurs* qui proviennent de l'amalgame impur, de l'imbrication fatale des concepts dans le cerveau.

Les concepts transforment les idées intuitives et inconscientes en raisonnements, en un enchaînement logique d'images et de mots humains soumis à la cérébration héréditaire et acquise, donc variable avec les individus.

Or, le foyer de l'Univers est au-dessus, en dehors, de toutes ces constructions psychologiques restrictives, approximatives et simplement adéquates aux cerveaux qui les édifient.

***

L'Ascétisme ressortit plus spécialement au mysticisme théistique, car en dehors de la part de justesse qu'il renferme (le silence, la solitude, le recueillement profond et prolongé, les jeûnes qui affaiblissent le corps et prédisposent l'âme à s'en dégager, à recevoir des impressions occultes, les pénitences, les souffrances volontaires : discipline, cilices, etc..., les mortifications de la volonté et des sens qui brisent l'orgueil, l'égoïsme, provoquent des états subliminaux ; le régime végétarien, etc..), il constitue un moyen puissant de discipline pour les églises et dans les couvents.

L'Ascétisme, toutefois, n'a pour but que de

délivrer l'âme des liens terrestres, parce que la Terre est impure et ses formes de vie impures.

Toutefois, il ne doit être que provisoire.

Il est consenti en vue d'un gain futur qui sera perçu sous l'ensemble enivrant de délices inouïes, de béatitude inexprimable, de plaisirs surnaturels et d'amour ineffable,auprès desquels ne sont que néant tous les bonheurs transitoires, les voluptés les plus raffinées et charnelles d'ici-bas.

Le mystique troque le bonheur terrestre si court et médiocre contre l'éternelle joie céleste pareille à un songe délirant.

Ne serait-il pas moins méritant, au point de vue de la froide morale que les gens qui sont vertueux, sans aucun espoir de récompense ?

L'ascète, au fond, croit faire un « bon marché ».

* * *

Le mysticisme naturaliste, lui, ne supprime point radicalement l'amour sexuel.

Il le sublime, estimant que, seuls ceux qui ont sciemment décidé de renoncer à la vie sur le plan matériel terrestre, ont le droit de s'y soustraire.

Il ne fait pas de la chasteté, de la continence, une obligation sanctionnée par les menaces de l'enfer, d'une perdition éternelle et de la colère divine.

A l'ascétisme, négateur des lois naturelles, il préfère l'effort constant et conscient vers l'équilibre physico-psychique, vers le Savoir et la Connaissance.

Il n'exige pas de ruiner le corps, mais il conseille de le dompter, de le dominer, d'harmoni-

ser les passions pivotales, les diverses facultés qui concourent au même dessein.

Au célibat, derrière lequel s'abritent trop souvent de honteuses compensations, il préfère l'union noble et féconde de deux âmes qui s'attirent, se complètent dans l'androgynat reconstitué et se perpétuent dans l'enfant.

Sans doute celui qui a vaincu le désir sexuel s'est fermé à jamais les portes du retour ici-bas — mais téméraire héros n'expiera-t-il point sa monstrueuse ascension qui le laisse, éternel solitaire, sur un sommet glacial et vertigineux ?...

*
* *

La *Bhagarad-Gîta* est l'écrit le plus sublime du mysticisme rationnel et naturaliste. Il expose le summum de la sagesse brahmanique : l'homme s'unit à l'Unité par le Savoir, la Connaissance, sans abandonner jamais le chemin de la Science, sans sombrer dans les précipices de la folie mystique, de l'inconscient ténébreux, etc...

Je ne connais pas d'ouvrage plus pur, plus suave et plus profond sur l'union avec Dieu.

L'homme s'identifie réellement avec le Principe Idéal de l'Univers.

Pas d'ascétisme, ni de discipline étroite et cruelle. Un sentiment exquis de l'Amour, une tendresse de la Nature et de tous les êtres.

« Que tous les êtres soient heureux ! », telle est la seule religion. La béatitude s'acquiert, à la suite des métempsycoses, par le renoncement éclairé, nettement consenti et estimé opportun par l'esprit, aux jouissances terrestres, au savoir vain du Monde.

Il ne s'agit point d'obéir aux ordres capricieux d'un Dieu jaloux et extérieur, mais de développer sa conscience, sa raison, son esprit jusqu'à la contemplation suprême, qui pénètre par delà la Nature naturée et introduit au sein inépuisable de la Nature naturante.

L'être, alors, a rejoint son Principe éternel.

*
* *

Par contre, le mysticisme dérivé des religions positives, des dogmes qu'elles imposent aux croyants, restreint toute intelligence, détruit la raison, méprise ou ignore la Science, s'élance dans l'arbitraire puisqu'il admet et voit le miracle négateur des lois universelles inflexibles.

Seule l'intuition régit l'âme et les élans des mystiques; leur conscience passive ne sait dépasser les enseignements théologiques.

Etant gouvernés, dans les cloîtres ou ailleurs, par les directeurs de conscience, les confesseurs-prêtres, les mystiques n'orientent leurs impressions, leurs visions, que selon la ligne traditionnelle et traditionaliste.

S'ils s'en écartent, vite les théologiens les ramènent au chemin « classique » ou bien expliquent et commentent les hardiesses des mystiques à l'aide des textes seuls reconnus orthodoxes.

Au fond,tout mysticisme aboutit au panthéisme, par l'union absolue avec Dieu et la Nature supérieure.

François d'Assise serait proche du buddhisme. Sainte-Thérèse, Jean de la Croix et cent autres montrèrent des velléités parfois hétérodoxes,voi-

sines des assertions orientales, des soufis, des yoguis.

Mais les confesseurs veillaient, puis les théologiens. Ils s'empressèrent de codifier, à la mesure et à la convenance de l'Eglise catholique, les révélations de ces mystiques.

D'ailleurs, l'âme de ces grands visionnaires était toute imprégnée du catholicisme. Ils ne pouvaient donc guère qu'extérioriser les images et les symboles de cette religion en laquelle ils avaient foi.

De même, dans le sein des autres confessions. Les mystiques objectivent la floraison de leurs cultes respectifs.

C'est parmi les esprits plus indépendants, parmi ceux qui sont libérés de l'entrave étroite du dogmatisme, que l'on découvre les vastes aperçus du mysticisme naturaliste.

Ce mysticisme part de la Nature, s'appuie sur ses lois, évite ainsi les anthropomorphismes des précédents. Il nie les miracles car il sait que le déterminisme est rigoureux.

Il apparaît franchement panthéistique, car il reconnait l'identité, l'unité de la Conscience Universelle. L'homme s'unit à l'Etre — à Dieu — mais aucun homme spécial n'est le seul Dieu et Dieu ne s'incarne en aucun homme unique et privilégié. C'est l'esprit divin qui est incarné dans l'humanité, qui ne fait qu'un avec l'esprit intime de l'humanité, car l'Etre est en tout et partout. *Un le Tout.*

Tous les hommes purs sont fils de Dieu.

C'est le mysticisme de tous les ésotéristes, de tous les hermétistes, gnostiques, théosophes.

C'est la moëlle du brahmanisme et du buddhisme, du christianisme libre.

A travers les obscurités, les étrangetés, on le retrouve chez les alchimistes, les rose + croix, les illuminés des diverses écoles, Jacob Boehme comme Swedenborg, comme L. Cl. de Saint-Martin, comme Gichtel, le manifestent.

La signature, la correspondance des choses, le symbolisme astrologique, l'hylozoïsme, en constituent le fond invariable.

C'est la voix intime, cachée, de la Nature, qui s'élève doucement, qui chuchote et se devine. C'est le langage des choses merveilleuses, la manifestation de l'influx divin mais naturel qui circule partout et toujours, allant de haut en bas et de bas en haut, involuant et évoluant.

Ou plutôt il n'y a point de lieu, de direction.

C'est la voix du Centre et de l'Abyme !

***

Le problème de la permanence de l'être après la mort n'a reçu aucune solution satisfaisante de la part des mysticismes théologiques.

La croyance à un paradis et à un enfer, considérés comme lieux définitifs assignés par un Juge aux individualités méritantes ou coupables, demeure l'apanage des visionnaires qui ne reflètent que les images les plus violentes de leur foi.

Le brahmanisme et le buddhisme confessionnels ne produisent aussi que des puériles « révélations » sur l'Au-delà, malgré les origines hau-

tement métaphysiques de leur enseignement primordial.

On ne trouve guère d'hypothèses dignes d'intérêt que chez les illuminés, disciples de la Théosophie et de la Philosophie d'Hermès, héritiers des antiques initiations.

L'immortalité se revêt d'apparences plus plausibles. Une série d'expériences d'ordre scientifique se groupent en faisceaux. Les médiums servent de sujets d'observations.

Plongés dans le sommeil de l'hypnose profonde, ils semblent bien réellement dégager, sous l'influnce de passes magnétiques, ou spontanément, un fantôme odique connu des adeptes sous le nom de corps astral, de double, de périesprit.

Cette *aura* constatée par le baron de Reichenbach, par de Rochas, par Gibier et tant d'autres moins célèbres, constituerait la modalité radiante de notre être, une forme moins matérielle et douée de facultés spéciales, supérieures à celles physiques, et donc supra-normales.

A la mort, ce corps fluidique serait le véhicule de notre existence sur un plan élevé à la quatrième dimension.

Il serait susceptible de se manifester aux sensitifs, aux voyants, et même de se matérialiser jusqu'à un certain point.

On pourrait ainsi concevoir une foule de phénomènes psychiques, des communications entre les esprits désincarnés et nous, humains incarnés.

Le mysticisme naturaliste nous fait concevoir sans abandonner le terrain du positivisme, la possibilité d'accorder une certaine créance aux

affirmations des visionnaires qui prétendent pénétrer dans des milieux très différents du nôtre, quoiqu'analogues sous quelques rapports et soumis à des lois particulières telles, par exemple, que la pénétrabilité de la matière, son intégration et sa désintégration sous l'influence de la Volonté, la jouissance de facultés dont l'état somnambulique nous offre un aperçu : voyance, clairaudience, perception de l'avenir, télépathie, etc..

Le spiritisme, l'occultisme, dans les quelques phénomènes positifs qu'ils présentent, constitueraient la manifestation de la zône-frontière entre notre monde limité, physique, lourd, et l'autre, celui des espaces indéfinis, immatériels presque, subtils et éthérés.

L'Evolution d'ailleurs, régirait la hiérarchie de ces innombrables lieux où nous serions attirés, suivant la puissance de nos affinités et de nos facultés acquises ou développées, par les séries de transformations, d'incarnations et de réincarnations.

Bien certainement ces concepts ne sont encore que des hypothèses, aux yeux surtout des « savants » traditionnalistes, matérialistes, étroits, qu'aveugle un positivisme aussi mal compris que puéril.

Néanmoins, les découvertes effectuées ces dernières années en ce qui concerne les forces invisibles, les rayons X, Gammâ, Bêta, les états radiants de la Matière, ont prouvé plus que jamais la relativité de notre orgueilleux savoir.

La Nature s'étend, immense, indéfrichée par nous, au-dessus de nos acquisitions, elle dépasse nos efforts, elle nous déborde.

Nous sommes ici, semblables à des poissons enfermés dans une rivière ou un fleuve, à des insectes prisonniers dans un boyau souterrain.

Tandis que nous ergotons et que nous nions ce que nos yeux ne voient point, la Vie grouille au sein de l'Infini et le Soleil polychrome entraîne nos gravitoïdes dans sa course sans but et sans fin.

II

PRIERE ET RELIGION

L'homme doit s'habituer à considérer d'un œil égal le cours de la vie, à supporter avec la plus grande tranquillité possible les événements changeants d'une existence toujours courte et précaire, soumise aux accidents innombrables, à l'adversité, aux chagrins, aux déceptions, aux deuils, davantage encore qu'aux félicités incertaines.

Il importe de conserver, en toute occasion, une attitude noble et fière, exempte d'orgueil comme d'indifférence, de passivité comme de lâcheté.

Rien ne sert de railler le sort ou de gémir devant un Dieu ainsi qu'un chien qui lécherait la main qui le frappe dans l'espoir de flatter et d'adoucir un maître cruel.

C'est la sérénité qu'il convient d'atteindre, la résignation haute et digne à la fatalité inexorable des lois, à la brutale emprise des forces inférieures, afin de les dominer par l'esprit lorsqu'on ne peut lutter contre leur violence déchaînée.

La foi élevée en un Principe Intelligent, en une vaste Conscience infiniment supérieure à

notre misérable petite conscience réfléchie, et qui dépasse l'Univers matériel, Essence accessible à l'intuition, à la croyance large et profonde, Nature naturante en partie connaissable par la science idéale issue du positivisme, cette foi permet à l'âme de rester maîtresse d'elle-même dans toutes les circontsancse de la vie — et en face de la mort.

L'esprit triomphe des forces primitives,la pensée tend à la Connaissance de plus en plus pure et parfaite, c'est-à-dire dégagée des contingences génératrices de ce que nous appelons la chance et la malchance.

Le but de l'esprit doit être de combiner les énergies qui l'assaillent, l'enveloppent, de les équilibrer harmonieusement, de faire évoluer la matière ambiante, le système organique de son individualité jusqu'à l'identification de cet ensemble avec l'Idée directrice dont son âme et son esprit sont le reflet.

Chaque organisme constitue une hiérarchie d'êtres inférieurs qu'il groupe et qu'il régit.

Astres, cellules, atomes, suivent la même loi d'attraction et de gravitation : *Le Même est dans Tout.*

Notre existence est donc une lutte incessante entre des tendances contradictoires qu'il s'agit de grouper et de coordonner en vue d'une œuvre qui nous dépasse et nous échappe : Le Grand-Œuvre de l'Etre.

Nous jouons un rôle chacun, et ce rôle est facilité, sinon éclairé, par la Prière.

La Prière est utile. Elle est indispensable.

Non pas la prière servile, verbale, intéressée,

qui reste stérile et vaine dans son égoïsme enfantin.

Mais la Prière conçue sous forme d'oraison jaculatoire, c'est-à-dire d'effusion, d'amour, de foi, d'espérance — cri d'admiration que nous arrache la Beauté — de méditation et de contemplation.

Elle est l'élan fécond et sublime de l'âme vers Dieu et de l'esprit vers la Connaissance de tout.

Cette Prière capte les forces supérieures, les assimile à notre être qui éprouve tout à coup une sérénité enivrante.

On plane.

La Nature des choses apparaît dans sa majestueuse splendeur. Un air léger vous environne, des nuances chatoyantes enchantent le regard. La laideur et le mal ont disparu sous un brouillard ténu qui s'enrichit de rose, d'azur, de lilas, de vert tendre et de pourpre.

On ne veut plus rien, on ne regrette plus rien, on ne sait plus rien. Ou plutôt c'est la *certitude* qui remplit de bonheur l'esprit transfiguré participant à l'infini et à l'éternité, ravi dans l'adoration et l'amour.

Il est évident que la prière ne changera pas l'ordre des choses.

Nous montons vers Dieu, il descend vers nous, parce que nous sommes Lui tout en l'ignorant.

Il y a interpénétration des sphères, le point

central est l'Unité autour de qui gravitent les antagonismes apparents.

Ce point peut être conçu, comme la Source, située hors du Temps, de l'Espace et de la Matière qui en dérivent.

Il est le Brahman ou le Nirwana, le Neutre, le Néant à nos yeux, le centre de la vraie Essence en réalité.

C'est ce que veut atteindre la mystique, mais elle ne peut ni ne doit faire abstraction des côtés du Triangle, car nul être n'arrive, étant parcelle du divin, à subsumer en lui l'Infini.

Ici-bas nous devons *comprendre* et *sentir*.

Aussi la Science est-elle le fondement de l'Illuminisme. Mais elle en est éclairée et réchauffée.

Le *cœur* et l'*esprit* concourent à entretenir l'organisme.

La Substance est Immanente et Transcendante, l'Espace, le Temps, sont des attributs de la Substance, ainsi que la Matière.

*
* *

La Science, la Philosophie, la Poésie, l'Art, sont les voies qui conduisent l'homme à son apogée terrestre en lui ouvrant le chemin de la vraie religion ; celui de la vie éternelle succédant à celle-ci transitoire et si bornée.

Ces quatre branches constituent la synthèse de la Nature. Elles fleurissent sur le même tronc.

La Science seule serait sèche, la Philosophie sans assises, la Poésie sans ampleur, l'Art sans relief ni sens supérieurs.

Il faut que la Science reçoive de la philosophie le commentaire aux lois qu'elle démontre, que la poésie et l'art viennent élargir et illuminer les concepts.

L'Astronomie mathématique reste froide, mais combien l'Astronomie physique apparaît séduisante dans la description du Ciel étoilé, des autres planètes et soleils multicolores, doubles et triples.

L'évocation de ces milieux autres, des beautés qu'ils laissent entrevoir, constituent un charme intellectuel qui relève autant de la poésie et de l'art que de la science.

Ou plutôt ces trois Grâces s'unissent pour enthousiasmer notre esprit.

Il en est de même en histoire naturelle : la Paléontologie, la Cosmogonie, la Géologie avec leurs séries d'âges et d'êtres anciens, forment un domaine où, tour à tour, peinture, poésie, musique même (les grands orages des époques antédiluviennes), science rigoureuse enfin, sont liées.

Quelles belles visions que les étapes de l'Evolution de la Terre !

En Chimie de même : le monde des Atomes, soleils et planètes de l'infiniment petit, le jeu des ions et des électrons gyrant, gravitant les uns autour des autres, sujets à un bombardement incessant sous l'action de l'énergie...

Imaginons-nous les lois de l'affinité chimique des atomes et des molécules, leurs sympathies et leurs antipathies se traduisant par l'attraction et la répulsion.

Toute cette vie ardente de la Matière animée par les Forces puissantes, par l'Ether électrique dont elle dérive par degrés de compaction, quel

sujet inépuisable de contemplations profondes et de rêveries où l'Art tient sa place !

Songeons à l'harmonie musicale de ces vibrations innombrables, à l'étrangeté de ces existences invisibles pour nous, mais qui renferment certes, en un millionnième de seconde et en un millionnième de millimètre, des agitations, des fièvres, des espoirs, des désirs analogues sans doute aux nôtres.

Toute une histoire de mondes peut et doit se jouer parmi les atomes comme parmi les Astres de l'Espace.

La Physico-Chimie, la Dynamochimie nous révèlent donc de superbes sujets de pensée, de science, de philosophie et de poésie.

Nous plongeons par elle au sein de la Matière s'étendant dans l'Espace et se succédant dans le Temps.

Ces trois concepts, attributs de la Substance immanente font justement que Dieu est à la fois *transcendant*, c'est-à-dire, hors et au-dessus du Temps, de l'Espace et de la Matière qu'il surpasse et immanent puisqu'il se déroule en quelque sorte sous l'aspect d'Univers, de Nature : Le Kosmos.

Dieu est au-delà de la Nature et il est aussi la Nature.

Cela nous paraît contradictoire, uniquement parce que les concepts de Matière, Temps, Espace, qui nous sont imposés par l'ordre des idées et des choses, sont des termes plus ou moins relatifs à notre intellect.

Leur sens réel, leur essence, nous l'ignorons.

De là les antinomies et contradictions.

Mais pour l'Etre pur, éternel, seul le Présent

existe. Son corps se fragmente en évoluant dans les attributions spatiales et successives qui conditionnent l'état, le devenir des individualités, de tous les êtres.

Là gît l'Illusion, la Maya, dont nous nous délivrons par la Sagesse, la Connaissance, la mort.

Alors nous voyons que l'*Unité* existe seule en réalité, que les dimensions sont illusoires, ainsi que les limitations, les personnalités, etc...

La Matière est la réaction de la Force, l'Espace son extension, le Temps son intensité quantitative.

Ce que nous nommons Matière n'est qu'une apparence, à laquelle on accorde à tort une réalité presque absolue. Aujourd'hui, on arrive à la résoudre en énergie, grâce aux moyens de la Chimie.

De l'état solide, elle devient liquide, gazeuse, subtile, radiante. Elle se transforme en électricité, fluide émané de l'Ether lequel donne naissance à la Matière par ses vertex condensés et compacts d'ions et d'électrons.

*
* *

ORAISON DOMINICALE

Notre Père qui es aux Cieux, Toi qui es Celui qui Est, que ton Nom soit glorifié à travers l'Infini, à travers les Etoiles, à travers les Astres, à travers tout ce qui vit et tout ce qui pense, tout ce qui existe, à travers l'Univers entier.

Que ton Règne arrive, que ta Volonté s'ac-

complisse sans murmure sur la Terre comme sur les planètes supérieures de l'Espace.

Accorde-nous à tous le pain quotidien et intellectuel.

Pardonne-nous nos fautes, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Ne nous abandonne point aux tentations, aux vices, au mal, aux basses séductions, ô Toi qui es l'Idéal vivant ; délivre-nous des plans inférieurs et reçois-nous en ton Sein.

Ainsi soit-il !

*
* *

PRIERE-ORAISON

Etre des Etres, Substance Eternelle et Infinie, Toi qui es Celui qui Est, Toi dont tout provient et à qui tout retourne, qui nous constitue, en qui nous sommes et vivons — Père Universel, Idée, Pensée de la Nature, Esprit pur, Connaissance Pure, je t'adore dans toute la Nature, à travers les Astres, dans l'embrasement des Soleils, dans l'éclat adamantin des Etoiles, dans la lueur bleutée de la Lune, dans la flexibilité des végétaux, le parfum des fleurs multicolores, la variété des insectes, la grâce des formes et des contours ; je t'adore, Puissance formidable et perpétuellement féconde, dans les minéraux divers et les animaux de toute sorte, instruments et organes de ton Corps sans commencement ni fin; je te salue dans le lever et le coucher radieux du Soleil, dans les nuages, le bruit de la mer, le

murmure des sources, la sérénité des lacs, le calme des marais, le recueillement des forêts, le silence de la campagne, la solitude des montagnes, le sommeil des plaines, la profondeur vertigineuse des gouffres, l'immaculée pureté des neiges et des sommets.

Dans le plus chétif brin d'herbe, dans la plus humble manifestation de vie, au sein des mousses fauves, dorées ou roussies, parmi les landes et les bruyères, dans l'odeur de la Terre et le parfum des airs, je vois, je proclame tes harmonies, tes beautés inimitables.

La voix des ouragans, le bruit du tonnerre, le déchaînement des éléments traduisent encore les effets de tes lois inconnues.

Du chaos apparent doit surgir le calme de ton ordre, car en Toi-même tu n'es qu'ineffable amour, quiétude exquise, rêve sans nom !

Nous sortirons une fois du lourd sommeil qui nous accable et appesantit nos paupières emplies des larmes de la souffrance et de la nostalgie ; nous nous éveillerons à la lumière diaphane et nacrée de tes Jours, ô mon Dieu, et le songe léger viendra remplacer en notre âme le cauchemar de la vie terrestre.

Adieu, sans doute, affres de la lutte barbare, des crimes, des souillures.

Salut à toi, ô Espérance, dont la phosphorescence éclaire notre froid tombeau !

SPERO ET AMO IN STELLAS

III

DE DEO

Il est vain de rechercher les origines et les fins de l'Etre et de l'Univers. C'est là l'Inconnaissable.

L'Etre ne peut être conçu que comme Substance Unique d'essence identique, illimitée, éternelle et infinie, en ce qu'Il est hors du Temps, de l'Espace, de la Matière, formes de notre connaissance et modalités subséquentes de cet Etre.

Mais l'Etre, dont nous sommes issus, qui nous constitue tous, dont nous sommes donc les parties, doit aussi être conçu, sous ce rapport, comme étant *en même temps, toujours,* dans la Matière, dans le phénomène, et par là il apparaît comme limité, soumis au développement, au devenir, à l'évolution, aux lois naturelles, cosmiques.

Ces deux aspects de l'Etre sont indissolubles. Il se produit ceci qui semble paradoxal à notre intelligence en raison de ce qu'elle est renfermée dans les bornes étroites du plan physique — que Dieu, (pour donner ce nom générique à la Substance) est à la fois un et multiple, (de par les formes innombrables prises par la Vie qui est comme sa projection prismatique) agissant, passif et immuable, immanent et transcendant, fatal et libre, inconscient presque et connaissance pure, etc., selon qu'on le considère au point de vue du phénomène ou du noumène.

L'Univers peut être considéré comme étant un

vaste organisme, indéfini, qui forme le corps de l'Etre.

Des lois nécessaires, du domaine de la fatalité ou du déterminisme, le régissent, nous le savons.

A nos yeux, il évolue, c'est-à-dire qu'il présente un développement allant de ce que nous nommons matière aux dérivés les plus élevés de l'intelligence.

Autrefois on eut dit, de l'inconscient inorganique au conscient organique.

Mais la science, jointe aux intuitions des anciens mystiques naturalistes, a montré à notre regard plus clairvoyant, que l'inorganique et l'organique, en réalité, ne sont que des frontières créées par nous.

La Matière n'est certes ni morte, ni inconsciente.

Elle vit, les atomes et les molécules des corps chimiques, les tourbillons éthériques des forces, ces premières manifestations de la Vie universelle, sont comme les soleils et les planètes, gyrent, obéissent aux attractions, aux affinités, possèdent une norme à laquelle il serait puéril de refuser son intelligence propre, sa conscience, car au fond il n'y a qu'un seul Etre, une seule Intelligence, une seule Conscience, émanées de l'Etre Pur conçu plus haut, incarnation de cet Etre dans l'Océan universel et par conséquent *Lui-Même* sous les fragmentations infinies — du moins selon notre concept — par lesquelles Il se représente en ce Monde du limité, de l'individualité, de la personnalité.

Mais ces formes éphémères n'appartienent qu'au plan physique. Elles sont une illusion

que la mort ou la transformation incessante doit faire disparaître.

Voilà encore ce que tous les mystiques ont senti et tant qu'il se base sur la science, le mysticisme est l'élan superbe de l'esprit vers Dieu, vers l'Au-Delà des sens.

*
* *

La Substance de Spinoza, en dehors de laquelle rien ne peut être, le Vouloir-vivre de Schopenhauer, l'Inconnaissable d'Herbert Spencer, tout comme l'Etre dont le buddhisme vrai a fait la seule essence du Monde et qui correspond aux principes établis par Spinoza et Schopenhauer — correspondent évidemment à l'idée *positive* de Dieu, puisqu'on ne peut rien supposer en dehors d'eux ; mais la modalité intime de l'Etre, bien que l'Etre soit nous, nous échappe en raison des bornes imposées à notre conscience et à notre vie profondes par les conditions encore élémentaires, étroites et grossières de notre objectivation, c'est-à-dire de la Matière et de ses formes limitatives : notre corps, notre planète, etc...

Donc nous pressentons qu'avec le développement futur de notre conscience, nous participerons mieux à l'Etre, nous en atteindrons d'autres modalités, sans doute indéfiniment, tout au moins sans que les concepts actuels de Temps, d'Espace, puissent y intervenir lorsque notre esprit vivra dans des milieux supérieurs où Volonté et Conscience seront identiques.

C'est pourquoi Dieu constitue, non seulement

l'Etre, la Substance, la Volonté de vivre, puis le Principe pur de la Connaissance — *le Néant du monde physique* — mais en quelque sorte *la Somme de l'Etre, l'Etre des Etres.*

Et de cela nous n'avons aucune notion, car ce concept échappe à toute intelligence proprement dite, cette négation suprême de la Vie qui constitue le Nirwàna se réalisant en Unité, Identité des contraires, Sérénité *divine* que tous les mystiques ont adorée et pressentie.

Dieu ne peut sérieusement être conçu comme une personne, comme un être doué de nos facultés et affligé de nos désirs, de nos passions, de nos vices.

Car tous ces états appartiennent aux sphères inférieures de la gestation du Monde.

Là sont les êtres qui se dégagent lentement du lourd joug de la bestialité, sous l'éperon des peines et des luttes.

Soumis au domaine de la Nécessité, ce n'est pas un dieu qui les châtie, c'est leur conscience même qui les fait souffrir, les éduque ou les rend joyeux.

Ce sont leurs actions qui réagissent, ce sont les accidents divers qui se multiplient, entraînant les êtres dans un dur engrenage.

L'enfer est là, il est en nous — et le Ciel aussi.

Dieu, c'est-à-dire la Substance Universelle, se trouve comme emprisonné là par la force de la Vie, de la Volonté tumultueuse et farouche.

Mais Il apparaît dans l'essence de tous les êtres et plus l'Evolution s'affirme, plus l'Etre devient pur et pure harmonie.

Conscience unique et infinie du Monde, Dieu *est en nous* et Il *devient* donc ainsi avec nous.

Nous rejoignons par le dedans ce noyau de la Vie, en abandonnant les scories.

A un moment donné de notre existence, après les cycles d'incarnations, c'est donc par une sorte de grâce, c'est-à-dire par une vraie illumination de savoir réel et de sagesse, d'extase, que Dieu agit.

Son essence qui est en nous revient à Lui, s'unit à cette intarissable Source de l'Univers. La Matière et l'Esprit ne constituent plus qu'une seule attribution.

Ce qu'il y avait de mauvais dans notre volonté égoïste et aveugle, s'est aboli par les douleurs, les expériences et les amertumes des vies successivement offertes et subies.

Notre être s'est épuré, la Connaissance le touche enfin, il *sait* qu'il appartient et participe au principe de l'Univers, dont les individus et les choses ne sont que d'illusoires objectivations.

Notre conscience, alors, abîmée en Dieu, délivrée des contingences, vibre éternellement sous la joie inénarrable de la Contemplation. Loin d'être inerte, elle concentre en elle le summum de la seule véritable Vie.

Quelle est cette existence idéale ?

C'est ce qu'il nous est impossible de savoir, puisqu'elle ne présente plus les conditions de la vie terrestre si mauvaise.

Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que le *principe* ne change point.

Peu importe au fond que l'on considère les *formes* de la vie, diverses, innombrables même.

C'est toujours la même Substance, qu'elle soit

solide, liquide, aériforme, gazeuse, éthérée, subtile, ignée ; que l'on imagine des « âmes », des « esprits désincarnés », etc...

Ces états dépendent des *conditions* où se trouve la Substance principielle.

L'état de gaz, de fluide, de matière, n'est qu'un accident qui ne touche en rien à la nature de l'Etre.

Et la direction de cette courbe est régie par la grande loi de la Nature que nous constatons et appelons du nom d'Evolution.

Les modes de la Matière n'atteignent en rien son Unité, ne l'affectent point, de même que les modes de la Force qui est identique, et nous savons aujourd'hui que Force et Matière se confondent,condensations qui s'engendrent mutuellement.

Le Monisme est la loi du Cosmos, cette Face visible de Dieu.

On ne trouve Dieu qu'au plus profond du Grand Silence

IV

LA VIE, LA MORT ET LES INCARNATIONS

La vie n'est qu'un rêve, un songe continu et coordonné, dont le réveil est la mort.

Le rêve et la réalité ne font qu'un ; ils s'enchaînent, se confondent étroitement ; le sommeil et la veille sont de simples modalités affectant notre personnalité.

Il y a des rêves si précis qu'ils ne sont point dissociables de l'existence coutumière.

On se sent même *mieux* vivre durant ces songes si nets et si *réels*.

Au réveil on a peine à croire qu'ils sont illusoires. C'est que, en vérité, ils nous laissent vivre dans des milieux tout aussi positifs que celui-ci.

Le rêve est peut-être l'état transitoire entre la vie et la mort.

Et nous constatons ainsi qu'il n'y a point de mort.

Les *états* de vie — ou de sommeil — se relient.

Pas de précipice à franchir.

Le mouvement est continu, d'ici à là-bas.

Les milieux se pénètrent.

Cela nous fait également constater que Tout est- Pensée et Mouvement dans l'Univers. Il n'y a que l'Idée et la Pensée, forces éternelles, substantielles.

La Matière est la Pensée objectivée, c'est-à-dire limitée ; elle est un « arrêt » de la force qui se concentre sur elle-même et se cristallise.

« La matière est de la force compactée », selon le monisme idéaliste.

La Force devient Matière.

Il n'y a là qu'une question de relativité, et c'est en ce Cycle du Mouvement que se tranche le nœud gordien de l'apparent dualisme de l'Univers.

*
* *

La Souffrance, c'est l'insoluble énigme avec le Mal. On ne peut émettre que des hypothèses.

Elle est fatale. Tous souffrent ici : plantes, animaux, hommes, minéraux travaillés par le feu, etc...

La souffrance résulte de notre sensibilité aux réactions ambiantes, aux obstacles de la Nature, aux contraintes de toute sorte.

Donc on peut dire que de la souffrance, comme du plaisir, naît et se développe la virtualité des êtres, leur caractère et leur conscience.

Sous ce rapport, le mal est utile, évolutif, puisque d'ailleurs il est *nécessaire*.

Sa nécessité en fait un facteur de la vie.

Il constitue notre jugement sur la valeur, *par rapport à nous*, des phénomènes.

Tous les êtres,toute la Nature aspirent au bonheur. C'est au fond le seul but que poursuit l'âme.

Mais le genre de bonheur que l'on se propose varie avec les individus ; les uns cherchent l'argent, le luxe, l'amour physique, les plaisirs de la gourmandise.

D'autres voudraient la gloire, la passion, l'amour enivrant, mais surtout la joie sereine de la

contemplation, du Beau, la possession du Vrai.

Ceux-là tendent vers la vie supérieure, ils s'approchent, par les évolutions, du monde de l'Idéal.

Mais pour tous, combien le bonheur est fugace ! Il parait comme un songe et s'évanouit de même. Rien n'est plus instable ; on dirait qu'un démon prend un malin plaisir à vous en faire paraître le seul mirage !

Notre existence se déroule, comme si nous n'en étions que les témoins. Tout échappe à notre volonté — ou presque — tous les événements sont tissés comme en dehors de nous et nous attendons ce qui va surgir de derrière la coulisse.

Comme nous sommes *acteurs* et non seulement spectateurs désintéressés, nous éprouvons de vives désillusions, des peines cruelles ou des surprises fortes : séparations, deuils, trahisons, échecs, succès imprévus, etc...

La vie est un drame, une tragédie, une comédie. Nous sommes au théâtre et ignorons la suite des scènes ou des répliques auxquelles nous sommes mêlés.

Le sage *apprend* à rester impassible. D'autant plus qu'il admet la *relativité* du bien comme du mal. Tout au moins l'entrevoit-il. Il sait que ce sont deux modalités, deux antinomies qui se livrent un combat *en nous*, plus qu'en dehors de nous, car pour la Nature il n'y a, en réalité, ni bien ni mal. Il n'y a que des phénomènes, des faits.

Où commencent le bien et le mal, où finissent-ils ? Ils s'enchaînent, se confondent, paraissent

irréductibles, sont tout en nuances, dépendent de notre appréciation.

Ce que nous nommons *bien* produit souvent ce que nous jugeons le mal, et vice-versa. Du « bien » naît le mauvais et du « mal » le bien, ainsi que dit le proverbe.

Les religions, les institutions humaines ont-elles fait plus de bien que de mal ? On ne pourrait le dire.

Buddha et Jésus ont été cause de mille morts, de persécutions, de guerres de religions, en prêchant leur bel Evangile qu'ils croyaient devoir amener l'amour et la concorde !

C'est que l'Univers — Dieu — est au-delà du Bien et du Mal, au-delà de notre morale.

Par delà ces concepts. Il les comprend en lui, les dépasse et s'en sert pour ses fins générales.

Peu de personnes arrivent à concevoir cette synthèse.

Pourtant elle s'assied sur le fondement des événements.

Dieu, ainsi que l'on a dit ailleurs, *est* et *devient* sans cesse et toujours. Il est le Bien suprême, mais il est plus que ce Bien, il est autre, il est *Tout* et ce que nous croyons être le mal collabore à cette œuvre infinie.

Toujours, dans tous les symbolismes, le Diable ou Satan est le coadjuteur de Dieu. Mais Dieu triomphe « à la fin des Temps » de cet Adversaire qu'il a créé pour éprouver son œuvre.

Et l'Unité alors resplendit dans sa puissance originelle.

Ce symbole cache la vérité.

Il n'y a rien de vain, de maudit, de damné,

L'Enfer doit, une fois, que dis-je, doit à chaque seconde, s'évanouir au sein de l'Etre Pur qu'il atteint par de perpétuelles aspirations.

L'Enfer est éternel, comme le Monde. Il est illusoire comme lui. Il n'y a d'autre Présent absolu que celui de Dieu, Inconnaissable pour les emprisonnés que sont tous les individus des sphères lourdes et compactes.

Par étapes, la geôle s'élargit et la lumière y pénètre davantage à chaque ascension.

Nul n'est damné, nul n'est rejeté. Il y a place et travail pour tous.

Le creuset transforme peu à peu l'informe scorie en un diamant limpide dont les facettes brillent des rayons du Feu qu'elles incarnent.

Sans doute tous les êtres obéissent-ils à la grande loi de l'Attraction, de l'Affinité, que nous voyons agir sur les Astres, sur les Atomes qui se groupent, se recherchent, se constituent en familles. La sympathie les fait tendre les uns vers les autres par séries homogènes, tandis qu'ils s'éloignent, se repoussent entre d'autres séries par une véritable antipathie.

Certaines hétérogénéites semblent inassimilables, pour des raisons que nous ne saisissons point.

Il y a des éléments chimiques qu'on ne peut combiner, qui se haïssent, dont les affinités sont contraires, de même que certains astres se fuient.

Ceci n'a rien d'absolu, d'ailleurs, puisque les « semblables » se repoussent et que les « contraires » s'attirent, d'après la loi électro-magnétique, tandis que les faits inverses se manifestent également selon l'adage de la thérapeutique homéopathique *similia similibus curantur*.

Eh bien ! dans le domaine des âmes, des esprits, pourquoi l'affinité, l'attraction, ne régiraient-elles point les groupements et les associations, les incarnations, les réincarnations et les migrations ?

Je pense que nous sommes invinciblement dirigés, orientés, vers tel ou tel milieu, conformément à nos attractions, à nos désirs, à la somme d'adaptations et de besoins qui nous saturent.

Nos actes nous constituent et nous conduisent. Ils nous poussent vers telle ou telle sphère, nous rivent à telle espèce et à telle race, à telle existence, jusqu'à ce que nous ayons épuisé les réactions et la quantité d'affinité.

Le phénomène de la mort et de la naissance — ou des morts et des renaissances — serait donc de l'ordre universel, rigoureusement naturel.

Attirés vers tel milieu, plus ou moins matériel, physique, répondant à l'objectivation de notre être, nous serions en somme *plus ou moins denses*.

Au vrai, nous nous éléverions ou nous nous abaisserions, incapables de gagner un milieu plus subtil si le poids de nos affinités n'était pas exactement conforme au plan qui les nécessite.

La mort nous placerait, chaque fois, dans un état moins compact que celui de l'incarnation planétaire.

Là aurait lieu le « jugement » de notre vie, par simple constatation d'affinité.

Si nous *pouvons* monter, si nos goûts ne sont plus aussi matériels et grossièrement sensuels, nous ne ressentons plus l'attraction du

Groupe qui nous retenait et nous allons vers d'autres affinités qui nous sollicitent.

Dans le cas contraire, nous éprouvons toujours les mêmes besoins et ils nous ramènent instinctivement vers les mêmes formes ou vers des satisfactions analogues.

De toute façon, nous obéissons toujours à la somme des affinités. Les vies ne nous offrent que de nouvelles expériences, grâce au nouvel intellect qui nous est donné. L'Attraction et l'Evolution gouvernent le Monde et tous les êtres.

Il serait donc très possible que l'*on se retrouve*, ici et ailleurs, sans en avoir une conscience claire du reste, puisque la mémoire disparaît à la mort, en même temps que la plupart de nos facultés liées à la forme corporelle

Ce qui persiste, c'est l'essence de l'être, immortelle, éternelle, qui doit emporter néanmoins avec elle une sorte de résidu terrestre.

Ce noyau constitue le centre d'une nouvelle orientation.

Ce que l'Occultisme nomme « corps astral » donnerait une idée de cette individualité quasi-fluidique se réunissant à celles qui lui seraient le plus adéquates, le plus *familiales*, dans la Société de l'Au-Delà.

Seules se maintiendraient dans cette existence, ou atteindraient la vie essentielle et pure, les esprits dégagés de toute aspiration physique.

Il est peu probable que notre planète grossière permette une telle évolution.

La loi alternante de « mort » et « renaissance » (mort : naissance à l'autre vie ; renaissance : mort à cette autre vie et naissance à celle-ci, *en*

deça et *au delà* des sens) nous ramènerait par son jeu, sur cette terre — ou sur d'autres planètes (la loi est identique sans doute dans tout le système sidéral), nous ferait osciller entre la vie subjective et la vie objective, et, replacés dans des milieux analogues, nous retrouverions toutes les occasions de recommencer l'expérience, en ayant toutefois de nouveaux champs d'opérations, de nouveaux sens, une conscience neuve, mais douée d'acquisitions antérieures.

La vie recommence toujours avec la même fraîcheur, la même candeur, la *naïveté* la plus parfaite.

Tous les enfants, tous les jeunes gens sont heureux, enthousiastes, pleins d'illusions, de rêves, car la source de vie, le fleuve de vie est inépuisable.

Mais, malgré l'intellect neuf, en dépit de l'oubli bu au sein du Léthé, nous abordons au rivage avec des vestiges du « passé » et ce sont, en conséquence, les réactions de cet autrefois, jointes aux affinités persistantes et nouvelles, qui vont se manifester.

Nous sommes les mêmes et nous sommes autres, placés dans des situations et des conditions différentes. De nouveaux horizons s'ouvrent devant notre activité.

L'Etre passe par toutes les possibilités, toutes les formes, toutes les aventures. Comme il est Un, Identique, il souffre, jouit, veut, cherche en tous et en tout.

Le « bien » et le « mal » que nous avons fait et faisons à chaque seconde, porte ses fruits avec lui, tôt ou tard, puisque le temps et l'espace sont relatifs et illusoires. Nous n'échappons à

rien, à nulle conséquence, en raison du déterminisme des faits et des idées, en raison de la fatalité du Cosmos.

Tout se lie, s'enchaîne, les zônes s'interpénètrent, et tantôt la vie nous conduit au « hasard » des sommets de la gloire, de la fortune, du bonheur, du luxe, tantôt il nous précipite aux bas-fonds de l'humilité, de la pauvreté, de la misère, des maladies et de la souffrance.

Ces états se nuancent, se mêlent, car rien n'est absolu.

Le milieu planétaire est médiocre, il nous fournit abondamment l'un et l'autre élément.

Tant que nous n'aurons point équilibré nos tendances, arraché les racines grossières qui nous rivent au sol, détruit, annihilé les poisons de notre âme, nous oscillerons entre les désirs contraires, nous étreindrons des chimères, nous demeurerons la proie des passions et des douleurs, nous subirons la guerre, les maladies, les injustices, les vengeances, les révolutions, toutes les conséquences de nos antagonismes et de nos haines les uns contre les autres.

Car la vie est en nous et elle est nous.

Car le vouloir-vivre c'est nous-mêmes, ainsi que Schopenhauer l'a dit et prouvé à la suite des sages indous.

Il ne s'agit pas là d'expiation préconçue.

Il n'y a point intervention d'un Dieu bourreau, criminel et méchant, anxieux de faire souffrir les êtres pour sa gloire et leur futur et fallacieux « bonheur » paradisiaque. Non, c'est le Monde agissant ainsi par les lois inflexibles, les lois d'airain, par les seules raisons et conditions de l'Etre.

C'est *nous* qui cherchons la voie, à travers les obstacles et les luttes de la compaction, de la Matière.

C'est la Vie qui s'élève du Chaos à l'Harmonie, de Satan à Dieu, par un effort constant sur elle-même.

Quand seront épuisés tous les possibles, toutes les affinités adéquates à notre volonté, nous surgirons alors de la Nuit, nous aurons perfectionné notre connaissance, éprouverons des attractions plus fines qui nous rapprocheront du Noyau, du Centre d'Amour et de Beauté, de Vérité et de Splendeur qui se cache en nous ici, mais brille d'un éclat sans commencement ni fin, car c'est Lui le dieu qui Est et que nous deviendrons — que nous sommes en réalité et au fond.

« Vous êtes des dieux», a dit Jésus.

« Tout homme doit devenir Buddha », ont proclamé les sages de l'Inde.

L'Univers est la divinité qui s'ignore, mais Dieu, Immanent et Transcendant, Être Infini et Eternel, est le pivot unique dont la Maya forme le voile.

Isis portait cette inscription : « Mortels, vous ne soulèverez jamais mon voile ».

Le téméraire qui eût réussi n'aurait pu contempler que le Rien, ou au mieux, le reflet de sa propre essence.

Voilà le mystère terrible et vain.

Il n'y a point d'autre Dieu que la Substance Inconnaissable, dont les symboles s'emparent et que les profanes ignorent en tremblant devant leur propre fantôme !

Il est impossible de parvenir à la Connaissan-

ce religieuse véritablement sincère par la voie des sacrements et des rites qui constituent l'Eglise extérieure.

Ces matérialisations d'idées élèvent une barrière infranchissable entre le croyant et la lumière incréée.

Les prêtres dominent l'âme et régissent ses impulsions au moyen d'une mécanique dont ils conduisent les rouages.

Seule l'Eglise Intérieure met en relations directes l'homme et le Principe, dégageant de tout intermédiaire, de tout réflexe commandé *les enfants de Dieu.*

Voilà le Grand Arcane...

*
* *

La mort est un phénomène sans aucune importance pour la Nature.

Elle fauche les êtres sans distinction ni pitié, en se jouant, parce que la vie qui existe sous les formes et les apparences ne peut jamais être affectée.

Enfants, adultes et vieillards tombent pêle-mêle dans le trépas ; une heure, un jour, un an, dix ans, vingt ans, cinquante ans, soixante-dix ans, un siècle de longévité, sont égaux devant l'éternité des destins, car seules les Espèces comptent pour la puissance de la Nature qui sème les germes, sûre d'une surabondante récolte.

Les grains se développent par millions.

Ceux qui ne viennent point, le terrain leur

étant hostile, pourrissent, et de leur fermentation surgit une autre existence.

Chacun est certain de rencontrer, à un moment quelconque, le milieu utile à son évolution.

Qu'importent l'heure et l'endroit !

La matrice du Monde est toujours féconde, les microbes et les semences pullulent, puisque l'Idée qu'ils incarnent est une force sans limites et sans fin.

*
* *

Le mécanisme intime de ce que nous nommons *mort*, nous est évidemment inconnu.

Nous n'avons conscience que de la Vie, parce qu'au vrai, la Vie est affirmation, la mort n'est qu'un terme négatif et faux. Nous jugeons d'après nos sens, selon des apparences fausses.

Il n'existe point de mort. La mort est un phénomène de transition, de changement d'état, agissant sans cesse comme un déclanchement universel.

A la mort, peut-être, nous sommes, en général, poussés par vastes, par innombrables groupes d'êtres dans les directions voulues et déterminées par la Puissance cosmique.

Les incarnations nous sollicitent en masse, nous nous précipitons vers les empreintes, filles des Idées, nous sommes pris et repris par le tourbillon, le circulus, le torrent de la vie volcanique qui nous roule comme un fleuve de lave incandescente dans les sphères et les milieux attractifs.

Ce flux nous emporte et nous nous ruons

instinctivement vers les centres du Désir, de la Volupté et de la Concupiscence charnels, ces trois gueules aspirantes.

Ceci expliquerait en partie les destinées si douloureuses, si étranges, si farouches ou si singulièrement fortunées de tant d'êtres, sans que rien d'eux ne semble les y prédisposer ; sans que leur élan interne leur en fasse un mérite ou un démérite, sans que leur âme y soit adéquate, par bonté, méchanceté, intelligence ou stupidité spéciales.

C'est le *Destin*, c'est le *Hasard*, ce destin inconnaissable et déconcertant !

Oui, ces destinées extrêmes (alors que tant d'autres sont ternes et quelconques, moyennes) résulteraient du « hasard » des naissances, qui favorise ou frappe sans guère de raison.

Ce destin est aveugle, étant la *somme* d'une foule de circonstances, surtout en ce qui concerne la partie instinctive des espèces et des individus, mûs par des passions identiques qui n'attendent que les occasions pour se manifester.

Ceux qui arrivent à réagir dans la mêlée terrible des appétits, dans le *struggle for life*, sont les individualités douées de volonté.

Ainsi combattent-ils le sort adverse, luttent-ils contre les choses et les obstacles : les conquérants par exemple, les aventuriers (même pris en bonne part), les gens sans scrupules, les hommes d'action, forts et doués d'un coup d'œil rapide ; mais les délicats, les artistes, les résignés, les incertains, les hommes de « pitié et de compassion », les penseurs, se trouvent désarmés, la malchance les submerge le plus souvent, à moins qu'ils ne soient aidés ou entraînés

par un courant sympathique.

Il ne faut pas, en effet, voir dans les événements de la Comédie ou de la Tragédie cosmique, une trame logique ayant pour fin spéciale de nous *éprouver* ; la Vie, par elle-même, n'offre aucun sens moral, la Terre n'est pas un purgatoire théologico-philosophique comportant des catégories de vertus et de péchés bien catalogués.

La Nature n'est pas faite pour nous.

Mais au sein de ce Tout amoral, à la fois enfer et paradis si l'on veut, théâtre des mille et une possibilités, capharnaüm des essais, des volontés, des appétits, cirque des gladiateurs sanglants plus encore que jardin touffu et fleuri de Merlin l'Enchanteur, nous jouons notre rôle, nous prenons chacun notre part d'activité, nous sommes des intermédiaires de forces et d'énergies insoupçonnées.

Parcelles individualisées de l'Etre Universel, notre place est assignée *grosso modo*, et les actes, les scènes du Grand Drame que se joue à lui-même le Grand Chorège, nécessitent notre intervention, nos fabulations.

Nous sommes déguisés et masqués, tantôt en ceci, tantôt en cela, en bourreaux et en victimes, en seigneurs ou en manants, en rois ou en esclaves.

Il faut que les uns tuent et que les autres meurent, que certains règnent tandis que certains obéissent.

La potence, la guillotine, le pal, le garrot, le bûcher font partie de l'accessoire théâtral, au même titre que le trône, la sedia ; le sceptre et la tiare exigent comme repoussoir la couronne d'épines et le Calvaire de l'Innocent.

Jésus est le contre-poids du Tyran.

La moralité des événements, des actes, est *en nous*, car notre morale est *humaine*, du moins tant que la parfaite connaissance n'illumine point notre esprit.

L'objectivité des choses et du Monde n'a qu'un effet secondaire ; elle est contingente puisqu'elle constitue *l'aspect* que nous nous faisons des phénomènes, de ces choses dont l'essence nous échappe.

L'objectivité est ce qui nous apparaît ou la manière dont nous apparaissons aux autres consciences, aux autres volontés incarnées.

On ne se connait donc qu'*extérieurement*.

De là les jugements faux, les antipathies sans raison.

Il faudrait se connaître les uns les autres par l'intérieur et l'exacte intuition. On verrait alors que *le même être que nous* souffre ou jouit en tous et en tout, portant sa croix et ses passions, soumis aux désirs, aspirant au bonheur.

Le Monde extérieur est le règne de l'hypocrisie.

Il n'en saurait être autrement.

Il est le cloaque des figures, l'Océan des accidents, l'Abîme du Destin et des destins, comme il a été dit plus haut.

V

LA MORALE

La vraie morale, la seule, celle qui repose sur le sentiment tout intérieur, ne doit donc comporter aucune *obligation* ni aucune *sanction* pour être pure .

L'attitude de notre conscience vis-à-vis des actions que nous commettons ou subissons doit constituer notre jugement et c'est pourquoi le Karma apparaît logique.

Cette roue des destins nous place dans les situations et les états les plus divers.

Passant par les maux, les joies, les conséquences de la Vie, nous apprenons tous à les apprécier, à les ressentir, à brève ou longue échéance.

Cette vaste et commune expérience forge l'acier de notre âme, la trempe au creuset des existences.

Elle fait aboutir notre intellect à constater l'identité des êtres, l'illusion de Maya.

Elle met sur la voie de la haute renonciation au mal du vouloir-vivre égoïste et inférieur.

La Conscience et l'Intelligence évoluent ainsi par les changements, les transformations lentes de mileux et de situations.

Notre vie — représentation objective de nos volitions au sein de la Volonté — est faite de la série de nos actes antérieurs, passés, de leurs réactions, jointes aux actions et aux réactions actuelles.

Elle est donc à la fois *conséquence* et *nouvelle aventure*.

Evidemment cela ne peut se prouver, à cause de« l'hiatus » de la mort qui rompt la trame assez serrée de nos sensations terrestres et de nos souvenirs en arrêtant le cours de la mémoire.

Nous arrivons au point du mysticisme « naturaliste ».

Mais l'hypothèse est logique, elle apparaît nécessaire si nous ne nous arrêtons point au système platement matérialiste et objectiviste, lequel ignore la continuité et la pérennité de la Pensée, de l'Idée, de la Conscience dont il fait des « dérivés » alors que ce sont les principes constitutifs de l'Etre.

La permanence de la Volonté, de la Substance, à travers les personnalités éphémères, s'impose au philosophe qui se rend compte de la quasi éternité des Espèces incarnées dans les individus, véritablse atomes,innombrables cellules de ces vastes Egrégores.

Que représentent les générations successives, les Foules immenses mûes dans un même sens, orientés vers un même but si ce n'est la continuité des Espèces ?

Une Race est le même être se développant et se renouvelant à travers le Temps et l'Espace, grâce aux milliards d'organismes dont elle dispose et se joue.

La Vie est éternelle — puisque nous ne pouvons lui assigner ni commencement ni fin.

L'Evolution doit être conçue comme une manifestation des puissances infinies dans les formes du Temps et de l'Espace.

La Vie est identique *en essence* sous toutes les

apparences objectives, les modalités, comme nous l'avons dit, dérivant seulement des conditions et des milieux cosmiques.

La liberté d'indifférence, chère aux moralistes anciens et à certains modernes encore malgré les réfutations décisives des vrais penseurs et aussi des théologiens conséquents, est donc une pure chimère.

Nous nous croyons libres, *a priori*, parce que *c'est nous qui agissons* sous l'impulsion des motifs ; nous sommes l'arène de la lutte, nous avons la conscience du débat, notre intellect compare les mobiles, juge les impulsions, notre conscience est affectée par les forces en présence et en antagonisme, par leurs efforts ; elle *se détermine* sous l'influence du plus puissant facteur.

D'où l'illusion d'un choix, d'une liberté en réalité impossible, contradictoire et incompréhensible, du moment qu'il y a des lois, des motifs et un enchaînement de faits.

L'ordre prouve le déterminisme ; la coordination des phénomènes démontre la vanité de tout libre-arbitre.

Nous savons d'ailleurs très bien, pratiquement, que notre volonté est asservie à un principe fixe, que les événements ne sont pas à la merci de nos désirs ou de nos caprices.

La bille qui roule, la pierre qui est lancée par une fronde, si elles ont conscience de leurs mouvements, sont-elles libres parce qu'elles sentent qu'elles se meuvent et que c'est *elles* qui agissent ? Non, assurément.

Dès lors, la Morale ne saurait reposer sur les sanctions extérieures, les contraintes ou les obligations édictées par un juge suprême qui,

d'ailleurs, *en forçant à commettre* certains actes et à en *éviter* d'autres en vue d'un salut qui serait le bonheur, enlèverait par cela même toute réelle liberté à la conscience.

Nous retombons toujours, de n'importe quelle façon, dans le domaine de la Nécessité.

La Morale n'est que la connaissance de ce que l'on appelle bien et mal.

Au sens le plus haut, elle est l'aperception de l'Unité de l'Etre par notre conscience évoluée et éclairée, par la Volonté devenue pure, c'est-à-dire surtout dégagée de l'Egoïsme.

Rapporter tout au *moi*, c'est ignorer que les autres individus — qui eux aussi sont des *moi* possèdent exactement la même essence, souffrent, jouissent, désirent, comme chacun de nous.

L'altruisme forme la moëlle de la vraie Morale.

C'est l'Amour qui sauve le Monde, ainsi que l'ont proclamé Buddha et Jésus.

« Aimez Dieu par-dessus toute chose et votre prochain comme vous-même », a enseigné le Christ.

C'est tout le commandement des maîtres de la pitié et de la tendresse.

Ils récusent la haine, la vengeance, le talion, même la légitime défense.

Tolstoï, à notre époque, fut le disciple logique des Evangiles indou et palestinien.

Schopenhauer avait très bien mis en relief la partie constitutive du christianisme qui n'est autre que l'identification du « Moi-Toi ».

C'est le *Tat twan asi* « toi tu es cela » du buddhisme.

La Morale suprême ne peut plus établir de distinction entre le toi et le moi en qui réside le même Etre.

Elle ne peut donc approuver que le pardon des offenses, conseiller que de rendre le bien pour le mal, car elle sait et montre que la vengeance, en blessant notre propre essence dans un autre, ne fait qu'entretenir la persistance du mal.

La réaction produite chez le voisin fait rebondir l'instinct et la force hostiles ; ils prennent un nouveau regain, rayonnent, s'alimentent de notre propre substance.

Tandis qu'en opposant le bien au mal, on enraye ce dernier, on le rend négatif, l'on entrave son expansion. Il meurt, telle la graine qui ne trouve point le terrain propice à son éclosion.

Ceci est rigoureusement d'ordre dynamique et fait voir que la Morale est, à ce degré, scientifique et positive tout en reposant aussi sur l'intuition de l'Unité et de l'identité de la Subsance Universelle.

Il n'y a par conséquent pas lieu de chercher d'autre nécessité morale que les simples effets des actes, comme il a été indiqué plus haut.

Des démons punisseurs sont aussi inutiles et chimériques, aussi vains que des dieux colères ou souriants.

La vie ne comporte point ces enfers ou ces édens théologico-spirites, ces Erèbes ni ces Champs-Elysées, ces Tartares, symboliques d'ailleurs, des paganismes outranciers et qui placent *hors* de la Conscience ce qui se trouve en réalité *dans* la conscience.

La vie cosmique constitue un insondable

Océan, une éternelle Marée, une Mêlée formidable et vertigineuse où l'Harmonie pénètre dès ici, aux portes mêmes du Chaos.

Les milliards d'êtres qui surgissent sans cesse de l'Inconscience, partout et toujours, se battent, se détruisent, s'attirent, se repoussent, s'acharnent, parce qu'ils *veulent* vivre et posséder, parce qu'ils tendent naïvement vers des buts semblables et éphémères.

Ils se heurtent fatalement, se ruent par masses, se sérient ainsi peu à peu par affinités respectives. Ils réalisent leur tâche, le Grand-Œuvre de l'Etre Infini auquel ils participent, car en un sens ils le sont.

Et justement ils le sont parce qu'étant Infini il Est, il gyre, il vibre sans fin dans les Abîmes de l'Espace et du Temps, ces modalités de sa Pensée et de son Idée éternelles, ces formes de son Incarnation et de son Corps.

L'Involution et l'Evolution, l'Aspir et l'Expir se succèdent pour notre intellect, sont simultanés dans le Principe.

Antinomie ultime sous laquelle se dissimule Dieu.

Les hiérarchies se forment en raison de ce flux et reflux de la Substance qui va d'*intra* en *extra*, d'*en Deça au Delà*, qui oscille et alterne d'un mode à l'autre, de la Matière à la Force et de la Force à la Matière, du Négatif au Positif, du Positif au Négatif, du Néant à l'Esprit, du Conscient à l'Inconscient, et *vice-versa*, entraînant dans son tourbillon les myriades de milliards d'êtres, fragments de la Volonté qui se recherche, se reconstitue, se dévore elle-même et plane impassible au-dessus et en dehors du

Bien et du Mal qu'elle provoque par ses concrétions de forces matérialisées, mais qu'elle dépasse car ce ne sont que des réactions provisoires, dissipées au Soleil de sa Puissance.

La Vie n'est ni bonne ni mauvaise en elle-même.

Elle *est*, tout simplement, avec le désir naïf et invincible de se réaliser, dans toutes les sphères où elle s'étale, sur tous les plans qu'elle capte, au plus profond du Gouffre sans bornes ni limites où elle se précipite en un torrent sans fin.

La Vie est le conflit des appétits et des passions qui sont en nous tous, qui sont nous, qui sont tout être avide de posséder, de dominer, de détruire ce qui l'arrête, afin d'assouvir ses besoins et ses aspirations.

Mais l'individu étant limité par sa force représentative, se heurte de suite aux innombrables obstacles ambiants, aux autres individus qui se trouvent sur sa route et lui barrent le chemin.

De là la lutte perpétuelle autant que terrible, le *struggle for life* dans son horreur, sa brutalité, sa cruauté et sa rage.

La méchanceté universelle n'est le plus souvent que *la signature* de cette concurrence acharnée.

Les êtres font le mal aux autres pour atteindre leur propre bien à eux, non par dilettantisme, en général. Ils agissent sous l'aiguillon de l'égoïsme.

Acteurs du Drame, coopérateurs de l'œuvre dont ils ignorent le sens mais qu'ils incarnent pour leur part, cellules de l'immense Organisme

qui est leur Synthèse à tous, il faut qu'ils triomphent ou qu'ils disparaissent.

Vainqueurs ou vaincus, tyrans ou victimes !

Ils vont donc de l'avant, ils poursuivent la proie, s'aggripent à l'ennemi, le terrassent, le blessent, le tuent, s'en servent, l'exploitent, le mangent, selon les circonstances et le milieu auquel ils appartiennent.

Voilà l'image de la Vie planétaire, telle qu'elle apparaît à nos regards et telle que nous la menons ici.

Les peuples se ruent les uns contre les autres, les hommes se massacrent pour la priorité d'une nation, sur l'ordre d'un potentat.

Il n'est point de violences, de meurtres, d'atrocités, qu'ils ne commettent alors, en masse avec une joie frénétique — et avec la conviction de remplir leur devoir — pour terrifier, se défendre, triompher ?

C'est la Guerre abominable, mais sanctifiée par les idées de patrie et de religion, sous lesquelles se cachent les besoins de conquête, de marchés, d'intérêts économiques auxquels les races et les espèces obéissent.

Dans les airs, dans les océans, sur terre, les animaux se battent et se mangent pour des motifs analogues aux nôtres.

Et cependant l'entr'aide se manifeste également, parallèlement à la concurrence, l'altruisme paraît, il affine les passions, adoucit les mœurs, vernit la barbarie ancestrale.

Le dévouement et le sacrifice existent, à côté et en regard de l'égoïsme et de la cruauté, parce que l'harmonie tend à régir peu à peu l'afflux des forces antagonistes et incoordonnées.

La Vie porte en elle tous les possibles, tous les pouvoirs, qu'elle développe à son heure : c'est là ce que nous appelons l'Evolution.

Le Monde est l'objectivation du Vouloir-vivre, de l'Etre Substantiel. Il est donc violent, hideux parfois dans nos sphères grossières et primitives, ébauches d'un mauvais rêve, fantasmagories fiévreuses d'un cauchemar de sang, mais il devient harmonieux à fur et à mesure que s'effectue notre ascension vers la Connaissance.

Il s'améliore avec nous ; nous avons le monde que nous méritons, puisqu'il est notre représentation.

Il est le miroir de notre Volonté. Il traduit ce que nous sommes en réalité et ce que nous sommes dans le fond des choses à travers lesquelles nous nous apparaissons.

Les adaptations ont lieu d'après les attractions, sont proportionnelles aux affinités.

Elles n'ont pas de fin, puisque l'Infini s'impose à notre intuition en traçant une courbe asymptotique.

Pas de causes finales, rien que des causes particulières.

Une hyperbole de pensées, de faits, d'images et de déterminations.

L'Etre est Eternel-Infini, et son Monde, son Univers — le Cosmos — l'est également.

Ce sont deux parallèles qui se rejoignent et s'unissent en chaque point, sans que l'observateur du parallélisme s'en aperçoive, car il ne voit que les deux lignes droites.

Sa géométrie n'est que superficielle. La géométrie divine est tout à l'intérieur des choses.

Projetés dans le Monde, dont les plans à di-

mensions multiples s'interpénètrent, nous devons, bon gré, mal gré, y remplir une tâche.

Notre apprentissage se fait à nos dépens — et à ceux d'autrui.

Nous réagissons les uns sur les autres comme le font les éléments chimiques.

Nous ne sommes pas libres, mais si la fatalité nous régit, nous sentons très bien que ce sont nos efforts qui réalisent la trame du Monde, cette trame qui nous tient enchevêtrés dans ses mailles.

Nous tissons tous notre linceul et nos langes.

Nous rivons nos anneaux, préparons nos joies et nos douleurs.

Nous dessinons d'avance l'esquisse de nos existences futures, de nos naissances et de nos trépas.

Le thème de nos destinées s'extrait peut-être du plus intime de nos consciences.

Car rien ne meurt et rien ne stagne.

Tout s'écoule et flue en un sinueux repli.

Et les actions commises portent leurs fruits qui mûrissent ici ou là, tôt ou tard, portent leurs fleurs et des épines.

En nous se lève ou sommeille notre jugement.

A un moment donné les faits de la vie l'illuminent à notre entendement.

Et nous comprenons — nous comprendrons — peut-être dans un éclair brusque...

Nous retrouvons devant nous les obstacles dressés, de façon ou d'autre peu importe, jusqu'à ce que nous les ayons franchis ou renversés.

Ils surgiront à nouveau, accompagnés de leur cortège de circonstances, jusqu'au triomphe de

notre esprit, de l'esprit subtil et pur sur la lourde matière.

Nous ne pouvons pas éviter le combat, et l'ange du bien et l'ange du mal se terrassent tour à tour. Ils s'enchevêtrent comme les serpents, autour du caducée de Mercure.

Leur étreinte nous semble ici éternelle — et elle l'est, en effet, dans l'ensemble du Cosmos mais en ce qui nous concerne chacun, la victoire doit appartenir à Saint-Michel terrassant le Dragon, c'est-à-dire que Dieu absorbe le Diable, que la Volonté unie à la Connaissance se dégage de l'Illusion et atteint le Nirwâna.

Il importe donc, après avoir fait le tour des choses, durant nos pérégrinations multiples, après nous être repus, enivrés de toutes les séductions, d'en mépriser la plupart, sinon la totalité.

Un certain mépris, un dédain supérieur, le sourire du scepticisme non railleur et cruel, finit par s'emparer de notre esprit et de notre âme qu'ont déçues tour à tour les plus magiques griseries.

L'école de la vie nous apprend que rien ni personne ne tient la promesse enchanteresse que nous prêtons aux mirages ; bonheur, gloire, amours, vanités, richesses,ambitions s'évanouissent, que nous les ayons ou non possédés.

Nés nus, nous mourons nus ; nos pensées seules et nos désirs nous suivent afin d'entrelacer, peut-être, les fils de nos destins.

Le sang des crimes inonde la boue de la Terre, rougit la fange que nous foulons.

C'est lui qui nous pétrit.

Ah ! quittons donc le sol de cette planète

misérable, cultivons en nous, développons et conservons le sentiment de l'amour et de la pitié qui nous unit à l'essence la plus parfaite de l'Univers et fortifie notre souverain mépris des appétits bestiaux.

Ainsi croîtra en nous la vraie force, car loin d'être signe de faiblesse, comme l'assure Nietzche, *l'amour de tous et de tout*, même de ses ennemis, n'appartient qu'à celui dont le cœur est inaccessible à la crainte.

Grâce à cet amour intégral, la Nature se transfigurera.

L'intérieur des êtres et des choses se révélera à nous, le Verbe du Monde viendra en nous et nous goûterons l'exquise suavité du nectar aromal.

Détachés des sauvages appétences, débarrassés des lourdes fumées de la sâoulerie nocive, nous nous éveillerons d'un cauchemar pour apprécier les raffinements indicibles d'un Rêve sans fin...

VI

L'AMOUR

L'Amour — j'entends l'amour sexuel — forme l'une des rubriques classiques de la Morale.

Que n'a-t-on écrit sur ce sujet et avec quelles exagérations !

Les uns le condamnent comme un désir criminel, le chargent de tous les maux, les autres le tolèrent, d'autres le divinisent ou se contentent de l'envisager à un point de vue purement matérialiste.

Philosophies et religions ne peuvent échapper à sa tyrannie, car en fait l'Amour est le grand maître de notre Univers.

Fonction primordiale de l'organisme, il constitue, avec la faim et la soif, le besoin principal de tous les êtres.

Végétaux, animaux, minéraux mêmes — tels les cristaux — aspirent après lui, demeurent sous la loi de sa nécessité, puisqu'ils ne se reproduisent que grâce à son ardent aiguillon.

Sans cette puissante attraction, instinctive autant que voluptueuse, rien ne serait, la mort éternelle étendrait son deuil sur le Vide.

L'Amour est le pivot du Monde, l'axe autour duquel gravitent les Soleils et les Planètes.

Il est le centre de la Volonté qui se précipite aveuglément au sein des Espaces pour rencontrer la matrice de l'Etreinte, la flèche de la Possession, l'ivresse du baiser et de l'intime fusion.

Ainsi envisagé, l'Amour est du domaine de la Physiologie universelle.

Indispensable à la Vie, Signe et flux de la Vie, il est fatal.

Toutes les anciennes religions originaires de l'Orient, proches des Origines, l'avaient déifié.

Elles adoraient le *lingam* ou plutôt lui rendaient un culte fervent, car il était le symbole de la Fécondation. Les Orgies symbolisaient le tourbillon vertigineux des Coïts impulsifs.

La Morale humaine ne s'empara que peu à peu de cette déité formidable dont elle s'efforça d'endiguer l'irrésistible et fébrile domination.

Elle ne parvint guère qu'à formuler des règles théoriques, à jeter un voile d'hypocrisie sur l'immanente affinité des corps et des âmes.

Au prix de cruelles souffrances, des lois sociales s'établirent, qui instaurèrent quelque apparente harmonie au sein du désordre capricieux qu'était — et reste — l'Amour, la plus frémissante et la plus spontanée des passions.

Il fallut, pour le régenter, une autorité, issue certes de l'Evolution, mais plus encore du despotisme religieux artificiel.

L'institution du mariage établit un ordre à la fois social et religieux, régularisa les unions en se préoccupant davantage des intérêts familiaux que du sentiment des conjoints.

L'érotisme, l'attraction charnelle furent étouffés au profit des hérédités et des fortunes.

Les sacerdotes, les législateurs imposèrent, suivant les pays et les conditions climatériques, la monogamie ou la polygamie officielles.

La fidélité, surtout celle de la femme, fut prônée, sanctifiée, affermie à l'aide de sanctions afin de diminuer le nombre des défaillances.

Mais l'amour que rien ne supprime continua à jaillir sous les digues qu'on lui opposait.

Outre l'adultère, toujours fréquent, les unions « libres », les concubinages, les simples liaisons dûes à l'attraction, au désir, aux caprices, persistèrent aussi nombreuses, tolérées d'ailleurs par les mœurs ou dissimulées sous le voile d'une tacite complaisance.

Le christianisme ascétique, plus intolérant à la chair, à ses débuts, que le buddhisme, le catholicisme avec ses menaces de l'enfer, sa casuistique subtile des péchés de concupiscence, échouèrent dans leur tentative folle de tuer l'immortelle Vénus qui se joue de tous les pièges, et, ignorants de la foncière constitution humaine, ne réussirent qu'à rendre morbide, pervers, l'amour sexuel, à envelopper la femme d'un prestige sans précédent, à rendre plus captieux ses charmes, à parer le vice de grâces vénéneuses.

C'est qu'il n'est point possible, ni souhaitable, de détruire l'attraction irrésistible des sexes.

Les voluptés sont les mirages essentiels de la Volonté de vivre et les motifs qui font agir le cycle de la Roue des Naissances.

L'Amour nous jette sur la Terre et nous y ramène ; il nous appelle, nous leurre, nous soutient, nous déçoit, nous rappelle des profondeurs de la mort.

Qu'y voulez-vous faire, ô moralistes de cabinet, prêtres de l'émasculation, législateurs égrotants et las ?

L'amour est la loi de notre Planète ; nul être ne vient sans passer par les entrailles d'une femme.

L'Amour est notre miroir à tous. Nous nous

reflétons en lui et nous nous y adorons comme Narcisse contemplant son propre visage. Notre cœur bat sous ses coups, dès l'enfance, notre sang bouillonne sous la chaleur volcanique qu'il infuse en nos veines !

C'est nous-mêmes, ce sont nos rêves les plus beaux et les plus ardents que nous aimons et échangeons, hommes dans les femmes, femmes dans les mâles et parfois aussi des uns aux autres et des unes aux autres — car la pédérastie et le saphisme inclinent assez souvent, par quelle singulière déviation peut-être ? les femmes vers les jeunes filles, les hommes vers les jeunes garçons.

C'est l'Amour que nous aimons à travers les figures et les corps délicats, souples et ondulants.

La délicate harmonie des formes ravit nos yeux, nos mains éprises de contacts, l'éclat des regards ou leur douceur nous fascine, le parfum des haleines nous embaume, l'humidité des lèvres nous grise, les raffinements de la caresse nous enivrent et les moiteurs de l'étreinte, la folie du spasme, jettent un court instant notre être dans les transports d'une ineffable béatitude.

A quoi sert de nier ces vérités, et ne savons-nous point que les morts ne sont jaloux que d'une chose, c'est du bruit que font, dans leurs tombeaux solitaires, les baisers chauds des amants !...

Qui de nous ne se souvient toujours avec émotion et regret des enthousiasmes érotiques de la puberté et de la jeunesse ?

L'angoisse mélancolique ne nous crispe-t-elle point la poitrine lorsque s'évoquent devant nous

les féériques images des jeunes filles et des jeunes femmes tant aimées ?

Nous revoyons, poignantes et comme cendrées, les fantômatiques apparitions : chevelures brunes, fauves et blondes, yeux noirs, bleus, marrons ou pailletés et pers, visages fins et douloureux, tailles sveltes, corps gracieux aux rondeurs pleines ou aux frêles attaches ?

Corsages et jupes mulicolores flottent devant nous.

Pareilles à des fleurs variées, les femmes en sortent, élégantes, comme de leurs corolles charmantes. Paroles et baisers chantent à nos oreilles toutes leurs mélodies mortes ou anciennes.

Les âmes se donnent avec les corps, les pensées avec les fluides et nous sommes en partie faits de celles ou de ceux qui nous aimèrent comme nous aimâmes.

Car il existe dans la possession ou le désir autre chose que le simple échange dû au « contact d'épiderme » chanté par le libertin blasé.

On se pénètre vraiment et si l'affinité est parfaite de part et d'autre, l'on oublie, l'on dépasse la bestialité de la coïtation pour fusionner en une seule essence les deux êtres et s'élever jusqu'à l'état divin d'un abandon indicible dans lequel la chair n'est plus rien.

L'amour est, à cette minute, l'expression d'une force auguste et omnipotente.

C'est pourquoi nulle contrainte ne l'arrêtera jamais dans sa course ardente et que toujours les amants s'appartiendront en dépit des règles édictées, de la voix du devoir ou des obstacles dressés, car, de par un principe supérieur, ils

sont l'un à l'autre, par voie d'élection et d'affinité irrésistible.

Il n'y a point de plus grande souffrance qu'un amour non satisfait, impossible.

Ce martyre ronge l'âme avec le corps, désespère jusqu'au suicide.

Mourir d'amour est pire que la misère, la faim, la soif, l'ambition déçue. Parce que l'amour est la source de notre esprit et de tout notre être.

On ne fait donc point ici l'apologie de l'érotisme vulgaire, de la débauche, de la sexualité purement et étroitement charnelle.

Bien loin de là.

Il importe que l'amour ne soit pas grossier et bas.

L'homme doit raffiner cette passion, j'entends par là qu'il convient d'en épurer les manifestations, d'allier le culte de la poésie et de l'art, de la loyauté et du haut sentiment à celui d'Aphrodite.

Mais la presque totalité des humains a besoin de l'amour durant ce triste et souvent tragique passage qu'est son existence sur la terre.

Si l'on arrivait à supprimer l'attraction sexuelle, à l'anéantir par les lois religieuses et morales édictées, notre planète ne serait plus qu'un abominable séjour.

Il nous faut des haltes sur le chemin âpre de l'évolution, cueillons les fleurs d'Eros et abreuvons-nous à l'onde aromale des bouches fraîches.

Nous demandons cette grâce à Dieu qui fait la Beauté, que des yeux humides reflètent !

A travers les mondes supérieurs que notre

Etre, que notre Volonté atteindra, entrevoyons-nous le bonheur sans l'amour ?

Non, et même le Paradis, le Nirwàna, que sont-ils si ce n'est le Centre de l'Amour Pur et serein ?...

Seuls peuvent être ascètes, demeurer dans la continence absolue, la chasteté sans relâchement, les quelques très rares penseurs qui sont parvenus à la Sagesse suprême de cette terre et qui, niant la vie sexuelle, nient par là même toute vie physique analogue à celle-ci et à laquelle désormais ils échappent — puisqu'ils renoncent à son unique facteur : l'amour.

Ayant atteint la Connaissance pure, ils renoncent à toute existence sexuelle, ils ne veulent plus appartenir au cycle planétaire qu'ils ont parcouru en entier.

Chargés d'expériences, délivrés du Désir, ils sont unis au Principe Inconnaissable du Cosmos et leur être, mort à l'humanité, n'a plus rien d'humain.

Qui peut se targuer de compter au tout petit nombre de ces Elus ?

Paris-Plage, mars-septembre 1915.

ASOCIACION BIBLIOTECA TEOSOFICA ARGENTINA

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Signature et Correspondance des Choses

Pages

Le Jardin de Merlin l'Enchanteur et de la Fée Viviane 1-118

DEUXIÈME PARTIE

I.— Mysticisme Naturaliste et Mysticismes 121
II.— Prière et Religion 150
III.— De Deo 159
IV.— La Vie, la Mort et les Incarnations 165
V.— La Morale 180
VI.— L'Amour 192